TOME XVI. N° 22 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 FÉV. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Colin-Maillard [1]

LE lendemain et les jours suivants, Mike vaqua à son travail, mangea, but et dormit comme à l'ordinaire, et découvrit que la catastrophe n'affectait en rien les fonctions essentielles de sa vie. Le vrai monde, le monde incolore et terne qu'il avait toujours connu, entr'ouvert un instant, venait de se refermer sur lui, sans choc, sans bruit, comme un piège bien graissé. Mais il n'éprouvait pas la fièvre de révolte exaspérée d'une bête sauvage soudain captive : il se retrouvait enfermé dans une cage connue, familière, et, résigné d'avance, dédaignant de tourner en rond le long des murs, il se contentait de regarder à travers les barreaux le profil des collines inaccessibles.

Jusqu'à huit heures du soir il travaillait, et, par conséquent, ne pensait pas ; et même après huit heures généralement il ne pensait guère. Seulement, quand il se trouvait seul dans les rues, sobre, et ne sachant que faire, il lui arrivait d'éprouver un malaise vague, une impression de perte irréparable, de déchéance, qu'il fallait étouffer à tout prix. Et il n'y avait qu'un moyen de l'étouffer, un seul, qui coûtait cher et n'était même pas infaillible.

 Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1923 et des 1er et 15 janvier, 1er février 1924.

Jour après jour et semaine après semaine, ce malaise vint, s'en alla, revint, jamais très aigu, tout juste la visite d'un génie malveillant qui passe, frappe à la porte, l'entr'ouvre et, de peur qu'on n'oublie, rappelle en un chuchotement le désastre navrant. Contre ces attaques perfides, Mike ne pouvait qu'implorer le secours de cet autre génie qui vit au fond des tonneaux et des bouteilles. La première semaine, il commit une faute de tactique. Il mit l'ennemi en fuite, l'écrasa, nagea pendant trois jours dans un océan d'insouciance hébétée, et se trouva le mardi soir sans un penny en poche, sans défense contre des tourments ingénieux. Pendant toute la fin de cette semaine-là, il dut regarder en face le monde où il se trouvait rejeté, un grand désert noir, peuplé d'ombres mornes qui restaient encore sans borne précise, mais qui allaient sans doute se révéler un peu plus tard, hostiles, redoutables, habiles à faire souffrir.

Après cela, il fut prudent et plus économe, et garda son argent et son remède pour les mauvais soirs. Quand il se trouvait en compagnie de camarades ou d'inconnus accueillants et joyeux il pouvait fort bien se contenter de quelques verres de bière et de leur conversation joviale. Les mauvais soirs, les soirs où il se trouvait seul, mécontent, morose, écrasé par le sentiment trop vif de ce qu'il avait perdu, il attendait le plus longtemps possible, marchant vite dans les rues ou essayant de s'intéresser à ce qu'il voyait, et quand ces moyens avaient échoué il n'avait plus qu'une ressource : entrer dans un bar et absorber promptement, avec ruse, les boissons qui abrutissent le mieux et coûtent le moins cher.

Là encore il fallait calculer et réfléchir. La bière ne servait de rien. Le whisky était, en quantité suffisante, inabordable. Restait le gin, auquel il fallait se borner. En économisant un peu sur le reste, il s'aperçut qu'il pouvait être sûr de quatre soirs par semaine de paix et de bonheur... Avec un peu d'imagination, avec l'aide de quelques souvenirs de figures et de voix, il pouvait souvent orienter son bonheur presque comme il lui plaisait, et se figurer, tantôt qu'il était encore comblé de bienfaits inestimables, et tantôt qu'il ne les avait jamais connus. Deux rêves infiniment consolants, qui s'épanouissaient lentement, soir après soir et à son choix, au milieu des cliquetis des verres, au cœur de refuges tous pareils, que bornaient deux cloisons de bois, une porte et un comptoir.

Seulement un de ces rêves ravivait le lendemain l'amertume de la déchéance et du vide atterrant, et l'autre accentuait l'humiliation d'une vie inutile et sans gloire. Après quelque temps, Mike se contenta de boire et renonça à rien imaginer.

Il était d'ailleurs retourné deux ou trois fois à l'Institut, et il était aussi retourné écouter l'Armée du Salut dans les carrefours ; mais il n'arrivait à retrouver que des bribes de foi, des convictions passagères qui l'enflammaient de nouveau un moment, l'emportaient comme autrefois d'un grand vol vers des cimes miraculeuses, et soudain se dissipaient et le laissaient retomber au niveau de tous les jours, où il n'y avait rien qui valût la peine d'être cru.

Un peu plus tard les puissances lui donnèrent une preuve nouvelle de leur malveillance : elles l'attaquèrent d'une manière détournée, presque déloyale. Il s'endormit un soir comme à l'ordinaire et se réveilla avant l'aube. Son premier regard vers la fenêtre lui fit comprendre qu'il était encore nuit ; et presque immédiatement la nuit retira peu à peu sa paix obscure et fit place au jour, mais le jour mit une éternité à venir. Il s'attarda derrière l'horizon, traînard, boudeur, se faisant précéder longtemps d'avance d'une lueur blafarde qui ne s'étendit qu'à contre-cœur. C'était l'heure lamentable où l'homme sent qu'il n'a aucune excuse d'être vivant et éveillé, et qu'il devrait dormir, feindre la mort pour épargner la pudeur mélancolique du monde qui s'éveille à regret. Et dans la clarté triste de cet éveil, Mike sentit sa détresse comme il ne l'avait encore jamais sentie.

Il rejeta ses couvertures, s'assit sur le rebord de son lit, et vit le monde révéler une à une, malgré lui, ses plaies et ses tares, dont il a honte après l'oubli de la nuit. Un monde terriblement complexe et imparfait, foncièrement hostile, et pourtant à plaindre, un pauvre monde estropié, gangréné, et qui se venge ; un monde dont les habitants s'arrachent le plus possible, se dressant sur la pointe des pieds vers l'éther inaccessible, usant le meilleur de leurs cœurs en aspirations délirantes vers un être dont le caractère essentiel est d'être différent de tout ce qu'ils connaissent.

Mike s'était dressé comme les autres, tant qu'on l'avait tenu par la main ; mais voici que la main miséricordieuse avait lâché la sienne, et l'être suprême s'effaçait peu à peu. Par le rectangle de clarté livide qui était sa fenêtre, l'aube lui versa un découragement infini.

Tout ce jour-là, il fut poursuivi par une crainte vague, une sorte de terreur superstitieuse des formes que prenait la malveillance divine. C'était pour lui un événement sans précédent et inexplicable que de s'éveiller à cette heure, apparemment sans raison, et d'avoir à ruminer un souci dans la tristesse du petit jour ; c'était peu naturel, presque terrible, et il se demandait si cela n'allait pas revenir.

Et quelques jours plus tard cela revint ; et ensuite deux ou trois fois par semaine, rarement deux nuits de suite, mais sans longs intervalles, il se réveilla juste avant l'aube et vit le jour gris poindre et lui rappeler longuement tout ce qu'il avait perdu. Il n'avait pas cette satisfaction que les raffinés et les subtils trouvent à analyser leur peine et à s'en faire une sorte d'orgueil amer ; il ne pouvait qu'épier la fenêtre sale filtrant lentement la lumière morne, bouleversé par un instinct profond d'abandon, d'abandon irrémédiable, et d'injustice.

La persécution des puissances invisibles, se manifestant sous cette forme, acheva de le démoraliser. L'inégalité de la lutte était trop flagrante : il n'était qu'un jouet entre des mains inexorables, un jouet vivant qu'elles maniaient lentement, rusées et cruelles, mutilant d'abord, puis frottant la plaie. Il ne pouvait rien contre elles, et que lui servait d'acheter très cher un soir de contentement si l'aube devait venir lui rappeler sournoisement la gloire du paradis perdu, doublement perdu? Il lui vint peu à peu un instant d'évasion, le désir d'aller plus loin, de voir des choses nouvelles, et l'espoir confus que cela l'aiderait peut-être à comprendre. Mais où aller? Que voir? Des rues interminables entre de petites maisons sales, alignées ; quelques squares qui fermaient trop tôt ; de loin en loin des cales aux pavés gras qui se glissaient furtivement entre des murs sombres et allaient plonger dans l'eau vaseuse ; des gens qui passaient dans la rue ou qui se laissaient voir derrière les fenêtres éclairées, des gens innombrables dont chacun était une énigme décourageante ; et au-dessus de tout cela tantôt l'impression qu'il était surveillé, épié sans cesse par des génies hostiles, tantôt la certitude plus désolante encore que nul ne se donnait la peine de l'épier, et qu'il s'en allait au hasard, tout seul, en dérive sur des mers abandonnées.

Ses pérégrinations le conduisirent un soir à la lisière de

Hackney Marsh, et il y retourna plusieurs fois. Il y retourna d'abord parce que c'était différent du reste et ensuite parce que c'était un espace très vaste, pas encore encombré de maisons, une immense étendue de sol et de ciel dont l'aspect avait quelque chose d'élémentaire, de primordial, et où le mécanisme obscur des choses semblait perdre un peu de sa complexité. Quand on s'asseyait sur un talus, le dos tourné aux dernières lueurs du soleil, la nuit semblait envahir la plaine comme une armée, et de la rivière lointaine des escadrons de brumes se levaient et marchaient avec la nuit. Les rues de Hackney, les rues pavées, bordées de maisons, semées de réverbères, venaient se terminer brusquement en pistes qui coupaient le sol spongieux du marais, et les brumes nées de l'autre côté de la plaine chevauchaient jusqu'à la frontière des maisons et flottaient, indécises, à la limite du territoire défendu. Mike les regarda venir plusieurs fois ; mais elles ne lui apportèrent rien.

D'autres fois, il s'attarda à feuilleter des livres ou des magazines à la bibliothèque de Whitechapel Road, sans jamais y trouver grand intérêt. La vue des pages imprimées, des caractères menus qui remplissaient des colonnes, le décourageait d'avance. Sans aucun doute ces pages contenaient des choses de grande valeur, des explications précieuses et qui pourraient peut-être l'aider ; mais il les sentait hors de sa portée dans leurs gangues de mots, emmaillotées dans ces lignes innombrables comme en autant de bandelettes qui les défendaient contre lui.

Un soir, il quitta la salle de lecture et s'en alla errer dans le musée. Ce musée ne comportait qu'une pièce entourée de vitrines, une autre rangée de vitrines en son milieu, et un grand bocal où nageaient des têtards. Mike fit le tour de la salle et examina distraitement les vitrines.

Les premières contenaient des haches de silex et des outils préhistoriques ; d'autres étalaient une maigre collection d'armes sauvages de provenances variées ; mais la plupart étaient consacrées au règne animal dont on s'était efforcé de présenter une sorte de résumé : les poissons et les mollusques ; un peu plus loin les insectes ; puis les reptiles, plus loin encore les oiseaux, que suivaient des mammifères de toutes espèces ; à l'extrémité de la rangée de vitrines, un squelette de chimpanzé et celui d'un homme ; en vérité, tout était là, non seulement les animaux ordinaires et ceux

qu'on voit dans les ménageries ou sur les gravures, mais aussi des bêtes assurément rares et d'aspect surprenant. Les plus grandes n'étaient, il est vrai, représentées que par leur image coloriée ou par quelque portion de leur squelette ; mais d'autres étaient là tout entières telles qu'elles existaient sans doute au cœur de pays lointains et difficiles à imaginer. Plusieurs serpents, une araignée venimeuse, un crapaud-bœuf, d'étranges organismes marins, des oiseaux multicolores... Mike regardait et secouait la tête : drôles de bêtes, souvent dangereuses, et qui ne semblaient pas servir à grand'chose !

Au centre des vitrines, la photographie d'un vieillard chauve occupait une place d'honneur ; au-dessous, une pancarte calligraphiée avec art expliquait en termes savants qu'il avait été illustre en son temps. Mike lut la pancarte sans comprendre et examina la photographie : « Darwin », « ...Évolution... » On l'avait mis entre les insectes et les reptiles... Peut-être n'était-il pas comme tout le monde !

Comme il se détournait, un autre visiteur qui regardait par-dessus son épaule désigna le vieillard chauve d'un signe de tête, et dit d'un ton pénétré :

— Grand homme ça ! Très grand homme !

Mike le considéra d'un air de doute et dit en toute sincérité :

— Grand homme? Oh ! Je veux bien !

Sur quoi son interlocuteur le toisa d'un œil indigné. C'était un homme gras et rouge, au nez remarquablement court ; il avait l'air agressif et narquois. Toutes les deux minutes il enfonçait les mains dans les poches de son pantalon, bombait le ventre, baissait la tête et, reposant son menton gras sur sa poitrine, plissait le front et grimaçait d'une façon expressive ; tantôt il semblait chercher à voir ses propres sourcils, tantôt il avait simplement l'air d'un homme qui discute avec un penseur moins profond que lui-même et se prépare à le confondre malicieusement.

Il regarda Mike avec sévérité et répéta en appuyant sur les mots :

— Oui, monsieur, un trrrrès grand homme ! C'est lui qui a expliqué tout cela pour ainsi dire — son geste embrassa la faune des vitrines — ...expliqué tout cela, fichu dehors une fois pour toutes les bonnes blagues de la Bible, la Genèse et le reste, hein ! L'univers en six jours, complet

sur commande, hein ! Livré de suite, bon marché et mal fait ; comme de la marchandise allemande.

Il hocha la tête et indiqua d'une moue profonde la splendeur des principes que l'homme chauve avait révélés.

— C'est bien plus beau comme il l'a montré, dit-il. Ah ! la, la ! Ça en vaut cinquante de leur Genèse ! Je sais ça, moi ; j'ai lu son livre... le commencement !... On est tous pareils, pour ainsi dire, tous frères, nous, les kangourous et les éponges. Tous pareils au fond, sauf une petite différence de rien du tout entre nos ancêtres, il y a de ça quelques millions d'années. Tous venus de la même souche ; seulement on est différent maintenant parce qu'on a vécu un peu différemment, à la longue, chacun dans son coin... Un seul ancêtre, la vie ! Ça paraît drôle, hein ! La vie ! Oui ! C'est une drôle de chose.

Il se gratta la tête et regarda le crapaud-bœuf d'un œil rêveur. L'expression d'incrédulité soupçonneuse que le visage de Mike avait revêtue parut l'offenser.

— Je vois ça, reprit-il, vous êtes encore un de ceux qui s'attachent comme des sangsues à ce qu'on leur a appris au catéchisme... Veulent rien apprendre, rien comprendre, rien... Mordent dans une idée à l'âge de sept ans parce qu'on la leur a mise dans la bouche, et y restent accrochés toute leur vie... Pauvres ignorants !

Il écrasa son double menton sur son faux col et claqua la langue en signe de mépris.

— Votre histoire de la création, et le reste, tout le monde en rit, tous ceux qui ont pour deux sous de bon sens... Tous les savants n'y croient plus ; ils ont tous compris que Darwin avait raison ; voyons ! c'est prouvé depuis longtemps, on en est sûr. Une seule origine pour tout ce qui vit, tous pareils, tous frères... ou cousins. C'est plus fort que la Bible, ça, hein? Seulement c'est plus difficile à comprendre... pour les imbéciles.

Il ricana bruyamment et s'éloigna.

Mike le suivait du regard, perplexe. Mais avec tous les gens qui semblaient instruits, bien informés, sûrs de leur fait, il se sentait singulièrement timide, et se tenait coi, respectueux, un peu humilié pendant qu'ils éparpillaient sans compter leur sagesse et leur savoir.

Une seconde lecture de la pancarte calligraphiée, rendue un tant soit peu plus claire par les revendications colériques

du gros homme, lui fit voir ce musée sous un jour nouveau. Il commençait à comprendre que les animaux des vitrines n'avaient pas été rangés au hasard ; une méthode quelconque avait dû présider à leur classification. Certaines vitrines semblaient se fondre l'une dans l'autre ; entre des espèces extraordinairement différentes intervenait parfois un type étrange, probablement disparu, ou qui peut-être se trouvait encore quelque part au delà des mers... Il recula de trois pas pour embrasser toute la collection du regard, et à deux reprises différentes crut entrevoir quelque chose, une idée qui courait d'un bout à l'autre de la salle, une explication prodigieuse, une chaîne... Mais ce ne fut qu'un éclair de phare, une courte lumière qui s'éteignit aussitôt et le laissa de nouveau, rêveur et perplexe, en face d'un ordre de choses incompréhensible, imposant et embrouillé.

Près de la porte le gros homme, qui semblait le guetter, l'aborda de nouveau. Ses petits yeux narquois luisaient de triomphe anticipé ; il agita l'index et, confidentiel, le prit par le revers de son veston.

— La prochaine fois que vous irez au prêche, dit-il, et qu'on vous recommandera d'étudier la Bible pour y trouver la vérité, posez donc quelques devinettes à vos amis, de ma part. Demandez-leur par exemple d'où est venue l'eau du déluge? Hein ! Tous les écoliers savent que la pluie n'est que l'humidité du globe terrestre, aspirée par le soleil, et qui retombe après quelque temps. Mais l'eau du déluge, la pluie qui a couvert le monde sans laisser à sec le plus petit espace, même grand comme une pièce de trois pence ; d'où venait-elle? Hein ! Si elle venait de la terre, il a fallu qu'elle s'évapore d'abord. Et alors, comme il ne pouvait pas en retomber plus qu'il ne s'en était évaporé, eh bien ! d'où est venu le reste?

Il baissa la tête, fit une lippe prodigieuse, et regarda Mike en jubilant.

— Et l'arche de Noé ! Voilà encore une bonne histoire ! Ça devait être plus beau qu'un musée, hein ! Et plus difficile à tenir en ordre, parce que, si vous y songez, il y avait là pas mal de milliers d'animaux qui avaient l'habitude de se nourrir les uns des autres, et la Bible ne parle pas de ça. Elle ne parle pas non plus des provisions qu'il a fallu pour nourrir ces animaux tout le temps qu'ils sont restés dans l'Arche. Dommage qu'on n'ait pas plus de dé-

tails ! Aussi, rien que la police de l'Arche, ça a dû être une sacrée besogne !

Mike tourna les talons et descendit l'escalier. Il lui semblait qu'il venait d'entendre quelque chose de profondément répréhensible, presque obscène, de ces propos coupables qui en d'autres temps provoquaient le courroux divin sous la forme d'un trait de feu. Il n'avait rien répondu, parce qu'il se sentait incapable de discuter avec cet homme qu'il devinait repu de science et pourvu d'arguments ingénieux ; mais il eût désiré ardemment que quelque manifestation surnaturelle vînt le confondre, réfuter ses blasphèmes, et détruire une fois pour toutes les systèmes évidemment impies que son orgueil le poussait à échafauder.

Au bout de quelques minutes, il en vint à réfléchir qu'il était curieux qu'il se fît d'instinct le champion muet de la divinité, lui qui se sentait délaissé, persécuté, repoussé par la main implacable du Seigneur.

Et tout à coup monta en lui une poussée de foi désespérée, de foi quand même, le désir angoissant de quelqu'un en qui il pût croire, de quelqu'un paré de grâces surhumaines, trônant bien au-dessus du pauvre monde rampant, dans la splendeur et la majesté, entouré de toutes ces choses glorieuses auxquelles les hommes ne peuvent que donner des noms... Il était arrivé une fois tout près de cette vision bienheureuse, et maintenant, maintenant !...

Sur le bord du trottoir, en face de Leman Street, il s'était arrêté et calculait péniblement les semaines. Il recommença trois fois, pour être sûr de ne pas se tromper, et se dit :

— Sept semaines, et pas d'erreur ; ça fait bien sept semaines qu'elle est partie.

En un instant, tout fut remis en ordre, la divinité de nouveau souriante et propice, toutes ses erreurs effacées, le chemin tracé encore une fois, certain et facile, vers la cime des vérités suprêmes et des glorieuses certitudes, et Mike suivait ce chemin allégrement, guidé, protégé, comprenant mieux de jour en jour, relevé au-dessus du vulgaire, et s'élevant encore avec assurance vers la félicité des élus. Les semaines qui venaient de s'écouler n'avaient été qu'un malentendu, un malentendu fâcheux qu'on oublierait d'un accord tacite. Et le pacte serait renouvelé : le Seigneur lui rendrait sa bienveillance, le délivrerait du doute et de l'obscurité, l'admettrait de nouveau dans le cercle privilégié

des êtres de son choix ; en échange Mike louerait son nom, écouterait les hymnes avec ferveur et vivrait dans l'équité.

Il se répéta :

— Sept semaines, c'est bien ça ! Et demain sera vendredi !

Et un peu plus tard :

— Qu'est-ce qui m'a donc pris de perdre la tête comme ça, parce qu'une demoiselle de la haute est partie en vacances? Ça n'empêchait pas que j'étais sauvé, n'est-ce pas?

Le lendemain soir, il monta le perron de l'Institut avec assurance, en se disant une fois de plus ce qu'il s'était dit toute la journée :

— Et, après tout, quand même elle ne serait pas revenue, qu'est-ce que ça fait?

Wilkins l'accueillit avec quelques questions détournées sur son absence, et, ne recevant pas de réponse, n'insista pas.

— Ma parole, dit-il, on croirait que vous revenez de villégiature, tout comme les gens du monde. Où était-ce? la mer? ou l'Écosse? ou le Continent?

Il rit avec complaisance et raffermit ses lunettes.

— Enfin ! Enfin ! Vous voilà revenu, et c'est le principal. Vous ne nous revenez pas fiancé, au moins, comme miss Gordon-Ingram. Ah ! vous ne saviez pas ! Ma foi ! oui ; c'est comme ça. Miss Gordon-Ingram et le capitaine ont passé leurs vacances ensemble, voyez-vous, et ils nous reviennent fiancés. Un vrai couple chrétien ! Oui !... Amis d'enfance, voyez-vous ; leurs familles se connaissaient ; et tout ça... Et nous les perdons tous les deux du même coup ; tout au moins dans quelques semaines : le capitaine est envoyé en Égypte. Oui ! Il ne faut pas être égoïste... Un vrai couple chrétien !

Après cela, il resta quelque temps sans rien dire, retira ses lunettes et les essuya avec soin.

Dénudés, ses yeux aux paupières rouges clignotaient à la lumière, et lui donnaient l'air d'une pauvre créature mal douée, mal placée, destinée à disparaître. Et sa face à l'ossature fragile, qu'on eût dite incomplète ! Et la tragédie de ses vêtements râpés, désespérément « respectables », de son faux col de celluloïd et de ses manchettes déchiquetées ! Il continuait à frotter machinalement ses lunettes, répétant à demi-voix :

— Il ne faut pas être égoïste !... Un vrai couple chrétien !... Un vrai couple chrétien !

Et ses yeux clignotaient, clignotaient.

Boulter, qui entrait à ce moment, vint serrer la main à Mike, et tous trois allèrent s'asseoir dans un coin.

— On vous a annoncé les nouvelles? fit Boulter.

— Oui ! C'est une grande perte pour l'Institut, évidemment ; mais ça n'empêchera pas la bonne œuvre de continuer. Ils ont semé la bonne graine, et avec l'aide de Dieu, d'autres feront la moisson. Oui ! d'autres. Et le Seigneur leur prêtera son appui.

Il leva les yeux, se caressa le menton, et laissa malgré lui paraître le contentement légitime d'un simple corsaire de Dieu promu à l'apostolat. Mais après quelques instants de béatitude, son regard retomba sur Mike et il s'agita sur sa chaise d'un air inquiet.

— Voilà joliment longtemps qu'on ne vous a pas vu, vous ! remarqua-t-il. Nous commencions à croire que vous nous aviez abandonnés. Vous ne seriez pas... heu !... retombé dans les voies de l'erreur? Non ! Non ! Évidemment non ! Nous ne voudrions pas y croire, mais il faut être constamment sur ses gardes, mon ami ; le démon est plein de ruse !

Il continuait à regarder Mike et semblait, comme autrefois, pénétré d'un certain doute. Ce garçon lui inspirait toujours un malaise confus ; il redoutait que son âme ne fût pas purifiée jusqu'au fond, que son repentir et son salut n'eussent laissé subsister en lui des profondeurs troubles, peuplées d'hérésies stagnantes. Il fallait pourtant user de tact...

— Non, reprit-il. Lorsqu'on a goûté une fois les bénédictions divines, on ne peut se retremper dans le vice, à moins d'avoir perdu la raison. Car, que sont les plaisirs passagers du monde à côté de la grande joie que Christ apporte aux cœurs des hommes? Une telle joie ! Une telle confiance ! Une telle paix ! Je ne suis qu'un misérable pécheur ; mais depuis que Christ m'a pardonné et m'a donné son amour, je n'ai jamais eu un seul moment d'anxiété. J'ai entendu la voix de mon Sauveur et je ne désire plus entendre d'autres voix. J'ai, par sa grâce, trouvé la vérité éternelle, et je ne cherche plus rien d'autre. Je sais qu'il me regarde avec ferveur et qu'il soutient mes pas, et pourquoi mon cœur serait-il troublé? Et sans aucun doute c'est aussi ce que vous sentez?

Il paraissait attendre une réponse, qui ne vint pas. Son regard passait et repassait furtif, prudent, pour observer l'effet de ses paroles. Il se rasséréna peu à peu.

— En vérité, conclut-il, nous sommes les heureux de ce monde, nous qui vivons dans l'ombre du Seigneur. Ne l'oublions pas et rendons-lui grâce chaque jour !

Quand il s'éloigna, Wilkins et Mike restèrent seuls. Wilkins semblait rêveur ; il étudiait à travers ses lunettes l'extrémité de ses doigts, comme s'il avait soudain découvert un attrait pathétique à ces points où sa personnalité à lui, Wilkins, s'arrêtait et où commençait l'espace.

Il dit à demi-voix, d'un ton un peu mélancolique.

— Oui ! C'est une grande chose que d'avoir Dieu dans son cœur, surtout pour ceux qui n'ont pas grand'chose d'autre. Une grande chose certainement ! Seulement, il faut en être bien sûr, et ne jamais en douter, jamais, et s'en contenter. Sans cela, où serait-on?

Il regarda la lumière et, même derrière l'abri de ses lunettes, ses yeux faibles clignotaient curieusement.

— Une partie de dames? fit-il.

Mike secoua la tête, et ils se turent tous les deux. Dans la pièce voisine, la voix de Boulter s'élevait avec une solennité nouvelle.

— Mes jeunes enfants, disait-il, dimanche prochain nous aurons...

A l'angle de Commercial Road et de Bromley Street, Mike s'était arrêté pour laisser passer un camion, et oubliait de repartir. Une fois de plus, il était arrivé au seuil de la terre promise, et la vue de Boulter y trônant en maître, solennel et fervent, avait suffi à l'en repousser. Boulter ! Que pourrait-il apprendre de lui? Qu'apprendrait-il jamais de personne? Qui trouverait-il jamais qui lui fît voir les choses sacrées?

On venait de le pousser, au moment même où il retrouvait sa foi et son repentir, on venait de le pousser, et il avait la sensation de tomber, tomber, tomber sans fin. Voici que les puissances le bernaient de nouveau et faisaient disparaître d'un seul coup tout ce qui valait la peine d'être désiré, simplement parce que Audrey Gordon-Ingram s'en allait pour de bon. Ou bien était-ce qu'elles l'avaient berné depuis le commencement? Parce qu'elle s'en allait ; parce qu'elle

allait vivre sa vie, comme il fallait s'y attendre, à sa guise et comme il lui plaisait, dans le luxe qui lui convenait, quelque part en Orient, avec des palanquins et des esclaves ! C'était son droit ; c'était naturel, et le capitaine était un homme supérieur ; mais en quelque sorte... en quelque sorte... ce n'était pas juste ; c'était une des erreurs d'un univers mal ordonné.

Machinalement Mike releva les yeux, vit le passage libre, et traversa la rue. A quelque distance de lui, une silhouette familière semblait se hâter. Soudain elle s'arrêta, hésita un instant, et disparut dans un public-house, avec un geste nerveux des mains vers les tempes. Wilkins ! Mike s'arrêta aussi, regarda la porte se refermer derrière lui en oscillant, et continua son chemin en secouant la tête. Si Wilkins lui-même s'écartait du sentier de la vertu, quelle chance de salut restait-il aux hommes comme lui? Tout était de travers. Des pans du monde s'éboulaient dans l'abîme, emportant avec eux des pantins qui gesticulaient faiblement. Des hommes trébuchaient vers la perdition, parce que leur créateur avait lui-même mis dans leurs cœurs le désir de choses inaccessibles. Les justes étaient confondus, et ceux qui blasphémaient le nom de Dieu et niaient son ouvrage vivaient dans la prospérité et érigeaient des musées pour propager leurs doctrines impies.

Au carrefour suivant, un groupe réuni en cercle autour d'un pupitre chantait un hymne. Le fracas des camions et des autobus, les sonneries des tramways électriques, noyaient les voix la moitié du temps ; les passants jetaient un coup d'œil distrait sans s'arrêter, et seuls quelques gamins s'étaient laissé attirer et se poursuivaient autour du cercle avec des cris perçants. Insouciants du fracas et des cris, les fidèles chantaient avec sérénité, satisfaits, placides, tournant le dos aux réalités insolubles. Clairement, ceux-là aussi avaient trouvé ce qu'ils cherchaient ! Mike les considéra par-dessus son épaule, en passant, et comme il les quittait des yeux son cœur s'emplit soudain d'amertume violente. Il les hait, comme jadis il haïssait les riches, tous ces gens aux mines repues qui se mettaient en rond et chantaient, noblement, remerciant le grand Répartisseur, parce qu'il leur avait donné tout ce qu'il leur fallait.

Il continua son chemin machinalement ; machinalement encore il poussa une porte et entra, et quand il fut entré, il

s'aperçut qu'il était dans un des bars des « Trois Dauphins ». Depuis que le patron l'avait fait mettre à la porte, il s'était gardé d'y revenir ; mais cette fois le patron était invisible et Mike décida de rester. Wynnie non plus ne semblait pas être là ; il donna son ordre à un petit garçon en tablier de toile, qui s'affairait d'un air important derrière le comptoir, et bourra sa pipe pensivement.

Il avait l'impression très nette, et complètement inexplicable, que ce jour-là n'aurait pas de lendemain, du moins pas de lendemain qui comptât. Il sentait qu'il était arrivé au fond d'un cul-de-sac, et que la vie ne revient guère sur ses pas... Donc à quoi bon ménager ses ressources et être sage?

Au bout d'une heure, le piano mécanique du saloon-bar, jusque-là silencieux, joua une mélodie gaillarde, et Mike songea qu'un client comme lui avait certes droit à un peu de luxe, et qu'il serait agréable de boire en musique. Il alla donc s'installer sur une des banquettes de peluche rouge, commanda un « Special Scotch » comme un gentleman, et mit son penny dans la fente du piano. Mais le hasard voulut que parmi les sept morceaux du répertoire ce fût le tour de « Santa Lucia », un « Santa Lucia » lamentable, attristé et traînant, semé de notes usées qui défaillaient comme des sanglots. Quand ce fut terminé, il soupira de soulagement et résolut de mieux employer ce qui lui restait d'argent ; ce qu'il fit.

Et pour la dernière fois les puissances invisibles descendirent dans la vie de Mike O'Brady, et un nouveau miracle s'accomplit... Il y a des gens qui ne croient pas aux miracles ; mais tous les hommes d'expérience savent que de temps en temps la divinité en accomplit encore quelques-uns. Seulement dans sa sagesse, elle ne choisit comme témoins que ceux dont elle a préalablement troublé l'esprit au moyen de philtres puissants. Ceux qui boivent en joyeuse compagnie, rient, crient, chantent et se grisent surtout de bruit, ne verront jamais la main redoutable descendre d'entre les nuages et changer la face des choses. Mais si un homme dont le cœur est indécis et plein de doutes s'isole et persiste à trouver dans la boisson l'oubli et la paix, il vient un moment où en vérité il sort du monde que le vulgaire connaît. Lorsqu'il a bu pendant quelque temps, l'ivresse vient : l'ivresse commune et grossière. Pourtant si son trouble le tenaille

encore et qu'il continue à boire implacablement, sans bouger et sans rien dire, l'ivresse s'en va, et il vient un moment où il se trouve en marge du monde, dans la paume des dieux, dont il entend la voix.

Or, ce qui advint à Mike, dans le saloon-bar des « Trois Dauphins », c'est qu'une main toute-puissante balaya de son cœur sa vie et ses pensées de bien des mois, et qu'il les vit soudain devant lui comme s'il lisait dans un livre. Le livre parlait de grands désirs qui n'avaient pas trouvé leurs buts, de foi qui s'était allumée et éteinte comme une flamme, qui s'était rallumée, et qui venait de s'éteindre encore. C'était curieux de songer à ces choses comme à des choses mortes, étrangères. Il était difficile de croire qu'elles eussent jamais pu être autrement. Et, touchant ces désirs et cette foi, et tous les efforts gâchés, et les malentendus sans nombre, le livre disait encore bien d'autres choses, que Mike ne savait pas lire.

Son verre était vide, et comme il se levait pour le faire remplir, Wynnie souleva la portière qui cachait l'entrée de l'escalier et vint reprendre sa place derrière le comptoir, suivie de près par le patron. Son visage venait évidemment de recevoir une couche fraîche de poudre, qui n'arrivait pourtant pas à déguiser le cerne de ses yeux accablés, ni la grimace d'écœurement de sa bouche. Le patron soufflait un peu plus que de coutume ; il se campa sur ses pieds écartés, regardant autour de lui d'un air satisfait, et, tenant à deux mains le bas de son gilet, l'étira par pesées prudentes. Quand il se fut dirigé vers l'autre extrémité du comptoir, Wynnie fit un signe de tête à Mike, et après avoir servi quelques clients, vint s'accouder près de lui.

Elle fit quelque remarque, sur le temps peut-être. Mike ne répondit rien et elle ne sembla pas s'en étonner. Ensuite elle ouvrit un journal du soir et le parcourut en bâillant.

Après un silence, elle indiqua du doigt une colonne et demanda :

— Vous avez vu?

Mike fit « non » de la tête, et elle lui passa le journal.

C'était le compte-rendu d'une allocution prononcée par l'évêque d'Eastcote à une réunion de quelque institution charitable. L'évêque avait parlé avec son éloquence et son charme coutumiers du pessimisme moderne et du jeu néfaste que se font certaines gens de décrier leurs semblables,

ou plutôt leurs contemporains, qui valent probablement mieux qu'eux.

Le monde n'était certes pas parfait ; évidemment non ! Mais il n'était pas non plus si mauvais que cela ! Lui, l'évêque, avait constamment l'occasion d'observer des traits de vraie bonté et de charité délicate, en faveur non seulement d'humains en peine, mais souvent même de pauvres créatures muettes. Ainsi un fait touchant dont il avait eu récemment connaissance, un rien sans doute, mais qui servirait d'exemple.

Dans un village de son diocèse, une femme qui s'était rendue coupable de quelque félonie avait été arrêtée et dirigée sur la prison de la ville voisine. En route, elle avait parlé au policeman qui l'accompagnait d'une chatte fidèle qu'elle avait laissée chez elle et qui venait de donner le jour à une portée de chatons. Elle s'inquiétait de leur subsistance et craignait pour eux. Ce fait avait été porté à la connaissance du public par l'intermédiaire du magazine de la paroisse, et l'article reproduit dans quelques feuilles de la région. La conséquence en avait été que le clergyman de ce village n'avait pas reçu moins de cinquante-trois lettres de gens de toutes conditions qui offraient charitablement d'adopter un, ou même plusieurs des chatons. Ce n'était évidemment qu'une toute petite chose, mais significative, un des nombreux incidents qui suffiraient à démontrer à tout observateur impartial la fausseté coupable du pessimisme qui semblait maintenant de mode !

Le menton dans ses mains, Wynnie fixait le vide de ses yeux ternes avec une grimace moqueuse.

— Il me plaît, cet évêque ! dit-elle. Il doit être rigolo ! Je me demande si c'est celui à qui les dames de son diocèse ont fait récemment cadeau d'une automobile neuve, parce que celle qu'il avait n'était guère que d'une demi-douzaine de bourriquots-vapeur, et qu'elle avait eu l'impudence de s'arrêter une fois dans une côte, le forçant à secouer ses guêtres et à monter à pied. Pourquoi est-ce qu'il n'a pas cité aussi cet exemple-là ? C'était presque aussi méritoire que d'adopter un chaton.

Elle rit bruyamment et se passa la main sur la figure.

On est là des millions et des millions à se débattre sans comprendre et à donner des coups de pied dans le vide parce que la vie nous fait mal, et le voilà qui s'amène après

dîner, cet évêque, avec son automobile et ses guêtres noires, pour nous raconter des histoires de chatons. C'est pas que je leur en veuille, aux pauvres petites bêtes ! Mais nous ! Mais nous ! — La vérité, c'est que s'il s'occupait de nous, il ne saurait que faire ni que dire, cet homme ! Il nous dirait probablement que tout ce qui nous arrive, c'est de notre faute, parce que nous avons enfreint les lois du Seigneur. Pauvres vieilles lois ! Comme s'il n'était pas temps qu'on les retape un peu et qu'on les rafraîchisse !

Mike écoutait sans rien dire, mais sa tête semblait osciller d'elle-même, comme pour approuver, à la fin de chaque phrase : « C'est vrai. C'est bien vrai. Ah ! comme vous avez raison ! »

Il se sentait pour Wynnie une sorte de tendresse fraternelle, une pitié d'autant plus facile qu'il la plaignait parce qu'elle se révélait proche de lui. Et il commença à lui raconter du mieux qu'il pouvait ce qui lui était arrivé depuis qu'il était à Londres, les gens qu'il avait connus, tout ce à quoi il avait songé, jour après jour, ce qu'il avait cherché, et ce qui était venu. C'était incroyablement difficile à dire, et aussi futile que d'essayer de décrire une peinture avec des mots. Il s'arrêtait par moments, et les dernières paroles qu'il venait de prononcer lui résonnant encore aux oreilles, il percevait vaguement qu'elles n'exprimaient nullement sa pensée et s'étonnait de les avoir dites. Des ombres ; des images confuses qu'il mettait au jour péniblement, et que personne ne pouvait voir comme il les voyait : des mirages.

Wynnie prêtait l'oreille languissamment, s'éloignait de temps à autre pour aller servir des clients. Il continuait souvent à parler sans s'apercevoir qu'elle n'était plus là ; et quand elle revenait, il voyait qu'elle avait compris tout de travers, et se décourageait de plus en plus. La petite boutique de Cable Street, le socialisme, Hannah Hydleman et son père, qui étaient brusquement sortis de sa vie sans qu'il pût maintenant se rappeler pourquoi. Et des choses inexplicables, des choses sans nom, qui vivaient dans son cœur et le poussaient à leur gré. L'Institut chrétien de Limehouse, des gens absurdes qui prêchaient des doctrines farouches, et une jeune fille qui était là. Et encore des choses qui s'étaient levées dans son cœur, qu'il avait désirées ardemment, et qui s'en étaient allées ; qui peut-être n'avaient jamais été là ! Et cette jeune fille qui était partie ! Entre

son départ et la faillite des aspirations de Mike, il n'y avait clairement aucun rapport ; et pourtant en quelque sorte, tel qu'il essayait de l'expliquer, ce départ, et la futilité des consolations divines, et son abandon de tout espoir, semblaient mystérieusement entremêlés.

Entendant cela, Wynnie prit un air malin et fit des grimaces ironiques.

— Je vois ! dit-elle. Alors, vous et cette jeune fille...

Elle s'arrêta. Mike la regardait avec des yeux étonnés. Il réfléchit un instant, en faisant tourner le whisky dans son verre, et dit doucement :

— Non ! Grâce à Dieu ! Je n'ai jamais pensé à elle comme cela.

Un peu plus tard, il entendit sa propre voix prononcer des paroles de sagesse profonde, et il écouta curieusement. Elle disait :

— Oui ! C'est vrai que tout est de travers et que personne n'y comprend rien. Il y a des gens qui disent qu'ils comprennent ; mais ça n'est pas vrai ; ils sont payés pour dire ça et pour faire oublier ce qui est réel. Ou bien c'est qu'ils ont tout ce qu'il leur faut, et qu'ils se moquent pas mal de vous. Mais je vais vous dire une chose : tant qu'on a de quoi se payer à boire on peut toujours leur faire la nique, n'est-ce pas? Moi, je ne chercherai pas plus loin.

Après cela le temps passa sans laisser de traces, peuplé de formes obscures et de pensées incohérentes. Mike s'aperçut qu'il n'avait plus d'argent, et fit durer longtemps son dernier verre. Dehors le monde qui l'attendait était plein de problèmes insolubles et de difficultés insurmontables ; un monde où il ne lui restait plus rien, semblait-il, ni argent, ni certitude ; un monde hostile qu'il n'avait même pas le pouvoir de blesser.

Il considéra la porte avec crainte, et, détournant les yeux, vit le patron qui le regardait fixement, de l'autre côté du comptoir. Avant qu'il n'eût ouvert la bouche, Mike devina ce qu'il allait dire : quelque insulte, et l'ordre de s'en aller, de quitter son dernier refuge pour le morne désespoir de la rue. Il le regarda aussi dans les yeux, s'accrochant des deux mains au comptoir, et songea au vieux compte de rancune qui restait à régler entre eux. Cet homme l'avait outragé, plusieurs fois, il l'outrageait encore de sa hideur, de son argent, de sa satisfaction immonde, du pouvoir qu'il

avait de vivre en maître, d'opprimer, de souiller et de meurtrir, et de relever le front impudemment au milieu d'un univers fait pour lui. Cette figure violacée et bouffie !... Sa chaîne d'or !... Son ventre repu... Et voici qu'il allait insulter encore.

Le lourd porte-allumettes qui l'atteignit entre l'œil et la tempe l'envoya chanceler vers la porte de l'escalier avec un cri étouffé, la main au visage ; et, dans le court moment de stupeur qui suivit, Mike se raidit contre l'ivresse, jeta une main sur le comptoir et le franchit d'un bond. De tous les compartiments de la salle vinrent des exclamations et des appels ; Wynnie s'enfuit à l'autre extrémité en se couvrant les yeux, et le patron, encore étourdi du choc, le laissa arriver jusqu'à lui sans bouger. L'instant d'après d'autres clients avaient aussi sauté le comptoir, et le garçon descendait l'escalier en courant, mais Mike n'en avait cure, car il avait eu le temps de frapper deux fois à la mâchoire, furieusement, avec un grognement de colère, et quand son homme tomba il se laissa tomber sur lui, un genou sur sa poitrine, et lui prit le cou de ses mains.

Le tumulte qui remplit la maison et déborda jusque dans la rue, les cris de femmes affolées, les voix d'hommes qui hurlaient des conseils ou des injures, les bruits des tabourets renversés, des carafons et des verres écrasés sous les corps qui s'entassaient dans l'étroit passage, Mike n'entendit rien de tout cela. Les seules choses dont il eût conscience étaient les coups enragés qui pleuvaient sur sa tête et ses épaules, les mains qui tordaient ses poignets, et le cou flasque, aux replis de peau grasse, dont il étouffait les gargouillements entre ses doigts.

Lentement, lentement, il sentait qu'il allait être forcé de lâcher, que ceux qui le frappaient et le tiraient par derrière étaient trop nombreux et que l'homme qu'on lui arrachait allait en sortir vivant, triomphant, quitte pour quelques meurtrissures : l'œuvre d'un pauvre imbécile d'ivrogne qui expierait sa sottise en prison. Heureusement qu'entre le comptoir et le mur il ne restait pas grand'place pour ceux qui l'attaquaient. et trois ou quatre au plus pouvaient mettre en même temps leurs mains sur lui. Pourtant il se sentait lâcher prise peu à peu ; quelqu'un avait glissé sa main sous une des siennes et lui retournait les doigts ; l'homme qui gisait sous lui lutta faiblement, se retourna à moitié sur la poitrine.

Et au moment où il allait lui échapper une main moite de sueur qui se crispait sur son poignet glissa, et il se trouva presque libre une seconde, encore agenouillé sur son ennemi, qui était maintenant couché sur le ventre et cherchait à s'évader en rampant. Avec un coup de reins, il poussa son genou droit un peu plus haut, sur la nuque, lui passa sa main libre sous le front et tendit ses muscles rageusement. Un râle sourd, le craquement des vertèbres du cou cédant sous l'effort, le corps ramassé sous lui s'abandonnant soudain en loque inerte ; et il se laissa écarter et maintenir, avec un soupir de contentement.

Pendant qu'on relevait le corps, pendant que des mains stupides pleines de sollicitude tentaient de verser du brandy entre les lèvres inanimées, pendant qu'un des spectateurs sortait en courant pour aller chercher la police, Mike resta indifférent aux coups et aux poussées, et se laissa écraser contre le mur par quelques-uns des plus forts de la bande, en attendant l'arrivée de la cordelette qui devait servir à le ligoter. Il était parfaitement calme, satisfait, et ne songeait qu'à reprendre son souffle autant qu'on le lui permettait. Entre deux de ses gardiens improvisés, il pouvait voir la figure violacée du patron ; la teinte du visage et les yeux lui montraient qu'il avait terminé son ouvrage ; et le reste importait peu. Un mince filet de sang descendait comme un ver le long du menton et se perdait dans le fouillis du cou.

Voyant Wynnie qui regardait avec horreur, une main à la bouche, l'autre crispée sur la portière de l'escalier ; il lui cria triomphalement.

— Hein ! Je vous l'avais bien dit, que je vous délivrerais quelque jour !

La réponse vint d'une voix suffoquée, hystérique, après un sanglot :

— Oh ! Dieu ! dit Wynnie. Et qu'est-ce que je vais devenir?

A ce moment quelqu'un descendait l'escalier quatre à quatre avec un rouleau de corde ; et un autre qui revenait de la rue rentra dans la salle en courant. Un brusque mouvement de colère secoua Mike, et sa détente inattendue fit lâcher prise à quelques mains. Les faces convulsées de haine qu'il voyait en face de lui, la meurtrissure des poignes qui le reprirent aussitôt pour l'immobiliser, les liens humiliants qu'on lui préparait firent de nouveau flamber sa

fureur, et il songea en une seconde que maintenant qu'il avait commencé, autant valait lutter jusqu'au bout. Il se trouvait encore entre le comptoir et le mur, et en se jetant en arrière il écrasa contre l'arête des étagères deux de ses gardiens, et les força de le lâcher. Ensuite, il lança tout son poids en avant tête baissée, et fit tomber avec lui ceux qui le tenaient encore : un coup de pied sauvage pendant qu'ils étaient à terre ; deux mains de plus qui s'ouvrirent ; et il n'en restait plus qu'un couché contre lui, et dont il cherchait les yeux avec ses doigts.

Après cela, il se trouva libre, et le sort lui fit voir dans un coin une barre de fer qui servait à assujettir les volets. Quand il eut cela en main, ceux qui allaient se jeter de nouveau sur lui s'arrêtèrent net, et une minute plus tard, ils avaient tous fui, moins deux dont les corps étendus gisaient au pied de la portière. Alors Mike franchit de nouveau le comptoir et se campa dans la salle, avec sa barre de fer dans les mains.

Il était tout à fait dégrisé, maintenant ; il savait ce qu'il avait fait, et ce qui l'attendait, et s'en réjouissait d'avance. Les souvenirs que tout à l'heure encore il remuait péniblement s'étaient évanouis sans laisser de traces, en choses de peu d'importance. Rien ne comptait plus ici-bas que la dureté lourde qu'il sentait entre ses paumes, le jet de métal tangible, réel, indiscutable, facile à comprendre, qui sculptait tout-puissamment les fragiles crânes humains. Les âmes nombreuses qui s'étaient suicidées en lui depuis des mois avaient fui comme des ombres. Dans son cœur flambait l'anarchisme ingénu de tous les O'Brady du comté Roscommon dont les vies pauvres s'étaient ensoleillées d'innombrables bagarres.

Dans la rue, les forces ennemies se concertaient ; des coups de sifflet de policemen, un bruit de piétinements, de voix étouffées ; et leur poussée soudaine creva la porte, jeta dans la salle trois géants vêtus de bleu.

— On va rire ! dit Mike O'Brady.

LOUIS HÉMON.

L'Avènement du Grand Roi [1]

I

Le 7 mars 1661, le cardinal Mazarin agonisant encore, le jeune roi fit savoir ses volontés. « On vit, dit un témoin, *le vivant prendre la place du mourant* » : il garderait les ministres, Lionne, Le Tellier, Fouquet et les autres, car cela est « utile », mais « ils étaient *destinés non pour gouverner, mais pour servir le roi* ». Les secrétaires d'État reçurent l'ordre « de ne plus rien signer du tout sans en parler au roi » ; le surintendant fut prié « de ne plus rien faire aux finances sans être enregistré dans un livre qui lui devait demeurer ». Quand le président de l'Assemblée du clergé lui vint demander à qui, le cardinal étant mort, il se devait adresser désormais : « A moi, mon-

(1) La monumentale *Histoire de la nation française* dont la publication se poursuit depuis trois années sous la direction de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, s'enrichira prochainement d'un tome nouveau. Cette partie du vaste ouvrage est consacrée à l'histoire politique de notre pays dans les temps modernes et la rédaction en a été confiée à M. Louis Madelin. Elle embrasse principalement le dix-septième siècle. Au moment où le livre de M. Louis Bertrand vient non seulement de reporter sur le grand roi la curiosité du public mais aussi de faire comprendre le vrai caractère de ce règne, nous croyons utile de donner ici ces pages de M. Louis Madelin qui font partie de ce qu'on pourrait appeler le « cycle de Louis XIV » et montrent à quel point les événements de notre temps ont rendu plus intelligibles les siècles passés.

sieur l'archevêque », répondit Louis. C'était le moment qu'il avait attendu dans une sorte d'angoisse : « *Ce que je souhaitais et ce que je craignais tout ensemble depuis si longtemps.* » A ces mots on sent quelle solennité avait à ses yeux son entrée en scène. En tous cas, d'une main ferme, « il prenait seul, dit Grammont étonné, le timon de l'État ».

Son pays et son siècle l'attendaient. Avant qu'il n'eût rien fait, ses sujets disaient qu'un grand roi allait venir. Le siècle, bien longtemps, lui continuera ce large crédit. C'est que le pays et le temps se reflétaient en lui parce qu'il était né du siècle et de la France.

« Le ciel semblait lui-même me promettre son secours en disposant toute chose au même dessein qu'il m'inspirait, écrira-t-il. Tout était calme en tout lieu... »

« Tout était calme »; mais tout venait d'être violemment agité : passions politiques ou particulières s'étaient déchaînées; les ruines qu'elles avaient faites n'étaient pas relevées. Le roi lui-même a dépeint, sans aucune véhémence, mais avec une sorte d'orgueil paisible, les troubles dont à peine on sortait et auxquels succédait ce grand calme.

La France, qui se rappelait encore la Ligue, détestait la Fronde : elle avait en haine sa courte folie : à peine la comprenait-elle, tant cette folie paraissait, dans ce siècle de raison, une inconcevable aberration. Nous savons en quels termes le pays était venu la maudire aux pieds du prince restauré.

La génération de Richelieu était morte; c'était celle qui avait appris de ses pères la haine des grands désordres dont la France avait failli mourir et, à voir se déchaîner, après la mort de Richelieu, les passions de tout ordre, on avait, un instant, pu croire que la génération née sous « son règne » allait prendre le contre-pied de son aînée. On se fût trompé : le mal avait été, à la fin du seizième siècle, trop profond, pour que la réaction de l'ordre pût s'arrêter à une génération. La suivante avait sucé, elle, avec le lait, le goût des disciplines que l'autre avait tiré des leçons de la vie ; elle s'était élevée à l'école de Richelieu, de Descartes, de Corneille; les esprits les plus indépendants subissaient leur loi ou devaient y revenir. Tous s'inclineront, en dernière analyse, devant une discipline. Alors viendra une autre génération, moins vigoureuse, moins personnelle, qui, tantôt

exagérant la soumission et tantôt s'y dérobant, préparera ainsi doublement, sous le grand roi vieillissant, les réactions du libertinage. Pour l'heure, voici le règne des « sages ». En masse, le siècle restera sage. Il a le goût de l'autorité, de toutes les autorités : Dieu, le Roi, la Tradition, la Loi, — les « Règles ».

L'éducation l'a formé à ce goût. Les Jésuites en sont les maîtres. Récemment Dupont-Ferrier a montré de quelle façon le collège de Clermont façonne les esprits et ce seul collège qui, en 1630, comptait 1 800 élèves, en élève 2 000 en 1650, en étalera fièrement 3 000 en 1675 ; dans la seule *province* de Paris, 13 000 élèves par an se courbent sous la férule, d'ailleurs douce, de la célèbre société. Qu'enseigne-t-elle? Une religion imperturbable s'il s'agit de l'âme et s'il s'agit de l'esprit, l'antiquité grecque et latine, surtout la latine, mais une antiquité qui elle aussi enseigne la règle.

Ainsi, à l'origine, deux sources de discipline : la chrétienne et l'antique. De cette éducation, le siècle est sorti grave, prenant fort au sérieux la vie et la mort. Lorsque Louis XIV saisit si délibérément le pouvoir, le libertinage qui, un instant, a éclaté sous « l'indulgente régence », déjà se terre ; il subsistera, caché sous terre, révélant de temps à autre sa présence secrète ; mais, en gros, le siècle s'en tient aux grandes formules : la marquise de Sévigné, qui n'est pas une ascète, ne verra aux maux dont on souffre que des remèdes qui paraîtront austères : « les « réflexions, la dévotion, la philosophie ». Un monde qui s'est « passionné pour l'*Augustinus* est mûr pour se précipiter en « Bourdaloue ».

Il est grave, mais avec sérénité. Cette gravité en effet n'est point âpre, n'est point sèche, n'est point triste. Des contemporains disent que Bossuet « était gai » et le fait est que dans cette face pleine de Bourguignon que nous a laissée un Rigaud, on sent comme en suspens le sourire. La correspondance de Mme de Sévigné est pleine de belle humeur. Si le siècle fut sérieux, il ne fut pas morne. Une vie intense y passe ; il a ses passions, mais à ces passions il opposera « les réflexions, la dévotion, la philosophie » chères à la marquise, en un mot la raison étayée sur de solides moyens ; cette gravité sereine vient en réalité des passions ainsi maîtrisées.

Il aime la morale ; ainsi s'explique le succès des grands

prédicateurs qui vont faire retentir le siècle ; ces médecins de l'âme sont les favoris de cette société.

Le siècle, aussi bien, est religieux. Hypocrisie, ont dit les détracteurs ; et ils opposent les faiblesses, les vices, les débauches, les crimes à ces grandes pratiques de piété. L'homme est l'homme : il y a toujours eu, il y aura toujours des passions folles, des âmes viles et des cœurs corrompus ; il est probable que beaucoup de libertins adoptèrent, d'ailleurs assez tard, pour plaire à l'opinion et au roi, le masque religieux ; il est plus certain que, parmi ceux mêmes qui édifièrent le siècle, beaucoup connurent le péché et le pratiquèrent ; beaucoup l'avouèrent et s'en repentirent ; le siècle fut celui des grandes conversions ; Turenne dira à Retz : « Je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort », parole où tient l'esprit d'un monde qui ne cessera de se poser la question de Mme de Sévigné : « Comment serais-je avec Dieu? » En réalité, ce que tant d'âmes cherchent dans la religion, c'est une règle de vie, c'est une discipline ; ce que tout un monde demande à un Bossuet, à un Bourdaloue et à un Fléchier, plus tard à un Massillon, c'est toujours et encore une loi.

C'est encore une loi que le siècle demande à la monarchie. Pour tous, cette monarchie est l'ordre suprême. Avec la règle, le siècle entend rétablir l'ordre. Il est resté fortement marqué au sceau des deux restaurateurs : Henri IV et Richelieu. L'esprit a subsisté du grand roi et du grand ministre qui ont ordonné toutes choses. Balzac a laissé la formule de cet ordre idéal et le siècle l'admire. Il est profondément cartésien : Mme de Grignan, vraie fille du siècle, appellera le philosophe « son père » ; un écrivain, Émile Krantz, a pu chercher dans les écrivains et les artistes du siècle l'*Esthétique de Descartes :* nous verrons Colbert personnifier, en dernière analyse, ce qu'on pourrait appeler *la politique de Descartes;* Malebranche, avec tout l'Oratoire, fait triompher sa doctrine, même contre l'esprit si puissant de la Société de Jésus. Or, comment se formule cette doctrine sous la plume du célèbre oratorien? Essentiellement comme *le triomphe de l'ordre absolu.* « Il est vrai que le monde visible serait plus parfait si les terres et les mers faisaient des figures plus justes..., si les pluies étaient plus régulières et les terres plus fécondes ; en un mot s'il n'y avait point tant de monstres et de désordres. » C'est un

regret : la nature ne saurait être entièrement corrigée par la raison ; mais Descartes lui-même a aspiré à faire table rase pour rebâtir un ouvrage ordonné ; niant qu'une œuvre qui n'est pas sorti d'un seul esprit puisse valoir quelque chose, il a cité, avec un évident dégoût, l'exemple de ces vieilles villes aux rues irrégulières, « si mal compassées au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine ». Le philosophe a rêvé, comme Balzac, d'une cité géométrique telle que les pays nouveaux en ont, de nos jours, réalisé. Et c'est le même esprit qui inspirera, nous le verrons, un Colbert rêvant de refaire une France et même un Paris en ordre et à l'alignement ; c'est l'aspiration du siècle vers un ordre parfait réglé par la raison. La raison, que Pascal vient encore d'opposer à l'imagination « maîtresse d'erreur », elle est le ressort de tout ce temps ; il la prône avec Boileau dans le domaine des lettres et, dans le domaine de l'âme, Bourdaloue, si pieux, ne s'adressera qu'à elle. Cette raison doit être essentiellement ordonnatrice.

Un tel amour de l'ordre se retrouve chez la plupart des grands esprits. Mais un Boileau ne sera possible que parce qu'il écrit au nom d'une opinion : *l'Art poétique* qui établit, au nom de l'ordre, une sorte d'absolutisme littéraire, c'est le *Credo*, on l'a dit, de toute cette génération ; voici trente ans déjà que l'Académie légifère sur la langue et elle a acquis une autorité qui en dit long sur la soumission du siècle aux règles, que dis-je, sur sa passion de l'ordre en toutes choses. Cette disposition encourage tant de dictionnaires, et tant de grammaires, et tant de rhétoriques, et tant de poétiques. La France continue à « parler Vaugelas » dans tous les domaines. De l'ordre seul peut, pour ce siècle, sortir la grandeur. Le goût de la grandeur, il est chez tous ; mais la magnificence réside pour tous dans *le beau ordonné* et *le fort ordonné*.

Or, rien ne peut être plus grand que le trône élevé au-dessus des sujets ; c'est le dernier terme du grand ordre : la monarchie organisée. Des troubles récents il est sorti, nous l'avons vu, dès le lendemain de la rentrée du roi, un violent mouvement en faveur de l'ordre politique autant que de l'ordre moral. Cette sédition de la Fronde, nul n'y pense, sinon avec horreur. Et nul ne songe à recommencer. Dans cette nation qui s'est toujours fait gloire de « cette belle et honorable servitude à ses souverains », jamais roi n'a

connu un si « violent » amour. Il faudra de grands maux pour que, dans les toutes dernières années du siècle, les rancunes s'étendent au roi. « Si le roi savait ! » diront encore alors les mécontents. L'amour restera dans les masses ; l'élite seule se fatiguera d'aimer, — et encore !

Mais ce n'est pas Louis, si séduisant en 1661 et longtemps aimable que l'on exalte, c'est le Trône, c'est l'État.

Le roi, pour tous comme pour lui-même, est l'État. Mais, il y a plus : le roi, c'est Dieu. Jusque-là cette théorie ne s'est formulée qu'avec prudence. Longtemps le droit divin ne s'est pas affirmé condition de l'absolutisme royal. Contre l'Empereur, qui volontiers se disait « moitié de Dieu », contre le Pape qui, au nom de Dieu, a prétendu disposer des couronnes, on a voulu que le roi de France eût reçu la sienne de Dieu seul. Voici l'heure où Bossuet le proclame sans que nul n'y contredise. « Les princes sont des dieux, suivant le témoignage de l'Écriture, et participent en quelque sorte de l'indépendance divine... ; le trône royal n'est pas le trône d'un homme, mais le trône de Dieu même... » Vingt fois, le grand orateur formulera cette pensée : l'autorité royale est sacrée parce que d'origine divine. Et parce que le roi tient de Dieu seul son pouvoir, à Dieu seul il en doit compte. Le monarque a ses grands devoirs, mais, des manquements à ces devoirs, Dieu seul est juge et nul autre. « Pour établir cette puissance qui représente la sienne, *Dieu met sur le front des souverains et leur visage une marque de divinité.* » Mais quarante ans avant, en ses *Institutes coutumières*, Loyseau avait écrit : « Le roi ne tient que de Dieu et de l'épée » : « empereur en son royaume », il ne connaît que Dieu au-dessus de lui. Et Loyseau faisait autorité. Destinée primitivement, je le répète, à contrebattre les prétentions de l'Empereur qui affirme tenir de Rome le droit lointain de considérer les rois comme des vassaux, destinée à préserver, contre toute revendication de Rome même, l'indépendance des couronnes, la doctrine est essentiellement nationale. Mais elle aboutit, dans son excès, à rendre le roi maître de tout. « Tout l'État est en lui ; la volonté du peuple est renfermée en lui. » C'est encore Bossuet qui parle. Mais, dès 1649, on a écrit : « Dieu est le seigneur absolu de tout l'être créé et les rois sont des seigneurs absolus de tout ce qui respire l'air dans toute l'étendue de leur empire. » Le roi a la disposition, sinon la propriété, des biens de ses sujets, a affirmé, sous

Richelieu, Le Bret, dans un traité qui, six fois, se réimprimera sous le règne de Louis. Il est d'ailleurs au-dessus des lois puisqu'il fait la loi. *A Deo rex, a rege lex*. C'est, à travers le souverain, Dieu qui dicte les lois. Comment les lois enchaîneraient-elles le monarque plus que Dieu? La souveraineté législative n'est « pas plus divisible, a écrit ce même Le Bret, que le point en géométrie ». Elle n'appartient qu'au roi.

Droit divin : en fait les rois ne sont pas seulement issus de Dieu et inspirés de Dieu, ils sont Dieu même. « Leur personne, proclame Talon, jouit d'une espèce de divination, leur prévoyance participant du privilège des prophètes et de la certitude des oracles. » Les ancêtres de Louis XIV eussent été surpris de se voir attribuer un tel privilège; il n'avait été accordé qu'à l'empereur du Palatin, César divinisé. Mais c'est que très précisément nous atteignons à l'apogée de cette doctrine césarienne que les légistes ont, tant de siècles, travaillé à faire triompher dans la France capétienne. Boileau dira : « J'admire M. Colbert qui ne pouvait sentir Suétone parce que Suétone avait révélé la turpitude des empereurs. » Ce fils de boutiquiers est un césarien; Louvois le sera avec un autre tempérament, et Pontchartrain après eux, et tous les ministres du règne. Pour eux, Louis XIV est moins le successeur de Hugues Capet que de cet Auguste dont Louis XIV lui-même, dans ses *Mémoires*, se recommandera. Et les théoriciens maintenant prononcent le mot : en 1652, un docteur en théologie a appelé le souverain *César :* « *Nam res est publica Cæsar.* » Et le culte de Rome antique aidant, le roi de France n'apparaît bientôt plus, pour tant d'artistes, que revêtu du costume des empereurs du Palatin. « Mon César est roi », s'est, on le rappelle, écriée Louise de Savoie à l'avènement de François Ier et ce roi a plus qu'aucun autre aspiré à être César. Louis XIV, c'est César maintenant proclamé dont la couronne de lauriers s'orne seulement des lis de France. La France y consent, parce que César assure, contre tous, avec la grandeur qu'elle aime, l'ordre auquel aspire ce siècle sage.

II

Le roi Louis ressemblait à son temps. C'était sa force.

Comme son temps, il était grave avec sérénité et quelques éclairs de gaieté; comme lui, il était convaincu du sérieux

des choses ; d'une intelligence qui s'étendait à tout sans se perdre aux cimes qui sont trop près des nuages, raisonnable et raisonnant, modéré et pondéré, poli et considérant, et si, comme le siècle même, il aura ses heures de libertinage, il gardera, jusque dans son péché, le respect de la « tenue » avec celui de l'honneur. Comme son temps, il aimera l'ordre, l'ordre dans les choses et les esprits, l'ordre dans les consciences et les actions, l'ordre dans le domaine du beau comme dans le domaine de la politique ; comme son temps, il se plaira dans la grandeur et la magnificence et ne les concevra pas autrement que lui, car il ne les considérera que conditionnées à l'ordre bien observé : un grand style sortant d'une forte discipline. Comme son temps encore, il cherchera dans la religion moins un épanchement du cœur qu'une règle à laquelle on revient, si on ne s'y est pas scrupuleusement tenu ; comme son temps, il a une foi imperturbable, sinon une charité très éclairée ; comme lui, il réprouve, l'intérêt de son trône s'y ajoutant, la sédition et le trouble ; et, plus convaincu qu'aucun autre du droit divin des rois, il n'a pas à l'inventer ni même à le formuler puisque ce droit divin est par tous proclamé ; il a le souci de l'État, comme son temps, et, comme son temps, il met l'intérêt de l'État dans le renforcement de la couronne ; mais fort différent des « tyrans », qu'il serait le premier à flétrir, il ne conçoit son pouvoir que comme le couronnement d'un État, d'une Société, d'un Pays bien ordonnés par de bonnes lois. Et là encore il est d'accord avec son temps. Comme lui, il vivra, suivant le mot de Mme de Maintenon, « en symétrie ». En cette « symétrie » il fera tenir le beau, le bon et le vrai. On a dit du dix-septième siècle « le siècle de Louis XIV ». C'est Louis XIV qui est « l'homme du dix-septième siècle », un « honnête homme » sur le trône.

Ce qui frappa d'abord fut sa beauté, et cette beauté même avait quelque chose de son siècle : elle était régulière et modérée, une tête bien modelée sans l'expression spirituelle d'un Henri IV, sans la physionomie exubérante d'un François Ier, mais un mélange de charme sans expansion et de majesté sans morgue. En 1661, il était tout uniment charmant. Le portrait gravé par Nanteuil le révèle tel, avec, dans le regard et les coins de la bouche, un peu de méfiance, jeune homme qui ne se livre pas, se tient en garde, à l'aguet des pièges ou simplement des « manquements ».

Cette méfiance, il l'avait apprise des incidents qui avaient rempli son enfance — cette Fronde que jamais il n'oubliera — et elle s'était fortifiée des leçons de Mazarin. De ses maîtres par ailleurs il avait appris l'orgueil de son sang. Il avait vécu sans camarades ; le commerce des gens mûrs, avait-on estimé, le rendrait « raisonnable ». « Il rit rarement », disait déjà un observateur du gamin de cinq ans. Ce qui était au fond de cette gravité, c'était un sentiment obsédant de sa dignité de roi ; le sang de l'Escurial, qu'il avait reçu de sa mère, faisait de ce petit-fils d'Henri IV un arrière-petit-fils de Philippe II, un homme qui ne prenait pas à la gaillarde sa royauté, mais la portait comme un sacrement permanent. Et après l'avoir tenu un peu serré, on l'avait vite entouré d'hommages. Son instruction même avait été tout entière conçue pour qu'il y prît l'idée imperturbable de sa grandeur.

De tout cela était né, avec le sentiment de sa dignité souveraine, un orgueil ingénu à force d'être convaincu. Cet orgueil eût pu être insupportable ; mais, à dix-sept ans, le jeune prince qui, de son sang et de son enfance, gardait, vers seize ans, une tristesse lourde, fréquenta chez la comtesse de Soissons « tout ce qu'il y avoit de distingué en hommes et en femmes » et y prit « cet air de politesse et de galanterie que, ajoute Saint-Simon, il a toujours su conserver toute sa vie ». Cet « air de politesse » voilait l'orgueil d'affabilité.

Il était volontiers « affable », en effet, et « quand il était affable, dit la rude Palatine séduite, on l'aimait de tout son cœur ». De Mme de Sévigné à Saint-Simon, qui le connurent aux deux extrémités de sa vie et ne furent pas des séides, les témoignages sont unanimes.

Saint-Simon dit qu'il était né « bon » et « juste ». Il était en effet assez bon en ce sens qu'il n'avait pas l'ombre de méchanceté. Mais enfin ne brillait-il point, si j'ose écrire, par le cœur, étant peut-être de l'avis qu'exprimera Napoléon, à savoir que « lorsqu'on dit : le roi est bon, le règne est manqué ». En revanche, l'un de ses derniers historiens paraît avoir méconnu par trop l'intelligence du prince. Intelligence « ordinaire », « presque toute passive, sans initiative aucune, nullement curieuse », dit-il, et qui, ajoute-t-il plus loin, « avait besoin des idées d'autrui ». L'appréciation se trouve contredite, dans le même volume, par Ernest Lavisse lui-même, quand, dans l'intention d'accuser les

responsabilités du roi, il écrit : « C'est bientôt fait de dire qu'il suivit Colbert d'abord et ensuite Louvois. La vérité pourrait bien être que la manière de Colbert lui convenait d'abord et ensuite celle de Louvois. » Le fait est discutable : mais encore faut-il choisir. Peut-être n'avait-il pas tant « besoin des idées d'autrui », mais savait-il s'en servir, ce qui est le propre des grands hommes. Comment accuser « d'intelligence ordinaire » un homme qui s'est ainsi servi d'un Colbert et de tant d'autres gens de ce genre-là? Ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'avait l'esprit ni très prompt ni très profond : ce n'est ni le génie de Richelieu, ni celui de Bonaparte ; raisonnable, il n'est jamais allé aux sommets d'où l'on embrasse le monde, mais d'où on ne l'aperçoit pas toujours très bien. Son intelligence était toute réflexion. Quand on lui parlait d'une affaire, dit la princesse Palatine, il répondait : « Je verrai. » Tous les témoins du règne ont entendu le fameux mot. Ce n'était pas là manière d'écarter une affaire, mais de se donner le loisir d'en délibérer avec lui-même et quelques autres. Mazarin lui avait conseillé de « réfléchir deux fois » : il décida de réfléchir trois fois. Il n'aimait pas les « résolutions mal digérées ». Et quant à sa « curiosité », elle s'exerçait, sur toutes choses et bien jeune, au témoignage de Mazarin. Mais il était volontiers secret ; se méfiant, il observait sans parler, et cette méfiance, quand il l'exprime en ses *Mémoires*, ne va pas sans lui inspirer des remarques qui dénotent une psychologie assez fine et un peu cruelle, à ce titre que certaines maximes de Louis s'apparentent assez avec telle de La Rochefoucauld ou telle de La Bruyère, ce qui n'est pas d'un sot, je pense. Grand génie, non, mais très sûre intelligence.

Cœur et intelligence, il soumettait tout à la raison. C'est le trait dominant de son caractère et c'est par là surtout qu'il est de son temps. « Nature tranquille, ennemi de la cruauté et de la violence », c'était un raisonnable, un modéré. Après avoir lu ses *Mémoires*, il est impossible qu'on n'ait pas l'impression avant tout d'une calme raison. « Garder le milieu », écrit-il fréquemment. Et ailleurs encore : « Laisser agir le bon sens. » Cette raison se reconnaît au sens du réel, du possible, de l'opportun. « Se conduire suivant la conjecture du temps », écrit-il encore. C'est là qu'il n'est peut-être pas si *cartésien* que son temps : son esprit répugne

à la doctrine de la table rase en matière politique que, nous le verrons, Colbert eût volontiers prônée.

Tant de réflexions, formulées dans les *Mémoires*, sur la façon de se conduire révèlent un grand amour de son état, « *du métier de roi* » comme il le dit. « Le mestier de roi est grand, noble, *délitieux*, quand on se sent digne de toutes les choses auxquelles il engage. » Il chérit son « métier de roi ». Dès l'enfance son précepteur lui avait dit « qu'il fallait qu'un roi fît ses délices de son devoir ». Il travailla, s'astreignant, lui qui aimait le plaisir, les fêtes, les voyages, à un travail constant, régulier, méthodique. Il était d'un caractère trop appliqué pour ne pas être naturellement laborieux : il est certain cependant qu'il se força à travailler, parce que c'était le premier point de ce « métier de roi » qui, *délitieux*, ne saurait cependant « être exempt de peines, de fatigues et d'inquiétudes ». Comme à son siècle, la raison lui dicta sa conduite et sa volonté le courba sous le joug qu'il s'était donné et que d'ailleurs il aimait.

Cependant l'orgueil demeurait : que dis-je? il était le ressort de tout. Il savait, en 1661, que la France l'attendait : on disait qu'il serait un grand prince ; il entendait ne pas faillir à ce qu'on espérait. La « vertu » était pour lui la recherche de la gloire, et la gloire, il la mettait dans la grandeur, tous les jours accrue, de l'État. Il se croyait capable d'en augmenter la grandeur en toutes ses parties. Cet orgueil n'avait rien de vil ni d'étroit : il admettait que l'orgueil était nécessaire au roi. Reprocher à un Louis XIV d'avoir été orgueilleux est presque naïf : autant vaudrait lui reprocher d'avoir été roi de France et en son siècle. Cet orgueil, d'ailleurs réfléchi et jamais capricieux, ce siècle ne le lui reprocha jamais. Ce temps, nous le savons, aimait la grandeur et l'un des grands supports de « l'État » était l'orgueil du roi.

« L'État », c'est la première préoccupation. « L'intérêt de l'Estat doit marcher le premier », et ailleurs : « Quand on a l'Estat en veue, on travaille pour soy. Le bien de l'un fait la gloire de l'autre. » S'il est l'État, l'État, c'est la France. Mais telle est, dans l'esprit du roi, l'étroite fusion des trois termes : Trône, État et Nation, que cet orgueil finit par devenir impersonnel : le roi a reçu un héritage magnifique et c'est moins une vanité personnelle qui le pousse à le faire fructifier qu'une très réelle conviction qu'il le doit à

la France de ses aïeux comme à celle de ses arrière-neveux.

Le roi aime la France ; la preuve en est, certains traits de ses *Mémoires* en font foi, qu'il en connaît le fort et le faible. S'il a peu étudié l'histoire nationale, il se trouve cependant la résumer d'un mot : « La France serait la maîtresse du monde, *si les divisions de ses enfants ne l'avaient trop souvent exposée aux jalouses fureurs de ses ennemis.* »

Qui sauvera désormais de ces divisions la France qu'il veut grande? Le Roi. Qu'est-ce que le Roi? Le dépositaire exclusif de toute autorité. La monarchie française lui paraît tout naturellement le seul régime capable d'assurer la grandeur de la France. Le souverain doit être le maître. Le roi est le lieutenant de Dieu, mais il est, par surcroît, le chef d'une grande famille qui est la nation ; chaque catégorie de sujets ayant son rôle qu'elle ne peut outrepasser, ses droits et ses devoirs, le « père commun » est l'arbitre entre ces « enfants », rôle essentiel. Mais « père commun », il est aussi le « seigneur absolu » : les rois « ont naturellement la possession pleine et libre de tous les biens ; ils sont nés pour posséder tout et commander à tout. La volonté de Dieu est que « quiconque est né sujet obéisse sans discernement ». Pour assurer la supériorité que tout lui délègue, le prince, « lieutenant de Dieu », « père commun », « suprême propriétaire des biens », doit être « élevé de telle sorte au-dessus des autres qu'il n'y ait personne qu'il puisse ni confondre ni comparer avec lui ». Ce n'est pas vaine « affaire de cérémonie », mais affaire de « considération ».

Le roi, maître dans le pays, doit être le maître dans son Conseil : pas de premier ministre et, ici encore, Louis est d'accord avec les vœux de ses sujets : le « ministériat » a été odieux : Richelieu a pesé, et Mazarin. Ce ministre lui-même a souvent et énergiquement conseillé au jeune prince de ne point lui donner de successeur. « Un roi qui ne peut régner, a-t-il dit, n'est pas digne de gouverner. » Un roi qui gouverne ! Tout l'ordre en découlera, qu'on assurera par le maintien de toutes les disciplines. Et ainsi la France, réunie sous le sceptre d'un sage, ne sera plus exposée à ces « divisions » sans lesquelles elle serait depuis longtemps « la maîtresse du monde ».

Le roi a-t-il inventé un système? Point du tout. Eût-il exposé ses idées, en 1661, devant la France assemblée, que, tout permet de l'affirmer, celle-ci les eût acclamées. On

était à un de ces moments où, la sédition ayant lassé les esprits et ruiné les affaires, la masse des citoyens préfère l'ordre à toutes les libertés...

Louis XIV, attendu, arrive, prenant en quelque sorte au mot un siècle qui aspire à recevoir une loi.

III

La loi, il voulait que tous s'inclinassent devant elle, les ministres d'abord et puis tout ce qui pouvait risquer de nuire, par des cabales ou par des dissidences, à l'ordre en rompant l'unité : la coterie des financiers comme la société des jansénistes, les derniers restes de la Fronde comme les ordres de l'État naguère en effervescence. En ce qui concerne les ministres, il avait fait connaître ses intentions dès les premières heures. Il voulait être le seul souverain, « ne pas laisser faire par un autre la fonction de roi pendant qu'il n'en avait que le titre ». On s'était incliné, mais plus d'un, au conseil même, avait souri d'une résolution tenue pour juvénile. Luynes, Richelieu, Mazarin, il n'y avait pas eu d'interruption, ou guère, depuis quarante-cinq ans, dans le *ministériat*. Déjà, incrédules à la constance du roi, des gens disaient : Fouquet. C'était se tromper bien lourdement.

Responsable, aux yeux de Louis XIV, des grands vols précédemment commis, représentant d'une ploutocratie à laquelle l'État avait de toutes les façons intérêt à faire rendre gorge, ministre aspirant à se faire « arbitre souverain », Fouquet était suspect. « Il y a bien longtemps que je l'avais sur le cœur », écrira le roi à sa mère après son arrestation. Le roi se fait gloire d'avoir attendu : cependant, il voulait s'éclairer par lui-même, regarder agir le surintendant, « voir », comme il disait. Il accepta l'hospitalité de Vaux ; Fouquet, par une vanité aveugle, y étala un tel luxe qu'il eût suffi à convaincre le roi ; celui-ci promena dans ces splendeurs un sourire trompeur derrière lequel se jouaient d'amères pensées. « J'ai voulu voir, j'ai vu », eût-il pu dire, le soir du 17 août 1661 ; mais il fut si bien maître de lui que, ce soir-là même, le bruit public était que Fouquet devenait premier ministre. Au contraire, le roi était-il résolu à le frapper ; il partit pour la Bretagne, emmenant avec lui

son conseil y compris Fouquet ; à Nantes, le 5 septembre, il le fit arrêter, et, n'ayant que péniblement obtenu des juges une condamnation, il aggrava la peine. Il tint d'autant plus à l'aggraver, que tout ce qui était infecté de Fronde s'était déchaîné en faveur du financier.

Cependant la Chambre de justice, étendant bien au delà du cas Fouquet le procès, plus de 4000 financiers étaient contraints à des restitutions dépassant 104 millions, ce qui allait permettre de soulager la taille, mais n'empêchait pas les amis de Fouquet de garder sur toute l'affaire des airs fort réservés. En fait, en cette affaire, la première du règne, avait éclaté ce que nous allons voir se manifester encore dans l'affaire du jansénisme : les derniers éclats d'opposition qui vont, loin de la retarder, surexciter l'action du roi et de son gouvernement. Celle qui se manifesta dans l'affaire du jansénisme sera d'une bien autre conséquence, puisque, sans cesse éteinte en apparence, elle se réveillera sans cesse sous le règne, avec l'affaire du *formulaire*, avec l'affaire de Port-Royal, avec l'affaire de l'*Unigenitus*, jusqu'à devenir, sous le suivant, le fond de la politique intérieure et jusqu'à l'un des ferments de la Révolution. Rappelons-nous le mot d'un des publicistes de 1789 : « La Révolution a été faite avec trois mots latins : Veto, Deficit et *Unigenitus.* »

Du jansénisme, doctrine religieuse, tout a été dit par Goyau dans l'*Histoire religieuse* ; mais issue d'une querelle théologique, l'affaire tendait à dégénérer en affaire politique quand Louis XIV se saisissait du « timon » de l'État.

Innocent X semblait l'avoir réglée en condamnant en 1653, les propositions attribuées à Jansénius. Le gouvernement était alors entré en scène en publiant, en juillet 1653, la déclaration royale donnant en France force légale à la bulle *Cum occasione.* Il y avait longtemps que le gouvernement s'inquiétait du mouvement créé autour du livre de l'évêque d'Ypres ; Richelieu n'avait peut-être pas sur la grâce efficace des idées très arrêtées, mais, déjà mal disposé envers Jansénius, ennemi de la France, il avait deviné en outre chez ceux qui écoutaient Saint-Cyran une tendance à la dissidence, il eût dit : à la sédition. Et il avait embastillé Saint-Cyran.

Il n'est donc pas surprenant qu'à la mort du cardinal, les fidèles de Duvergier de Hauranne, sorti de la Bastille, se fussent associés au mouvement général qui s'était déchaîné contre le « despotisme ». La Fronde les avait trouvés prêts —

Saint-Cyran étant cependant mort — à mener le combat contre ce Mazarin, « nourriture de M. le cardinal », et le pis avait été que Retz, en quête de tout ce qui, troublant l'État, pourrait le porter au pouvoir, avait jeté les yeux sur eux et cherché à les capter. Il avait flatté ces hommes, qui, aigris d'autre part contre le gouvernement, s'étaient pris à ses douces caresses : naïvement, ils étaient tombés dans ses filets et lorsque, réfugié à Rome, l'intrigant prélat avait essayé d'agiter la France, certains s'étaient faits, de Paris, ses conseillers et ses agents. Il est certain, d'autre part, que les frondeurs pourchassés allaient volontiers vers la petite société de Port-Royal, prédisposée par son opposition religieuse à toute opposition. Or cette petite société qui aimait politiquer et avait ses ambitions, tournait à en devenir une très grande : les sympathies pour Port-Royal se faisaient plus nombreuses d'année en année ; les grandes vertus qui s'y pratiquaient séduisaient bien des âmes, et cette belle moralité qui répondait, nous le savons, aux aspirations du siècle. Des compagnies de religieux, l'Oratoire en tête, emboîtaient le pas au petit groupe, ainsi encouragé à résister. A tort ou à raison, la situation paraissait dangereuse à un gouvernement qui, ayant à peine vaincu l'esprit de fronde, le voyait renaître sous une forme imprévue dans une élite que ses vertus rendaient par ailleurs si respectable.

Il n'était donc pas étonnant que Mazarin eût élevé le roi sinon dans la haine, du moins dans la méfiance à l'égard de cette « secte ». Louis était préparé à l'entendre : son gouverneur, Villeroy, lui avait sans cesse répété que « le caractère de ces gens-là était de ne vouloir *ni de pape ni de roi* ». Le jansénisme était « contraire à la religion et à l'État » : le jeune prince en était persuadé. Il est certain que ce jansénisme pâtissait aux yeux du roi de tout ce que, au siècle précédent, le mouvement protestant, si modeste à ses débuts, avait entraîné de maux pour le pays. Et il faut que ce sentiment fût en effet bien vif pour qu'il l'ait entraîné à faire appel contre les disciples de Saint-Cyran au bras de Rome, ce qui, un jour, compliquera singulièrement toute la politique ecclésiastique.

Il avait, dès l'abord, pris position. Les propositions de Jansénius étaient condamnées par Rome depuis 1653 ; elles l'avaient été derechef en 1655. Une assemblée, assez peu régulière, de prélats, convoquée au Louvre, s'était

associée à cette condamnation. Elle avait soumis à l'approbation du pape un *formulaire* qui, en termes précis, enfermait cette condamnation et que, dès cette époque, on projetait de faire signer par quiconque portait l'habit ecclésiastique, prêtres, moines et nonnes. Le pape, heureux de voir des prélats de France faire à son magistère un appel insolite, avait approuvé, en 1656, le formulaire que Mazarin, toujours volontiers atermoyant, avait mis en réserve. Sur ces entrefaites et à propos d'incidents regrettables, Arnauld avait écrit une lettre qui fut déférée à la Sorbonne et censurée. C'est alors que Pascal, depuis quelques mois amené au jansénisme, était entré dans la lice. Les *Provinciales* avaient paru de janvier 1656 à mars 1657. Ces admirables morceaux de polémique, s'ils atteignirent cruellement les adversaires de la doctrine, ne furent point cependant pour le groupe un secours sans péril. En réalité il y eut succès de scandale, mais qui devait amener une réaction. Louis ne goûtait pas assez l'esprit de raillerie en matières si graves pour se laisser aller à sourire. En 1660, il fit examiner les *Provinciales* par des ecclésiastiques et, sur leur avis, condamner par son conseil le livre à être brûlé. La Société de Jésus ne se contentait pas de répondre, elle agissait. On en finirait avec le jansénisme. Le roi décida que le formulaire serait tiré des archives et imposé aux ecclésiastiques de tout rang. « Personne, déclara Louis, ne s'opposera au formulaire à moins d'encourir mon indignation. » Le formulaire fut envoyé dans tous les diocèses : les religieuses de Port-Royal ayant refusé de signer, la lutte s'engagea entre ces filles « pures comme des anges, orgueilleuses comme Lucifer », et l'archevêque Hardouin de Péréfixe, appuyé du bras séculier. Le 21 août 1664, Péréfixe vint lui-même à Port-Royal de Paris, formula en un style, vif jusqu'à la grossièreté en sa familiarité, son mécontentement, et, le 26, douze religieuses étaient, *manu militari*, enlevées.

Cependant, le pape Alexandre VII, sollicité par le roi à cet effet, avait décidé que le formulaire serait obligatoirement soumis à la signature de tous. Quatre évêques refusèrent, notamment Pavillon à Aleth. Ce dernier le fit avec une particulière âpreté : il fit appel aux libertés « de l'Église de France » que, plus tard, il devait singulièrement desservir. C'était, ce terrain de résistance, un excellent champ de bataille. Les ministres du roi, Le Tellier, Colbert, Lionne,

étaient peu papalins ; ils allaient sous peu déclarer que, par l'appel du trône au Saint-Siège, l'affaire était « mal enfournée » ; mais le refus des quatre évêques, contenu en des mandements très fermes, témoignait que le roi n'était pas maître de son église autant qu'il l'avait cru, et même de son épiscopat ; l'autorité royale était engagée ; elle exigeait que les évêques opposants pliassent, et le roi fit un nouvel appel au pape. L'*Index* condamna les quatre mandements réfractaires. Immédiatement dix-neuf prélats, tous cependant signataires du formulaire, s'élevèrent contre une ingérence si insolite de la Curie dans les affaires de France. Le roi sentit lui-même, à son tour, que l'affaire était « mal enfournée ». Il se tourna vers les dix-neuf protestataires, préalablement admonestés et un instant menacés, et leur remit l'affaire en mains : il laisserait lettres mortes les édits de Rome si les prélats obtenaient rétractation des quatre réfractaires ; on manœuvra et, sur une rétractation obtenue de trois d'entre eux et arrachée à Pavillon lui-même par une négociation bien menée, l'affaire s'apaisa. Cette rétractation des mandements, on affecta de la prendre pour une adhésion suffisante au formulaire. Des jansénistes estimaient bien que chacun se trompait ou qu'on trompait tout le monde ; mais, en fait, les jansénistes abattus consentaient, Arnauld en tête, à se taire désormais et à s'effacer et le gouvernement qui avait vu, un instant, l'affaire tourner mal, voulut croire et faire croire que cette promesse mettait fin à la lutte — à l'avantage de l'autorité. Le roi avait obtenu, disait-on, *la paix de l'Eglise.* Elle n'était, nous le verrons, qu'une trêve. Peut-être le roi ni ses ministres ne se faisaient-ils sur ce point illusion ; mais la lutte contre le jansénisme n'avait été pour eux que partie d'un programme qui comportait, d'une façon très générale, le silence de toutes les oppositions, pour que, avec l'ordre, l'autorité prévalût. Elle prévalait quand un Pavillon même se soumettait, quand un Arnauld s'engageait à se taire, quand un Pascal cessait de polémiquer et quand, dans Port-Royal « épuisé », le silence se faisait. Ce dernier succès suffisait provisoirement, comme naguère la demi-condamnation de Fouquet et de sa cabale.

De fait, les cabales — politiques, financières, religieuses, mondaines — semblaient, à l'heure où se signait la « paix de l'Église », s'éteindre de telle sorte que, partout, à cette date de 1669, on pouvait signaler « la paix de l'État ». Les

derniers frondeurs qui avaient cherché dans les incidents, et du procès Fouquet, et de l'affaire janséniste, une discrète revanche, étaient maintenant réduits à la paralysie totale. De Retz à Condé, ils s'étaient, avant deux ans, tous soumis — et profondément humiliés. En réalité, plus même que la volonté fermement exprimée du roi, le dégoût du pays avait contraint, contraignait tous les jours davantage les anciens séditieux à obéir ou à s'écarter. Parlant du cabinet où se réunissaient les députés des Chambres de 1647 à 1650, « bête noire de la Cour », le brave greffier Dangois ajoute : « Dieu veuille qu'après la mort du roi, il ne ressuscite pas. » Cette disgrâce s'étendait aux choses : Louis XIV allait, par l'ordonnance du 6 juillet 1668, prescrire de lacérer tous les actes du Conseil secret du 13 novembre 1645 au 31 octobre 1652 « pour oster les marques des choses qui s'étaient faites contre son autorité dont les exemples seraient dangereux », et « Dieu merci, écrit Colbert, la constitution présente de ses affaires et l'établissement de son autorité sont dans un état différent de celui où ils se trouvaient du temps de la minorité et des mouvements de 1649, 1650 et 1651 ».

De fait, les foyers d'agitation étaient éteints : partis, coteries, cabales, intrigues politiques, dissidences religieuses, tout semblait paralysé. Le roi pouvait bâtir sur un terrain que la dernière crise même lui avait préparé en rendant les peuples avides d'un ordre dont ils ne pouvaient trouver l'assurance que dans l'établissement d'un pouvoir indiscuté, souverain et obéi.

IV

Le roi était maître ; mais François Ier avec Duprat, un jour, et Louis XIII avec Richelieu, un siècle après, s'étaient crus maîtres. Et cependant le pays, peu après leur règne, avait été secoué par les séditions. Ce pays, entraîné par la nécessité d'assurer son existence par la centralisation monarchique, ne pouvait cependant se résigner d'un coup à abdiquer entre les mains du prince. Les éléments de dissidence, de siècle en siècle affaiblis, demeuraient parce qu'aucun prince n'avait entendu supprimer brutalement la *constitution du royaume*. C'était lentement, sans révolution ni coup d'État, que la France, formée elle-même peu à peu et d'éléments si divers, se constituait en une nation

tous les jours plus unifiée, sous un gouvernement tous les jours plus fortifié, grâce à une administration tous les jours plus centralisée. Ni le pays ni le trône n'avaient voulu que, trop brusquement, ce régime s'établît : il faudra la Révolution accomplie de 1789 à 1799 pour que s'institue dans une nation enfin fondue un État omnipotent sous le sceptre d'un César.

Louis XIV sans doute y pouvait aspirer, théoriquement. Mais chez le petit-fils de Capet demeurait le sentiment que pays et royauté devaient s'acheminer, sans à-coups trop brusques, à un régime auquel l'un et l'autre adhéraient en principe, mais auquel s'opposaient, — tous les jours moins vigoureusement à la vérité, — les éléments mêmes dont la France s'était formée. C'est ainsi qu'on verra le grand roi reculer devant les propositions radicales d'un ministre plus porté que lui à faire, suivant la méthode de Descartes, *table rase* pour pouvoir bâtir, sur les ruines du régime dix fois séculaire, la Cité toute pareille à celle que, sous Richelieu, un Balzac rêvait : géométrique. C'est que Colbert, bourgeois de tempérament despotique et d'esprit rectiligne, était peut-être destiné par ses idées à être le ministre d'un Bonaparte plus qu'à être le ministre d'un Bourbon. Louis rêve certainement de faire son État plus puissant au dedans comme au dehors ; mais ses *Mémoires* nous ont déjà livré un homme raisonnable, partisan des « voies du milieu » et hostile aux solutions brusquées.

Cela dit, il est certain que l'exaltation progressive mais constante de l'autorité lui paraît le but de son règne, condition nécessaire de l'ordre, principe et fin du régime.

L'ordre ! Il est dans l'ordre évidemment que le gouvernement gouverne, que l'administration administre, que les cours de justice ne rendent que la justice, que les chefs de guerre ne fassent que la guerre, que l'artisan travaille, que le commerçant commerce et que le laboureur laboure sans que rien ne vienne traverser le travail régulier et méthodique de toute la nation. Et il est enfin et surtout dans l'ordre que le roi règne, faisant, lui aussi, « son métier ».

En 1668, Pélisson écrira qu'on voit Louis « fuir d'un honteux loisir la douceur importune ». Ce n'est pas là vaine flatterie. Depuis sept ans alors, Louis étonne son entourage par la constance qu'il met à faire son « métier ». Quand il s'est, le jour de la mort de Mazarin, donné la règle de tra-

vailler dix heures par jour, il a pu faire sourire les sceptiques de sa Cour. Et cependant il est resté, il restera cinquante-six ans fidèle à la règle qu'il s'est imposée. Au travail de son cabinet succède le travail des conseils : toute affaire lui passe entre les mains ; il l'exige ; il s'en fait un point d'honneur autant qu'un principe de gouvernement. Ayant « commencé à jeter les yeux sur toutes les diverses parties de l'État, *mais des yeux de maître* », et « mêlant continuellement les soins du dedans à ceux du dehors », il a consulté, écouté, observé, enregistré ; il réfléchit et puis décide. Il préside le conseil, sans aucun despotisme : il laisse parler ; il ne supporte pas qu'on s'y dispute, mais il entend qu'on y discute ; il en reste le maître et il tranche. Un ambassadeur écrit : « Il s'applique extraordinairement aux affaires, avec *l'émotion la plus vive.* » Et le mot est intéressant : jamais il ne se blasera sur l'intérêt du « métier ».

Ses ministres doivent suivre l'exemple. Fouquet écarté et la surintendance abolie, il n'y a plus au Conseil que des secrétaires d'État. Le doyen de ces secrétaires d'État est Le Tellier. Il est là le représentant de l'équipe d'État formée par Richelieu, employée par Mazarin. Nous le connaissons, rude homme sous ses dehors courtois, dévoué jusqu'à la moelle au trône, pénétré de l'esprit d'autorité, travailleur infatigable et faisant travailler autour de lui, administrateur, ordonnateur, esprit constituant et reconstituant. Déjà, en 1661, le jeune Louvois, son fils, pourvu de la *survivance* et secrétaire d'État adjoint, assiste aux conseils où un jour il prévaudra. Lionne y restera, comme ministre d'État adjoint à Brienne pour les Affaires étrangères, jusqu'en 1663, puis secrétaire d'État, jusqu'à sa mort en 1671 où il sera remplacé par Arnauld de Pomponne. Colbert s'y est installé après la disgrâce de Fouquet avec le titre nouveau de contrôleur général : plus tard, ministre d'État, surintendant des bâtiments, secrétaire d'État pour la Marine, maître d'un véritable et énorme *ministère de l'Intérieur*, il s'y fera la place de quatre ministres et la gardera jusqu'à sa mort en 1683. Et son fils, Seignelay, le remplacera. Le Tellier avec son fils, Hugues de Lionne, Colbert, ce sont les grands ministres du début : les autres secrétaires d'État comptent peu ; Louis XIV les a gardés, nous a-t-il dit, parce qu'il n'aime pas changer. Et c'est parce qu'il n'aime pas changer qu'il créera ces dynasties de ministres

avec l'idée qu'un jeune homme, nourri par son père dans les principes que le roi a su développer dans l'esprit de celui-ci, unira à la vigueur de la jeunesse l'expérience héritée. Ainsi l'administration bien longtemps, ne connaîtra point d'à-coups. L'ordre en bénéficiera.

Ce qu'il demande à ses ministres, c'est d'ailleurs ce que ces ministres aspirent à lui donner : tout leur temps, toutes leurs forces, tout leur cerveau, toute leur âme, toute leur vie. Il les a pris capables, suivant le mot d'un ambassadeur, de « concourir *cordialement* au bien de l'État ». Et le mot est juste. Le roi ne veut pas seulement la tête, mais le cœur.

Bourreaux de travail, ils sont tous d'admirables artisans d'État.

Et, l'exemple leur venant de haut, à leur tour, ils imposent en bas leur exemple. Si le roi exige d'eux beaucoup, ils n'y peuvent suffire qu'en exigeant beaucoup de leurs subordonnés, commis et agents. Lisons la correspondance de Colbert avec les intendants : il leur donne vraiment l'idée de sa présence réelle en leurs lointains bureaux des provinces. Et tous ont adopté la devise du ministre : *Laboremus*. « Il faut, écrira Bouchu, de Dijon, que je travaille sans relâche du matin au soir. » Tout le gouvernement, du roi aux agents subalternes, travaille.

C'est un élément incomparable de gouvernement, et le trait qu'avant tout il fallait souligner. Et ces ministres ne sont point des manœuvres. Parce que le roi a soin de les consulter sans cesse, de les mettre parfois aux prises et constamment à contribution, il les oblige à cultiver leur imagination constructrice ou réformatrice. Pour le reste, il les arme d'un pouvoir tous les jours renforcé, ce « pouvoir ministériel » qui, à la fin du règne, scandalisera tant Saint-Simon ; car les ministres du Grand roi doivent être tout-puissants, sauf en face du roi lui-même. Ainsi réalise-t-il — ce Louis XIV représenté comme un « esprit ordinaire » — cet idéal presque paradoxal : des ministres à forte personnalité tous maintenus cependant à leur place par une main unique qui sait rester ferme sans être, un seul jour, brutale.

Le gouvernement de l'Ordre, en haut, est constitué.

LOUIS MADELIN.

Laus Domini

Mon Dieu, Vous auriez pu commander que je vive
Dans des temps de repos, si calmes, que j'aurais
Laissé mon cœur glisser sur la pente déclive
Au hasard des désirs, loin de tous bonheurs vrais.

Vous pouviez, sans changer le jour de ma naissance,
Réduire de six ans le temps que j'ai vécu;
Et je n'aurais jamais connu dans sa puissance
Mon Pays douloureux et quarante ans vaincu.

Vous pouviez me créer avec un corps si frêle
Qu'en vain j'aurais offert ma peine et mes efforts,
Tenu comme un lépreux ou comme un infidèle
A l'écart des combats où partaient de plus forts.

Vous pouviez me créer avec un cœur si lâche
Que j'aurais, sans penser que j'allais m'avilir,
Voulu me dérober à la plus noble tâche
Que depuis la croisade un homme ait pu remplir.

Vous pouviez — et c'était même encore une grâce
Me rappeler à vous au milieu des combats
A l'heure la plus sombre, et quand la troupe lasse
Luttant pour le succès pourtant n'y croyait pas

Vous pouviez faire enfin que mon âme fût close
Aux signes les meilleurs de votre vérité,
Rapportant la victoire à quelqu'humaine cause
Au lieu, tout simplement, de Vous la rapporter.

* * *

Seigneur, je ne suis pas de ceux qui Vous comprennent
Assez pour admirer toutes vos actions.
Je ne suis que de chair, et loin de Vous m'entraînent
Ma pitié toute simple et ses émotions.

Je n'ai pas vu sans pleurs et sans plaintes amères
Tant de maux inconnus pleuvoir sur les vivants;
Le feu sur nos cités, l'angoisse de nos mères,
Et les regards de ceux qui tombaient presqu'enfants.

Sur le champ des combats j'ai touché la souffranc
Entendu les appels du juste abandonné
Qui meurt sans qu'un humain lui parle d'espérance. .
Que Vous l'ayez voulu, j'en demeure étonné!

Je ne puis que plier devant votre mystère,
Incliné dans l'espoir de Vous comprendre un jour,
Mais puisque Vous avez permis que sur la terre
L'homme n'obéît plus à votre loi d'amour;

Puisque Vous avez fait que les races entr'elles
Eussent tels désaccords, et qu'il en dût surgir
Ce déluge nouveau de douleurs temporelles
Sans lequel mon Pays ne pouvait s'affranchir;

Considérant alors ma simple destinée,
Mon passé de tristesse inutile, et pensant
Que la faveur pouvait ne pas m'être donnée
D'offrir au sang de tous ma fatigue et mon sang,

Seigneur, je Vous rends grâce; et j'ai l'âme remplie
D'un sentiment d'amour qui de rien n'est mêlé.
Puisque l'œuvre d'horreur devait être accomplie,
Merci d'avoir permis que j'y fusse appelé.

* * *

Vous m'avez pris si bas avec mon cœur fragile
Qui ne touchait jamais aux choses qu'en passant,
Ignorant les vertus d'un travail difficile,
De l'effort sur soi-même, et Vous méconnaissant.

Quel était mon destin? J'aurais erré sans guides,
Peut-être criminel, peut-être sans péché;
Puis j'aurais comparu devant Vous les mains vides.
Seigneur, de quel désert Vous m'avez arraché!

J'ai compris la misère où se traînait mon âme
En marchant au secours de nos champs envahis;
J'ai conçu la grandeur de l'homme qui réclame
Pour tout bien ici-bas l'honneur de son Pays;

J'ai connu le travail dans l'heure la plus belle;
J'ai connu les sommets où monte l'amitié;
J'ai connu le combat contre la chair rebelle;
J'ai connu le devoir plus fort que la pitié;

J'ai connu le repos dans l'oubli de soi-même;
J'ai connu la bataille et tout son contenu;
Le froid, l'ennui, la peur, l'effort, l'espoir suprême;
J'ai connu la victoire. Et je Vous ai connu.

*
* *

Vous m'avez mis très haut. Je ne puis que descendre.
Ce que l'homme a fait là, si bas que fût son rang,
Est si clair, que le reste, après, n'est plus que cendre
Où vit quelque chaleur du feu dont il fut grand.

J'ignore à quels devoirs me réserve la vie.
Celui que j'ai rempli ne peut être égalé.
Je suis entre Vos mains. Mon âme est sans envie,
Pleine encore de l'honneur dont Vous m'avez comblé.

Vous avez ennobli mon passage sur terre.
Vous m'avez rapproché de votre éternité.
Que puis-je demander? Je n'ai plus qu'à me taire,
Seigneur, en me courbant devant votre bonté.

C. Lucas de Pesloüan.

Un Pangermaniste d'après-guerre

Les idées du comte Keyserling

Le comte Hermann Keyserling est un pangermaniste fort discret qui s'étonnerait peut-être de se voir appliquer ce qualificatif, mais qui n'en a pas moins encouragé de façon fort efficace l'Allemagne vaincue à se considérer comme investie plus que jamais d'une mission de privilège dans le monde. Or ces missions-là, quelque « spirituelles » qu'on s'efforce de les dessiner dans les nuées, prennent facilement les armes sur le sol terrestre dans la suite, nous en savons quelque chose. Originaire des provinces baltiques, le comte s'est fait connaître en Allemagne, depuis une vingtaine d'années, par des ouvrages philosophiques dont le mysticisme s'enveloppait adroitement de savoir.

Quoiqu'il fût de nationalité russe en ce temps, l'allemand était sa langue maternelle et il la maniait avec talent. De même que son ami, M. Houston Stewart Chamberlain (on les vit se dédier réciproquement des ouvrages d'importance avant la guerre), il avait voué ses années de jeunesse à l'étude des sciences naturelles, principalement de la géologie, et goûté passionnément la musique. Mais, pour sa part, il n'a jamais sacrifié de façon trop ostensible à ce germanisme théorique envahissant qui fit la réputation de M. Chamberlain : il se contentait de concilier tant bien que mal le kantisme avec les récentes orientations de la science, se sentant surtout vocation de métaphysicien.

De ses écrits de cette époque — trop purement philosophiques pour entrer dans le cadre de cette étude — il a dit lui-même que le premier, *la Texture du monde*, fut encore une œuvre toute juvénile ; que le second, *Immortalité*, portait des traces visibles de l'état de santé précaire dans lequel il le composa ; et que seul le troisième, intitulé *Prolégomènes à la philosophie de la nature*, s'harmonise, à peu de chose près, avec ses convictions actuelles. L'immortalité qu'il nous promettait alors est une sorte de métempsycose, adaptée aux convictions de mysticisme principalement esthétique qui sont celles de l'Allemagne depuis Schopenhauer, Wagner et Nietzsche. L'homme, enseignait-il, revivrait quelque jour si ses facultés étaient assez amples pour qu'il n'ait pu, dans le cours d'une existence unique, leur faire porter tous leurs fruits ; mais le plus grand nombre des humains achève probablement toute sa tâche dans les limites d'une seule existence terrestre. En revanche, lorsqu'il naît un homme capable d'incarner une idée mondiale essentielle en sa personne, — Bouddha ou Christ, par exemple, — celui-là jouit d'une existence personnelle durant l'éternité tout entière ! On le voit, des métaphores encourageantes plutôt que des doctrines bien solidement étayées de raisons.

*
* *

M. de Keyserling a d'abord beaucoup voyagé à travers l'Europe ; il avait séjourné à Paris pendant ses études et il y est revenu souvent ensuite. Toujours, il a rendu justice à cette ville dont l'atmosphère apporte, dit-il, un stimulant incomparable à la pensée créatrice, bien que les préoccupations de ses habitants soient trop souvent peu sérieuses. Commentant récemment la politesse chinoise, il dit n'en avoir rencontré de comparable que chez certains gentilshommes français, d'ailleurs au déclin de la vie et façonnés par des traditions désormais trop négligées de leurs descendants. Il a répété plus récemment que quelques Françaises de bonne race réalisent aujourd'hui encore le type le plus parfaitement distingué qui soit au monde. Enfin, quoique devenu tout à fait Allemand depuis la guerre, il accorde que les Français ont brillé durant la crise par *la supériorité du caractère*, ce dont il fait honneur à la saine culture morale qui persiste chez nous, derrière les corrup-

tions de la surface. Nous devons lui tenir compte de ces opinions indépendantes.

Aussi bien s'appliquait-il naguère à tempérer l'outrecuidance pangermaniste plutôt qu'à la stimuler. Appartenant, je l'ai dit, à cette aristocratie balte qui a toujours défendu ses libertés contre le tsarisme, il avait aussi son franc parler vis-à-vis des sujets de Guillaume II. En 1909, traitant des obstacles qui entravent le progrès contemporain, il reprochait aux Allemands d'avoir, depuis cent cinquante ans, placé leur idéal dans le développement de leurs particularités nationales, alors qu'ils eussent mieux fait de cultiver l'aspect plus généralement humain de leur être. Pour le Germanomane *(Deutschthuemler)*, écrivait-il nettement, l'Allemand tel qu'il est, tel qu'il se manifeste aujourd'hui, est une sorte de Dieu, qui s'élève de cent coudées au-dessus du niveau de l'humanité vulgaire. En réalité, s'il a conquis de l'avance en certains domaines, il reste à d'autres points de vue en retard sur son époque, et il aurait grand avantage à s'en rendre compte. Voyez plutôt l'Anglais, l'homme le plus particulariste et le plus suffisant qui soit au monde ! Il ne s'avise pourtant pas de se donner pour l' « insulaire » par essence. Son britannisme est quelque chose qui, pour lui, va sans dire ; c'est un point de vue habituel et solidement fondé d'où il regarde fièrement vers les lointains de l'action utile ; il se garde de prodiguer du temps et de la force à des considérations rétrospectives ou à des stations devant son miroir, et il laisse au continent « l'anglomanie ».

En 1910, devant un auditoire balte, à Riga, le comte, ayant entrepris de tracer un parallèle entre la culture germanique et la culture romano-latine, combattit d'abord cette erreur qui consiste à regarder les peuples latins comme moins *jeunes*, et par conséquent moins riches d'avenir que les peuples germains. La culture latine, affirmait-il, ne s'est achevée, n'a pris son caractère décisif qu'au cours des siècles derniers. Ce qu'il conviendrait de dire, c'est que cette culture est plus proche de son point de maturité, plus complètement épanouie que sa rivale. La langue française apparaît comme la plus achevée de toutes au point de vue de la précision, de l'intelligibilité immédiate : qualités vers lesquelles tendent seulement jusqu'ici les autres langues de l'Europe. Et nous voilà loin des injures jetées jadis à notre idiome national par un Lessing ou par un Fichte ! Oui,

reprend en effet M. de Keyserling, la langue française est aujourd'hui l'instrument verbal le plus capable de fournir un bon travail entre les mains d'un bon ouvrier : la langue allemande et l'art allemand marchent vers leur perfection sur le chemin jalonné déjà par la langue et par l'art français. Quelle imprudence ce serait donc aux Teutoniques de parler de dégénérescence, à ce point de vue, chez leurs voisins de l'Ouest ! Si les philosophes allemands écrivent, en général, de façon obscure et les français de façon claire, cela ne prouve qu'une chose, c'est que le cerveau des premiers est moins *différencié* que celui des derniers. Au surplus, l'Allemand sera tôt ou tard parfaitement clair à son tour, et c'est alors seulement qu'il atteindra son zénith ! Il serait triste que seul il échouât dans cet effort puisqu'une autre nation d'origine germanique, l'anglaise, y est dès à présent, mais très récemment, parvenue.

Certes, les dangers de la culture latine sont le superficiel, le purement formel et l'étroitement positif ; en d'autres termes, le défaut de sympathie intelligente pour tout ce qui n'est pas elle. Aussi le Latin ne vaudra-t-il jamais le Germain comme mystique et comme poète, tandis que le Germain restera distancé dans les arts plastiques, la critique et le raffinement des relations sociales. Encore l'orateur avait-il la loyauté de reconnaître que, sur le terrain de la mystique, le catholicisme latin a récemment produit des âmes de religiosité pénétrante, ce qui devient fort rare en pays protestant tout au contraire, et que, dans le domaine des passions, la sensualité latine laisse entrevoir, par échappées, des arrière-plans très profonds. Pourtant la mission particulière du Germain consiste toujours à scruter les mystères de l'évolution vitale, cette création continue qui dépasse la portée de nos sens et déborde le domaine de l'intelligence claire. Il cultivera donc la métaphysique, la poésie ou la musique qui, seules, sont capables d'exprimer l'indicible, et, dans les arts plastiques, recherchera la mise en évidence, presque sensible, de l'âme ; don d'évocation vivante qui déjà fit le charme des maîtres rhénans primitifs ainsi que du grand Holbein. Si, à cette classification des aptitudes raciales, on objectait toutefois que les Anglais sont fort positifs en dépit de leurs origines saxonnes, le comte répondrait que l'imagination, chez eux aussi, est intense, mais si fortement *disciplinée* par leur

volonté morale qu'elle échappe à un examen superficiel.

En 1911, dans le périodique allemand *Passé et présent*, M. de Keyserling revenait à la critique du germanisme théorique, mais avec l'intention évidente de le perfectionner dans le sens de ses idées propres plutôt que de le combattre comme une dangereuse manifestation d'orgueil national injustifié. Aucun idéal national ne saurait, disait-il, être construit et déterminé *a priori* parce que les constructions de ce genre sont toujours, plus ou moins, des œuvres *abstraites*, qui ne plongent pas dans notre vie inconsciente. C'est parce que l'Allemand se construit un idéal *abstrait* de sa propre personne qu'il aboutit à l'idolâtrie de l'Allemand. Certes, chez les grands esprits de cette race, une telle conviction engendra des œuvres sublimes. Chez l'homme moyen, elle ne prépare qu'idéologie creuse, défaut de culture véritable et absence de forme. Il existe donc certainement un programme d'action qui favoriserait davantage la marche de l'Allemand vers sa destinée véritable ; c'est dans la découverte, dans la mise au point d'un tel programme qu'il faut voir la plus pressante nécessité de l'Allemagne. Le comte Keyserling s'est consacré à la rédaction de ce programme et ses suggestions ont été très écoutées au delà du Rhin.

*
* *

Au cours de cette même année 1911, il s'éloigna de l'Europe pour entreprendre un grand voyage d'études autour du monde ; après trois ans d'absence, il rentra dans ses foyers à la veille même de la guerre. C'est donc pendant la lutte qu'il a mis en ordre ses notes de touriste observateur et présenté à ses compatriotes d'élection le *Journal de voyage d'un philosophe*, deux gros volumes dont le succès fut considérable. On l'a commenté dans des chaires d'université : il a conquis à son auteur la grande notoriété, des admirateurs presque fanatiques, la main d'une petite-fille du prince de Bismarck et la possession du château historique de Friedrichsruhe, qui abrita si souvent le premier chancelier de l'empire allemand. La lecture de cet ouvrage est assez difficile pour un Français, quoique le style en soit vivant et clair : mais le vocabulaire métaphysique allemand reste à peu près intraduisible en notre langue, en raison des nuances qui se sont attachées à chacun de ses

termes après deux siècles d'élaboration philosophique, à dater de Leibniz. Il me paraît cependant utile de faire connaître, en ses grandes lignes, cette œuvre importante qui contribue à diriger vers l'Orient l'attention, nullement désintéressée, de l'Allemagne.

L'auteur nous avertit loyalement, dès ses premières pages, que nous devrons lire son journal comme une fiction romanesque, car il y évoque plus souvent des possibilités que des réalités : il ajoute que certaines contradictions apparentes, nées d'impressions successives qu'il eut peine à concilier entre elles, devront être excusées de ses lecteurs. En effet, son récit de voyage me semble reposer sur une « contradiction » fondamentale, dont on se fatigue à la longue ; la sagesse de l'Extrême-Orient y est exaltée à tout propos comme une véritable révélation, dont le profit peut être pour nous considérable ; mais, presque aussi souvent, l'expérience de nos races européennes et les résultats obtenus par leur effort vital sont présentés comme assurant une supériorité incontestable à notre conception du monde. Cette alternance trop fréquente d'affirmations à peu près contradictoires satisfait fort mal aux exigences logiques de nos cerveaux latins.

L'Inde des Brahmanes, avec ses métaphysiques dont l'origine se perd dans la nuit des temps, a tout d'abord retenu l'attention du touriste philosophe : elle lui inspire la plus vive admiration pour l'incomparable spiritualité qu'elle a répandue jusque dans les masses. Se montrer « spirituel », c'est savoir pénétrer derrière les apparences jusqu'à cette âme du monde que les Hindous appellent Atman. Or, aucun progrès d'ordre scientifique ou biologique ne saurait réaliser la moindre spiritualisation de l'âme humaine, et l'Occidental, qui tend au progrès par toutes les puissances de son esprit, demeure ainsi l'être le moins spiritualisé qui soit sur terre. Bien mieux, tout progrès matériel ou intellectuel réalisé par son effort retarde ses possibilités de spiritualisation ultérieure, car il doit alors adapter de nouveau ses habitudes mentales à ses connaissances accrues. Et voilà pourquoi les spirituels ont de tout temps proclamé heureux les simples d'esprit. Aux civilisés, le chemin vers la perfection de leur être devient plus ardu de toutes les acquisitions de leur pensée claire et de tous les perfectionnements de leur vie pratique, car la souffrance

est la meilleure voie vers la sphère de la spiritualité. Un malheureux, ayant moins sujet d'être satisfait de ses relations avec le monde extérieur, n'en trouvera que plus aisément son chemin vers l'essence intime de son être, et, par conséquent, vers l'âme du monde.

Examinons maintenant les fruits de cette spiritualité orientale incomparable et constatons, pour la première fois, la désinvolture avec laquelle le gentilhomme balte va lui préférer, en fin de compte, les conclusions de notre plate et empirique expérience européenne. D'abord l'Hindou ne connaît pas le sentiment du *péché* ; les manquements individuels aussi bien que les actes de vertu, il les rattache à la *Maya*, à la grande illusion des sens ; et il croit salutaire à l'individu de se regarder comme très proche de la perfection morale et sociale dès ses premiers pas dans la vie, ce qui ressemble fort à la « bonté naturelle » de nos romantiques. Selon notre voyageur esthète, la conception chrétienne du péché n'est de mise que parmi des barbares, aux impulsions primitives, qui ont grand besoin d'être tenus en bride par la peur. En cela donc, comme en *toutes choses*, les Hindous devraient se voir opposer à nos peuples d'Europe comme les plus vieux, les plus expérimentés, les plus sages ! Mais attendons la suite de ce parallèle.

Toutefois, reprend en effet, sans nulle transition, leur complaisant commentateur, toutefois, ce n'est pas la sagesse seule, c'est aussi parfois la *folie* qui conduit au succès. Notre croyance au péché d'origine et aux sanctions motivées de l'au-delà nous a grandement servis, tandis que la conception morale, tellement plus *profonde*, des Hindous, leur devenait fort préjudiciable avec le temps. Le sentiment du péché apporte à la vie des résonnances de vigueur dont, seul, il peut être l'artisan. Entre tous les hommes, les Puritains britanniques ne sont-ils pas ceux qui ont possédé le plus de caractère, et les Hindous ceux qui en ont manifesté le moins? La négation hindoue du péché originel exprime une *vérité*, sans nul doute. Dans l'homme *parfaitement cultivé* au préalable, cette négation réaliserait ce qu'on peut espérer de mieux de l'humanité pensante. En revanche, elle est néfaste à l'homme dont la culture est incomplète, car elle le pousse au laisser-faire et au laisser-aller. Il vaudrait mieux pour lui qu'il éprouvât la crainte salutaire d'une puissance métaphysique ordonnatrice et justicière, quelque

fictive que dût être la supposition de cette puissance : car elle lui fournirait du moins une occasion de *selfcontrol!*

Rien de plus certain, résumerai-je ici ; mais cela revient à dire que l'homme pourra se croire sans propension originelle au « péché » quand le progrès de son expérience, bientôt synthétisée par sa raison, aura modifié en lui dans ses réactions, pour autant du moins que cela est possible, l'impérialisme originel et irrationnel de l'être. Jusqu'à cette heure-là, il fera sagement s'il continue de croire à ce défaut d'origine, dont il est fort probablement affecté au point de vue social. C'est pourquoi les Occidentaux non romantiques se jugeaient naguère fort supérieurs aux Extrême-Orientaux attardés dans leur rêve mystique de longue date et n'avaient nulle envie de se mettre à leur école. C'est bien là le sentiment de M. de Keyserling en fin de compte. Mais alors, pourquoi fait-il mine de penser souvent le contraire et risque-t-il de jeter ainsi plus de confusion dans les esprits européens, déjà trop tentés présentement de chercher sur les voies mystiques la solution des problèmes sociaux posés devant eux par la croissante complexité de la vie civilisée?

*
* *

Après la psychologie dangereusement optimiste de l'Inde, examinons sa morale ascétique, le *Yoga.* Le voyageur l'exaltera tout d'abord, elle aussi, pour la critiquer sévèrement ensuite. Nous nous trouvons, commence-t-il sur le mode dithyrambique, à un stade d'évolution mentale beaucoup moins avancé que celui des Hindous. Leur *Bhagavat-Gita* est le plus beau livre du monde, quoiqu'il passe près de nos savants pour une compilation philosophique à peu près dépourvue d'originalité. En général, on n'a pas rendu parmi nous suffisante justice à cette philosophie hindoue si remarquable parce qu'on s'est contenté de la scruter dans ses expressions littéraires, nécessairement embarrassées, et qu'on n'a pas essayé de la *vivre* en personne. Or, il faut vivre une philosophie transcendante, si l'on veut la comprendre, et celle de Kant, par exemple, n'est sans doute entièrement intelligible qu'aux frères de race du penseur de Kœnigsberg. Lorsqu'ils sont interrogés sur le vrai par un néophyte, les maîtres de là-bas ne ré-

pondent par aucune proposition logique : ils invitent simplement ce curieux à venir vivre en leur compagnie pendant quelque dix ans. Nous verrons que le comte tente présentement de réaliser quelque chose d'analogue à Darmstadt, avec cette différence toutefois que, le temps étant chez nous plus précieux, ses disciples demeurent auprès de lui dix jours au lieu de dix ans.

Dans l'Inde, et durant les années de leur formation spirituelle, les aspirants-philosophes n'*étudient* donc nullement, au sens occidental de ce dernier mot. Par une méditation, une contemplation prolongée, ils recherchent de plus intimes et de plus profonds états de conscience. Au même âge, nous expérimentons, nous pensons, nous raisonnons, et c'est en quoi consiste notre *Yoga* occidental, notre spécifique voie d'accès vers la connaissance. L'Hindou des classes cultivées *se recueille*. Il s'efforce, par une modification patiente de ses facultés mentales, à franchir ces bornes que Kant posa chez nous devant toute connaissance expérimentale possible. Or, pour atteindre un tel but, *penser* ne lui servirait de rien ; il lui faut *vivre* méthodiquement, selon une certaine direction, en s'efforçant de reculer, dans cette direction, les bornes de sa conscience. — Remarquons ici qu'un savant de l'Occident traduirait sans doute ces explications complaisantes en proclamant que ces rêveurs pratiquent une auto-suggestion continue afin de parvenir à l'hypnose. Et nous allons entendre sans délai M. de Keyserling, savant occidental lui aussi, nous tenir à peu près ce langage.

Sans doute, poursuit-il en effet avec tranquillité, sans doute le praticien du *Yoga*, le « yoghi », est parvenu, sur la voie qu'il a choisie, à une sagesse plus profonde que la nôtre ; mais, lorsqu'il cherche à traduire par des mots ses acquisitions mentales, il ne saurait y parvenir. Il ne donne que des expressions bizarres, presque ridicules, de son rêve lucide, comme il nous arrive quand nous tentons de raconter les songes de nos nuits. Le comte nous dit avoir connu l'un de ces sages qui ne parlait plus jamais depuis des années. L'expression de son visage était celle d'une perspicacité extraordinaire et il semblait qu'il possédât de merveilleux secrets ; seulement, il se refusait à les formuler en syllabes. D'autres se montrent moins réservés, par bonheur ; mais ces derniers prononcent alors des mots fort semblables à

ces concepts, de plus en plus abstraits, sur lesquels travaille également, depuis de longs siècles, la haute spéculation occidentale. Ils ne nous apprennent donc pas grand' chose, et de là l'indifférence de la pensée européenne moderne à leur égard. Leur scolastique est même plus lourde que la nôtre, car les vocables sur lesquels ils raffinent sont ceux qui désignent nos actes physiques (la respiration, par exemple) et demeurent donc à un assez bas degré d'abstraction. Mais la valeur de la sagesse qu'ils se sont acquise ne réside nullement, à leurs yeux, dans ces mots qu'ils articulent à regret : elle est tout entière dans le mode de *vivre* dont ils ont trouvé le secret.

M. de Keyserling semble parfois sur le point d'admettre que l'homme, parvenu à intérioriser si profondément sa conscience, saura désormais toutes choses sans utiliser l'instrument scientifique pour étendre les bornes de son savoir. Mais il ajoute aussitôt que cette science-là reste incommunicable, et ne servira donc que celui qui la possède. Je constaterai que les écrits métaphysiques de l'Inde, résumant l'expérience matérielle et sociale d'une race ancienne et douée, se rencontrent nécessairement sur plus d'un point avec la nôtre et nous plaisent alors par le pittoresque, par la couleur locale de leurs formules. Mais il ne me paraît pas que nous en ayons jamais rien appris dont nous fussions au préalable ignorants. Notre voyageur nous rapporte qu'un philosophe hindou lui a tenu ce langage, avec un accent de condescendance :

Pour réaliser le progrès de son savoir, l'Occident a besoin de l'homme que vous appelez génial et des révélations que son génie vous apporte. Mais cette révélation est sommaire, fragmentaire, parce que vous ne savez pas faire *durer* en vous l'inspiration venue d'en haut. Or, c'est une pure question d'entraînement que de l'obtenir et de la *fixer*. En conséquence, elle est, chez nous, accessible même aux esprits moyens et constitue à nos yeux un mode de recherche tout à fait normal ! Quelle suprême ironie du destin ne faut-il pas constater dans ce fait que vous, les impatients, les avides de connaissance, vous deviez attendre la présence d'un grand esprit, original et exceptionnel pour devenir conscients de choses qui sont cependant évidentes par elles-mêmes ! Car toute vérité *se comprend de soi!* Et c'est pourquoi dans l'Inde, sauf le Bouddha, tous nos sages furent des esprits moyens seulement.

En réalité, la vérité ne *va de soi* que dans nos rêves : confrontée par nous avec la réalité au réveil, elle est trop souvent reconnue pour absurde. S'imaginer le contraire, c'est un résidu de la conception grossièrement mystique du monde qui fut celle de nos lointains ancêtres humains. En métaphysicien de l'école allemande, M. de Keyserling s'incline toutefois (provisoirement, je l'ai dit) devant une pareille leçon : il affirme qu'en effet notre psychologie méthodique confirme une à une toutes les trouvailles de ces rêveurs hindous, si moyennement doués qu'ils soient pour la plupart. Mais, cela non plus, je ne le concéderais pas volontiers pour ma part. Dans le champ de la psychologie, leur antique expérience sociale traditionnelle leur a fourni des notions fines, mais notre soigneuse investigation contemporaine les déborde dès longtemps de toutes parts.

Quoi qu'il en soit, l'objet du *Yoga* hindou est d'obtenir de ses pupilles la concentration de leur pensée sur un point unique. Ce résultat réalisé, le « yoghi » posséderait à la fois l'omniscience et l'omnipotence, comme en témoignent certains miracles réalisés par les fakirs (miracles assez voisins de ceux que manifestent, en Occident, nos *médiums*). M. de Keyserling a tenté de s'acquérir, par la même voie, les mêmes prestiges. Si l'on ne voit pas qu'il y soit pleinement parvenu, il se déclare néanmoins satisfait de sa tentative. Il est parvenu à contempler des idées face à face, à vivre quelques instants dans la familiarité de ces métaphysiques personnes, et se console de son insuccès relatif en songeant que Gœthe lui-même n'a pas obtenu davantage, n'ayant aspiré que trop tôt à venir reprendre haleine dans la région du superficiel.

La canonisation que ce poète philosophe obtient de plus en plus en pays allemand, écrit-il, est due, pour une bonne part, à ce qu'il fut, de tous les grands hommes, le plus normal, celui qui exclut de son commerce le moins d'existences moyennes... Les Anglais comprennent difficilement le culte de Gœthe. Cela les stupéfait qu'un pédant si caractérisé, qu'un lourd et cérémonieux provincial signifie pour un peuple tout entier son idéal le plus haut. Et il est très vrai que Gœthe était tout ce qu'ils lui reprochent ; mais il était *autre chose encore!*

Une fois engagé sur la voie de la critique, le comte ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Il est certain, avouera-t-il

avec bonne grâce, que cette culture de la *concentration* dont nous venons de faire honneur à l'âme hindoue utilise des procédés qui nous choquent. Les exercices de la respiration volontairement modifiée, — exercices qu'un certain Swami Vivekânânda a rendus récemment assez populaires en Amérique par une campagne de conférences sur ce sujet, — n'ont amené aucun Américain du Nord à un état mental supérieur. Tout au contraire, ils ont conduit un grand nombre de naïfs (ou de névropathes) dans les hôpitaux d'aliénés. Aussi bien, dans l'Inde même, ce genre de *concentration, l'Hatha-Yoga*, passe-t-il pour une méthode dangereuse. Certes, un homme parfaitement maître de sa respiration serait également maître de soi dans le domaine moral (ce qui ne me paraît nullement évident) ; mais il est, après tout, d'autres voies vers une si désirable maîtrise et il conviendra d'emprunter à l'Extrême-Orient l'essentiel de sa métaphysique plutôt que des particularités trop singulières.

L'Occident possède, au surplus, lui aussi, son *Yoga*, son entraînement vers la maîtrise de soi-même et du monde. M. de Keyserling connaît, parmi nous, deux exemples achevés de cette maîtrise qu'il propose à l'imitation de ses lecteurs allemands. C'est le peuple anglais comme nation et le milliardaire américain comme individu. Suivons-le un instant dans cette démonstration inattendue. L'Allemand ou même le Russe, expose-t-il, sont plus doués que l'Anglo-Saxon du côté de l'intelligence, et l'Anglais, loin de se « concentrer » au début de la vie, tendrait plutôt à se disperser en faisant un peu de tout dans sa jeunesse. Seulement, une fois pourvu d'expériences pratiques par cette méthode, il sait admirablement *organiser* sa richesse acquise. Au *Yoga* que furent pour lui le puritanisme et le méthodisme, il doit une culture de concentration non moins intense que celle des Hindous, quoique d'un tout autre caractère. — Mais les instruments de ce *Yoga*, le puritanisme ou le méthodisme, en marquent assez, selon moi, la nature, que le comte ne s'est pas préoccupé de mettre en évidence : c'est, tout simplement, la morale chrétienne rationnelle, encadrant solidement un vigoureux élan de conquête, qui peut alors s'appuyer sans inconvénient sur des convictions mystiques. Cette morale a donné l'empire du monde à l'Occident européen.

Passons aux milliardaires transatlantiques que le comte a eu l'occasion d'interroger sur la méthode par laquelle fut édifiée leur fortune. Tous lui ont répondu que cette fortune s'était construite par l'effort logique et raisonné de chaque heure : mais que, une fois maîtres de moyens d'action tout-puissants, ils avaient réglé le plus souvent leurs spéculations financières par l'*intuition*, selon le procédé des yoghis de l'Inde, ce que le comte propose d'interpréter de la sorte : ils ont atteint à ce degré supérieur de l'activité mentale où l'*extraordinaire devient normal* et où l'extrême peut être pris pour point de départ. Mais pourquoi ne pas dire, plus simplement, que leur expérience consommée les conseille désormais en leur procurant de façon presque machinale la solution de leurs problèmes, en sorte que ces solutions ne leur paraissent plus avoir besoin d'être élaborées par leur conscience claire.

Examinons enfin les résultats sociaux de la morale yoghiste. La conduite des Hindous, nous concédera le comte, n'est pas toujours des plus édifiantes à contempler. Leur existence n'a jamais été particulièrement exemplaire, et chez eux, la moralité profonde s'associe fréquemment à une vie extérieure fort critiquable : leurs convictions théoriques, pleines de sens et de vérité, se manifestent au dehors *par les superstitions les plus grossières*. Ils demeurent, à plus d'un point de vue, de simples *primitifs*. Un savant anglais connaissait un astronome hindou qui, formé par nos méthodes scientifiques, était devenu capable de calculer sans erreur les données mathématiques d'une prochaine éclipse de soleil. Puis, quand l'ombre lunaire commençait à effleurer notre globe, comme il l'avait prévu, à une seconde près, il s'en allait frapper à tour de bras sur un tambour, afin de chasser, selon la coutume ancestrale, le mauvais démon qui menaçait de dévorer l'astre du jour ! Et, quand on lui faisait observer combien sa conduite était dépourvue de logique, il répondait, sans se démonter, que la science et la foi possèdent chacune leur domaine propre et doivent être tenues soigneusement séparées !

Un pareil état d'esprit entretient des habitudes très difficiles à déraciner, comme on le conçoit. Là où le travail habituel de la connaissance consiste non à *réfléchir* sur ses propres expériences ou sur les expériences incontestables d'autrui, mais à *méditer* sur quelque maxime donnée

par un maître afin de l'approfondir davantage, l'acquisition de la vérité ne saurait procéder que d'une *grâce* octroyée gratuitement par les Puissances d'en-haut. Les Hindous estiment que, la vérité étant toujours là, le génie n'a aucun *mérite* à la discerner, car tout le monde en aurait fait autant, à la condition de regarder sous l'angle convenable. Admirer l'auteur d'une découverte, cela équivaut à faire un surhomme du manœuvre qui produit la lumière électrique en tournant un commutateur, car c'est Dieu (ou Atman, l'âme du monde) qui a construit la grande machine universelle où s'inclut toute vérité. Les Hindous, ajoute le comte, ont *découvert* qu'on ne saurait *découvrir* la vérité. Elle se *révèle* tout simplement à qui sait se placer dans son rayon lumineux. C'est pourquoi nous ne constatons dans l'Inde aucun besoin d'apprendre du nouveau, aucune aspiration vers la méthode scientifique, les anciens moyens de *faire voir* devant, à l'avis de ses habitants, demeurer toujours aussi bons que les plus récents.

De là procèdent leurs remarquables découvertes métaphysiques, poursuit leur visiteur européen (et j'ai déjà fait mes réserves sur ces découvertes), mais aussi de là vient qu'ils n'ont jamais introduit dans le monde aucune idée pourvue d'une vitalité comparable à celle dont un Platon ou un Hegel surent animer les leurs. Quiconque atteint à ce degré de concentration qu'ont su réaliser en eux les grands penseurs hindous devient directement conscient du sens intime des choses, de même que l'homme ordinaire est directement conscient du monde extérieur ; mais, en raison même de cet approfondissement de sa conscience, il ne peut plus rien produire par l'intelligence. Nos grands penseurs à nous n'ont jamais su élever leur conscience jusqu'à ce mystique observatoire d'où l'on voit la vérité étendue devant soi comme un vaste paysage ; c'est pour cela qu'ils ont pu *engendrer* en eux une partie, tout au moins, de cette vérité, par la contention intellectuelle, et la *communiquer* ensuite à autrui sans trop de peine. De la sorte, les observations recueillies par eux sont devenues des idées *créatrices* et continuent d'agir dans le monde des faits, tandis qu'aucune idée hindoue n'a jamais connu de telles résonnances. — Là-dessus, je me demanderai une fois de plus ce que nos voisins d'outre-Rhin, qui ont assez fait leurs preuves de réalisme, surtout depuis soixante ans, espèrent donc apprendre

de leurs frères orientaux? Et la même question se posera souvent encore à nous sans réponse, si nous continuons à feuilleter les notes de voyage du métaphysicien allemand.

*
* *

Il nous confesse qu'il fit une grave maladie vers la fin de son séjour dans l'Inde, tant son tempérament, fort nerveux, avait été éprouvé par un si radical changement de climat spirituel. Dans la Chine, qu'il visita aussitôt après son rétablissement, il ne devait pas retrouver cette épuisante tension de l'esprit. Il allait se sentir, en effet, beaucoup plus proche des habitudes mentales de ses hôtes. Ce qui le frappa tout d'abord, puis chaque jour davantage, à mesure que se prolongeaient ses observations, c'est la culture morale raffinée que le confucianisme a engendrée jusque dans les dernières classes de la société chinoise. Dès qu'il eut touché le sol du Céleste Empire, à Canton, le sourire, ou même le rire perpétuel des gens du peuple lui apparut comme l'indice ou le symbole de cette maîtrise accomplie de soi-même qui sait opposer un visage joyeux aux plus lourdes déceptions de la vie. Il apprit toutefois dans la suite que ce Chinois, d'apparence si allègre, s'abandonne parfois à des élans de rage irrésistible et dévastatrice ; bien mieux, que les médecins européens expliquent beaucoup de maladies particulières aux Célestes par la tension nerveuse que leur occasionne un état incessant de fureur contenue (ce qui se rapproche des constatations de Freud). Il n'en estima que davantage, au surplus, l'énergie avec laquelle ces gens savent contenir et dominer habituellement en eux l'instinct de réaction offensive qui est l'initiale attitude humaine, au cours de la lutte vitale.

M. de Keyserling visita la Chine pendant le cours de la révolution qui venait de mettre fin à l'empire mandchou. Dans la petite ville de Tsing-tao où il séjourna quelque temps, il eut donc l'occasion de fréquenter les épaves de cet ancien régime, de hauts fonctionnaires indigènes, gouverneurs de provinces ou généraux d'armées, qui avaient été privés par les événements de leur emploi et relégués dans ce lieu d'exil. Or, il fut extrêmement frappé de leur égalité d'âme. Ce sont, nous répète-t-il, des hommes d'une culture morale dont l'Europe ne soupçonne même pas la

perfection. La morale est passée dans leur sang en quelque sorte, parce que le confucianisme peut être regardé comme une morale rationnelle *vécue*. Le christianisme est resté bien loin de ce résultat ; voilà pourquoi ces Jaunes nous considèrent, à juste titre, comme de simples barbares en matière d'adaptation sociale.

Assurément, nous avons sur eux de l'avance en tout ce qui concerne la domination de la nature par l'intelligence humaine ; mais la vie, considérée comme la portion *consciente* de l'universelle nature, a trouvé chez eux sa plus haute expression jusqu'ici ; et, puisque, en fin de compte, nous faisons partie de la nature, soit comme dominateurs, soit comme dominés, la synthèse entre elle et nous se réalise par la seconde voie aussi bien que par la première (!). Le Chinois étant pleinement conscient de cette synthèse tandis que nous ne le sommes point, il est, en ceci, au-dessus de nous ! — Acceptons cette affirmation sans impatience : nous savons que c'est là chez le comte une formule de courtoisie, une salutation philosophique à l'égard de ses hôtes lointains ; il ne tardera guère à leur retirer d'une main les concessions qu'il leur fit de l'autre. Aussi bien est-ce chose fort différente que de s'adapter à quelque force adverse comme dominateur ou comme dominé ! Notre guide en est convaincu comme nous et ne tardera pas à nous le faire savoir.

Les Chinois, reprend-il, en effet, déploient dans la vie sociale une admirable tolérance, mais ils poussent cette disposition de l'âme jusqu'au manque de *caractère*. En principe, ils ne reconnaissent comme gouvernant de droit que l'homme dont la valeur *morale* supérieure est une garantie pour ses subordonnés. En pratique, ils supportent les abus du gouvernement mieux que quiconque ! Ils se montrent même profondément sceptiques devant toute possibilité d'amélioration en pareille matière : ils posent en fait que les hauts fonctionnaires inclineront toujours vers la brutalité, les petits vers la vexation ; ils se montrent donc satisfaits tant que ces violences ou ces brimades ne dépassent pas un certain niveau, fixé dès longtemps par l'usage. Ils distinguent, par exemple, l'exaction normale de l'exaction abusive, et si le dépositaire de l'autorité publique ne vole pas beaucoup plus qu'il n'est nécessaire pour faire face à ses frais de représentation (insuffisamment rémunéré qu'il est, de façon notoire, par ses préposés offi-

ciels), ses administrés ne le jugent pas répréhensible. En général, ils attendent peu de la nature humaine et risquent donc moins que nous d'être trompés dans leurs prévisions sur ce point. Ils n'ignorent pas cependant qu'en pratique notre système de gouvernement réussit souvent mieux que le leur : mais ce dernier demeure plus hautement moral en théorie, et cela leur paraît suffisant. — On prétendrait difficilement qu'ils nous donnent sur ce point une leçon, n'est-il pas vrai, et nous continuons donc à ne pas voir bien clairement ce que le comte a rapporté de si exemplaire à ses compatriotes, après son exploration extrême-orientale.

Le Chinois, poursuit-il encore, manque de courage civique au plus haut degré ; il ne faut pas lui demander les vertus *nobles*, et, en cela, il est, assurément, peu sympathique. Notre vie de famille est supérieure à la sienne, quoi qu'on en ait dit : non par les relations entre parents et enfants qui restent, chez eux, véritablement exemplaires, mais grâce au sentiment plus élevé que nous avons de la dignité de la femme (en conséquence de notre évolution romanesque). Ceci n'empêche pas leurs mariages de convenance d'offrir aussi de grands avantages : avantages que nous devrions rechercher, à leur exemple, tout en conservant les supériorités qui procèdent pour nous d'unions conjugales individualisées davantage. — Nous saisissons ici sur le vif, une fois de plus, le procédé d'exposition du comte après ses constatations extrême-orientales, si bien accueillies de l'Allemagne : il nous propose de nous assimiler la sagesse de ces frères lointains sans sacrifier aucunement les normes de vie qui nous ont donné sur eux l'avantage dans la concurrence vitale, de concilier entre elles leurs habitudes et les nôtres. Mais c'est là, lui objecterait-on volontiers, un programme à peu près impraticable. De deux choses l'une, en effet : ou nous avons réalisé déjà cette conciliation autant qu'elle est possible dans le cadre de la nature humaine (et par exemple, nos mariages bien assortis sont une combinaison de la convenance sociale avec l'inclination individuelle) ; ou nous savons cette conciliation impraticable parce que nous avons employé *jadis* les procédés jaunes, après quoi notre expérience sociale continuée, puis synthétisée par notre raison plus rapide et plus ferme, nous fit rejeter, à bon escient, les pratiques que nous leur voyons conserver jusqu'ici. C'est à eux de nous rejoindre ; non pas à nous de

rétrograder vers ces attardés. Si notre culture rationnelle a faibli sur certains points devant les assauts du mysticisme naturiste, nous avons, dans notre propre passé, éclairé à la lumière du présent et poussé consciemment vers l'avenir, de quoi remédier à nos erreurs d'orientations passagères.

Au Japon, le voyageur retrouva le bouddhisme mystique de l'Inde et le confucianisme rationnel de la Chine associés dans une heureuse synthèse par l'antique culture militaire d'une race énergique. Leur mélange engendra jadis des conceptions analogues à celle de la chevalerie médiévale, dépouillée toutefois de ses éléments romanesques, car le culte de la femme (comme inspiratrice d'une passion érotique soi-disant moralisatrice) reste jusqu'ici propre à l'Europe platonico-chrétienne. Le bouddhisme, modifié de la sorte par l'âme japonaise, estime M. de Keyserling, est au-dessus du bouddhisme de l'Inde, autant que le christianisme moderne, rationalisé par quinze siècles d'expérience ecclésiastique et laïque, lui paraît supérieur au christianisme primitif. Il dit christianisme « moderne », et non christianisme « germanique » avec M. H. S. Chamberlain, ou christianisme « faustique » avec M. Spengler ; il faut lui tenir compte de cette modération méritoire. La plupart des hommes du moyen âge chrétien, insiste-t-il avec raison, ont été conduits par une disposition de l'esprit à la fois *ferme* et *raisonnable* qui se manifeste aussi bien dans le plan des cathédrales gothiques que dans la *Somme* théologique de saint Thomas d'Aquin. Au Japon, le bouddhisme hindou n'a fourni de même qu'une impulsion initiale de sentiment et n'a conquis durablement que la femme. L'homme est resté le plus souvent fidèle aux robustes doctrines morales du *Bushido*, le code de la chevalerie nipponne, et à une religion naturiste ancienne que les éléments conservateurs du pays s'efforcent aujourd'hui de rajeunir ou de préciser sous le nom de shintoïsme.

De telles analogies dans l'évolution sociale de l'Europe et du Japon expliquent sans doute l'adaptation étonnamment rapide des sujets du Mikado à notre culture, qu'ils se sont assimilée en moins d'un demi-siècle, au moins par tous ses éléments extérieurs. Avec une dextérité merveilleuse, ces petits hommes jaunes ont d'ailleurs utilisé de tout temps les suggestions civilisatrices venues vers eux

de l'étranger, suggestions jadis hindoues ou chinoises, aujourd'hui germano-latines. Mais leur visiteur balte ne voudrait pas leur voir sacrifier à ce goût de nouveauté leur âme nationale ancienne et la culture chevaleresque si remarquable de leur récent passé. Je crois malheureusement ce souhait assez vain pour ma part. Le Japon subit en ce moment l'assaut romanesque et romantique en morale, et l'Europe contemporaine sape ainsi, par la base, son antique discipline rationnelle. Il partagera désormais en tout notre sort.

*
* *

Le comte Hermann Keyerling a terminé par les États-Unis sa grande pérégrination d'avant-guerre. Tandis qu'il s'approchait des rivages californiens, l'américanisme, que les Orientaux considèrent à bon droit comme le type extrême de l'occidentalisme européen, éveillait, dit-il, en lui, des sentiments d'antipathie involontaire. Il se surprenait à détester par avance cette fiévreuse civilisation blanche dans le sein de laquelle il allait se replonger, et il s'interrogeait avec curiosité sur les répugnances qu'elle lui inspirait à ce moment. Il ne lui reprochait pas précisément, dit-il, son « matérialisme », par comparaison avec les cultures asiatiques, car, au contraire, son « idéalisme » est plus marqué en ce qu'elle vise à dominer, afin de les perfectionner à son profit, les phénomènes et le monde phénoménal. Il regrettait seulement que les Occidentaux préférassent le progrès et le succès à la *perfection* de leur être, réalisée dans un type stable, et il savait que l'homme américain pousse à l'excès le besoin de la marche en avant. De même, écrit-il, que le fidèle de la religion grecque (qui se proclame « orthodoxe ») considère le protestant comme le représentant extrême de l'insatiable appétit d'innovation religieuse dont le catholique romain avait été saisi dès les premiers siècles du christianisme, ainsi les Extrême-Orientaux regardent à bon droit les Américains du Nord comme encore plus épris du prétendu « progrès » que tous les autres hommes blancs. La fiévreuse instabilité des conditions sociales qui est le caractère de notre culture et de notre temps est assurément plus marquée aux États-Unis que partout ailleurs.

Le voyageur agitait dans son esprit ces considérations diverses. Mais, dès qu'il eut pris terre en Californie, il se

30

trouva reconquis par les notions kantiennes (ou stoïciennes) de *devoir* abstrait qui avaient autrefois façonné sa pensée théorique. Chez ses amis de peau brune ou jaune, il avait à peu près oublié l' « impératif catégorique » et le *tu dois!* Il se retrouvait enfin lui-même et jugeait désormais que ses hôtes de la veille ont fâcheusement anémié par le rêve leur volonté d'expansion et de puissance en des pays où la pression sociale s'accroît d'ailleurs du fardeau d'une surpopulation intense. Le christianisme, qu'il persistait à regarder comme métaphysiquement inférieur aux religions de l'Inde ou même au taoïsme chinois, lui apparaissait, en revanche, comme la religion de *l'action*, par excellence. C'est pour avoir cru le monde réformable que, nous autres chrétiens, nous le réformerons à la longue en instaurant le règne de Dieu sur cette terre. — Règne de Dieu, c'est beaucoup dire, me permettrai-je d'interjeter ici. Mais l'amélioration sociale continuée est assurément possible parmi nous si le mysticisme naturiste s'y laisse de plus en plus encadrer d'expérience fermement synthétisée par la raison scientifique ; tandis que les métaphysiques orientales ne conduisent, en effet, qu'au sommeil de la mort.

A cette condamnation de l'apathie tropicale, concède le comte, les Hindous pourraient opposer leurs écritures saintes où ils lisent que peu sont appelés à la vocation suprême du contemplateur, que les autres doivent mener la vie de l'action et que l'ambition terrestre leur est permise. Mais, leur riposte alors notre voyageur, quel est l'esprit médiocre qui ne se juge appelé à la plus haute sorte de vie? L'ambition passe donc en Orient pour une disposition inférieure de l'âme et les Orientaux se réduisent à chercher la perfection de leur être moral sur le degré social où les a placés leur naissance, cependant que nous tendons sans cesse à relever notre condition. Or, il est certain que, ce faisant, et pour notre vie terrestre tout au moins, *nous avons choisi la meilleure part.* Le même ressort profond de l'âme humaine qui, là-bas, s'est tendu vers l'exploration mystique de l'univers, s'est manifesté chez nous par *l'instinct de conquête* ou par la volonté de puissance de plus en plus capable de parvenir à ses fins : ce qui a produit non point une limitation, mais bien plutôt un agrandissement de nos possibilités vitales. — Nous voilà loin de la métaphysique schopenhauérienne du Nirwana. Et nous voyons de

moins en moins, dans tout ceci. ce que l'Orient peut donc nous apprendre.

Ces conclusions, M. de Keyserling y était arrivé pourtant avant d'atteindre le sol américain, puisqu'il a publié une conférence faite par lui en anglais à Shanghaï, au mois de mai 1912, devant un auditoire principalement composé de Chinois ; conférence dont les leçons sont, à peu de choses près, celles que nous venons de rencontrer sous sa plume. Il traita ce jour-là *Des relations étroites qui unissent les problèmes de culture en Orient et en Occident.* L'intérêt qu'éveille parmi nous votre lointain pays, expliqua-t-il aux enfants du Céleste Empire, s'est développé récemment dans des proportions incroyables, mais laisse place encore à beaucoup d'erreurs ou de malentendus. L'Orient, de son côté, regarde vers notre Europe avec plus d'attention que jamais, mais estime en général que nous nous sommes fait une conception trop « matérialiste » de l'existence, que nous oublions de vivre à force de porter notre effort vers les moyens d'agrandir la vie. La religion qui nous a façonné la dernière, le christianisme, nous enseigna pourtant de longue date qu'il fallait chercher en nous-mêmes et non pas hors de nous le royaume de Dieu. Les races germano-latines ont néanmoins cherché l'infini dans les régions du concret plutôt que dans le domaine métaphysique. De là cette scolastique à la fois profonde et absurde qu'elles ont engendré au cours de leur moyen âge, en attendant la « plate » philosophie du dix-huitième siècle « rationaliste ». — Ce sont là, remarquons-le, les jugements du romantisme allemand aujourd'hui prolongés par le curieux mysticisme esthético-racial d'un Spengler. En fait, le prétendu « rationalisme » du dix-huitième siècle fut souvent pur mysticisme naturiste, fardé de raison, et les acquisitions vraiment rationnelles de ce siècle avisé n'ont rien de *plat*, bien au contraire.

Il existe en Orient, poursuivit le comte, deux grandes nations de culture, l'Inde et la Chine. La première a conquis les aperçus les plus profonds sur le sens du monde et sur la destinée humaine, sans parvenir toutefois à utiliser ces vues dans la pratique. La seconde, acceptant la sagesse hindoue pour une part, a su réaliser l'ordre social le plus stable qui fut jamais. Ces mérites métaphysiques ou sociaux n'appartiennent toutefois qu'à l'Inde *ancienne* et à la *vieille*

Chine ; l'Europe y tend désormais de son côté sur des chemins si différents *qu'elle n'a rien à apprendre* de l'Orient *moderne*. — Assertion qui dut être moins bien accueillie que la précédente !

Ce qui est précieux pour nous autres Européens, expliqua l'orateur ensuite, c'est de savoir que notre idéal théorique et pratique fut réalisé par l'Asie *dans le passé*, et cette conviction doit créer un lien entre ces deux parties du monde. Vers les supériorités de l'Orient *ancien*, nous continuerons de tendre, par nos *propres voies* d'ailleurs, car nous ne saurions les abandonner désormais. Après comme avant nos explorations dans la pensée asiatique, nous viserons à *dominer* la nature par des conquêtes graduelles, mais solidement assurées, non par un élan vertigineux vers les vérités les plus centrales de la vie. Voyez plutôt le grand emprunt fait par nous à l'Orient, il y a près de vingt siècles, à savoir le christianisme. Nous l'avons aussitôt façonné à notre mode et à notre goût : sans y réussir pleinement toutefois, car il demeure, dans notre religion traditionnelle, des éléments inassimilables par notre mentalité propre et qui en seront donc éliminés à la longue : par exemple, l'hostilité de principe vis-à-vis d'un monde déclaré périssable, ou encore l'acceptation patiente de la souffrance, alors que nous sommes des *impatients* par essence, ou enfin le respect aveugle de l'autorité en matière de doctrine. C'est pourquoi nous caressons le vœu d'une conviction religieuse encore plus parfaitement adaptée au génie de notre race, et, à cet égard, l'étude de l'Asie *ancienne* peut nous procurer de précieuses lumières.

Le problème se pose de façon inverse pour l'Orient moderne, acheva le comte. Ce vaste ensemble de peuples a su jadis poser des bases religieuses conformes à son génie ethnique et peut donc y revenir pour s'y appuyer sans crainte, mais il lui faut enfin édifier *solidement* son abri sur ces bases. A cet effet, il devra s'inspirer de l'Occident moderne, sans aller jusqu'à lui sacrifier ses assises profondes ; il usera de sages précautions conservatrices tout en se résignant au changement de méthodes qui va s'imposer à lui. — De telles conclusions sont fort acceptables, si l'on songe que des ménagements s'imposaient à leur auteur. Mais ni depuis cent cinquante ans qu'Anquetil nous a révélé la métaphysique asiatique ancienne, ni même depuis trente

ans que la science allemande a repris l'exploration de ces documents antiques, la pensée de l'Europe n'en a été grandement modifiée, que je sache. Au contraire, le Japon a changé de face depuis un demi-siècle ; sous notre influence, l'Inde et la Chine paraissent sur le point de faire de même. L'Asie a donc beaucoup plus besoin de nous que nous n'avons besoin d'elle : il est même probable que nous serions les mauvais marchands des échanges qui se préparent, si la mystique aryenne antique venait renforcer notre présent mysticisme naturiste, jusqu'ici plus anémiant pour nous que tonique, pendant que nous livrerions en retour à de redoutables concurrents futurs les incontestables instruments de puissance que nous avons su mettre au service de notre instinct dominateur.

***

Quand M. de Keyserling s'adresse non plus aux Chinois de Shanghaï, mais aux lecteurs allemands de ses souvenirs de voyage, il insiste davantage sur les emprunts religieux que l'Europe peut faire à l'Asie. Déjà, quelques mois avant son grand voyage d'exploration philosophique, il traitait, dans un curieux essai, *De l'astrologie*, et il affirmait que les religions ou les métaphysiques du présent ne parviennent plus à satisfaire les mystiques aspirations de l'âme moderne ; celle-ci s'en va donc chercher dans le passé des interprétations plus franchement surnaturelles du monde et revient volontiers vers la magie. Aussi bien, tout homme ne vit-il, au fond, que par *l'espérance de pouvoir exercer quelque jour un pouvoir magique*, — ce qui est une fort naïve, mais excellente définition de l'appétit mystique foncier qui habite notre âme, lorsque cet appétit se traduit encore en nous par les formes irrationnelles initiales de l'impérialisme vital.

Le plus accompli des systèmes magiques du monde, poursuivait cependant le comte, c'est celui de l'astrologie. Ses tenants affirmaient en effet que toutes choses, dans l'univers, sont interdépendantes, reliées entre elles par des relations étroites et nécessaires ; que, par conséquent, les évolutions des astres se répercutent dans les mouvements de notre âme. Et Prométhée lui-même n'avait pas su proposer une plus *fière* interprétation de la destinée humaine !

L'astrologie pouvait d'ailleurs s'appuyer d'une tradition immémoriale, puisque les mages de la Chaldée la pratiquaient déjà ; et, procédant de l'imagination bien plus que de l'observation vraie, elle était difficilement réfutable. Aujourd'hui, la nature s'oppose plus nettement à l'esprit humain, comme une puissance autonome ; notre vigueur d'imagination est affaiblie et notre courage intellectuel amorti. De *créateurs*, nous sommes devenus spectateurs, et d'*inventeurs*, négociants ! Nous nous éloignons chaque jour davantage du type de l'homme primitif qui était aussi *le plus grand*. — Cette plainte est caractéristique. C'est ici l'essence même de la sociologie du romantisme, la nostalgie du passé mystique de l'humanité qui inspira les Herder ou les Novalis.

Des romantiques allemands, notre penseur renouvelle de même les propensions vers le catholicisme, si bien que ses complaisances pour la foi romaine ont été relevées par certains critiques, attachés aux traditions de la Réforme. A ses yeux, le protestantisme, conseiller excellent du sens pratique, a perdu le secret de stimuler le sentiment religieux par les rites et par les pompes du culte. Le catholicisme garde donc une prééminence indiscutable dans ses méthodes pour atteindre Dieu par la contemplation ; et, en ceci, il se rapproche des religions extrême-orientales. Les deux ramifications du protestantisme issues de Luther et de Calvin lui restent, l'une et l'autre, très inférieures pour la finesse de leur « différenciation » religieuse : leur assise dogmatique simplifiée les fait plus propices à soutenir l'action, mais moins propres à développer le sens psychologique en leurs adeptes. Le catholicisme demeure donc la grande école de psychologie humaine appliquée, même à notre époque. Tous les mystiques du monde, conclut le comte, et Luther aussi bien que les autres, ont été de tendances catholiques : toutes les *révélations* religieuses dignes de ce nom ont été accordées à des âmes de propension catholique, et il en sera toujours de la sorte !

Ne nous laissons pas tromper cependant par ces manifestations de sympathie admirative. Au fond, notre métaphysicien admire le catholicisme comme il admire les religions asiatiques et à peu près dans la même mesure : en d'autres termes, il le dédaigne et le subordonne au protestantisme considéré par lui comme plus tonique à la volonté

de puissance : il le sacrifie même à la sagesse plus profonde de l'Inde et à la virtuosité rituelle plus déliée des Chinois. Quand il se prend à relire les ouvrages sacrés du brahmanisme, l'*Imitation de Jésus* ne lui inspire plus, dit-il, qu'antipathie par sa platitude matérialiste et saint Jean de la Croix le choque par l'impudeur de sa grossière mystique érotique, à l'espagnole. Il est certain, concède-t-il, qu'un catholique comprendra mieux qu'un protestant le rituel chinois, mais le souci des gestes extérieurs entrave le catholicisme en revanche : ses fidèles n'ont pas progressé depuis deux siècles, tandis que les puritains, naguère à demi barbares, marchent aujourd'hui en tête de la civilisation par deux de leurs équipes, l'anglaise et l'américaine.

Dans le sein du protestantisme, le comte préfère la confession calviniste à la luthérienne. Le type luthérien de l'Allemagne d'hier lui rappelle fâcheusement la médiocrité chinoise. De part et d'autre on constaterait, en effet, sans peine, les mêmes tendances statiques, la propension à immobiliser les classes sociales sur une base métaphysique en les déclarant voulues de Dieu, à supporter plutôt qu'à réagir, à estimer la patience plus haut que l'initiative, à suspecter l'effort qui tend à nous élever au-dessus de notre condition natale, à professer la philosophie du *tenir bon!* Ces dispositions d'esprit engendrent certains avantages dans la vie familiale et sociale, on ne saurait le nier, mais restreignent en revanche la capacité d'adaptation aux circonstances nouvelles. Le calvinisme a su se garder de ces étroitesses : religion par excellence de l'action, il encourage l'initiative, le progrès, la réglementation autonome de la vie. Nul type humain n'égale donc présentement en *efficacité* le protestant de cette observance, que ce soit l'Écossais des Highlands, ou le citoyen de l'union américaine.

Les complaisances intermittentes de M. de Keyserling pour la connaissance par les voies métaphysiques ont conduit certains de ses lecteurs à le confondre avec les occultistes ou les spirites, en particulier avec l'école théosophique de Rudolf Steiner, assez connue en Allemagne. Dès 1911, il se préoccupait de tracer une ligne de démarcation entre sa doctrine et celle des occultistes savants qu'il traite de « matérialistes extrêmes » parce qu'ils affichent la prétention d'appliquer la méthode scientifique à des faits qui lui échappent par essence. Quelques mois plus tard, il trouvait

l'occasion d'étudier dans l'Inde, à Adyar, les disciples d'une théosophe fameuse, Mme Annie Besant, et ne sentait pour leurs pratiques aucune sympathie. Il ne met pourtant pas en doute la réalité des phénomènes qu'ils affirment : télépathie, télesthésie, télékinésie, c'est-à-dire sympathie, sentiment ou mouvement provoqués à distance ou à grande distance. Il accepte même les ectoplasmes, présentement en assez mauvaise posture. Habitué qu'il est à penser dans l'absolu, il ne voit, dit-il, en principe, aucune difficulté plus grande à mouvoir un objet de loin par une opération spirituelle qu'à le remuer de près en se servant de la main. Ce qui le choque dans les théosophes européens, c'est qu'ils visent avant tout *l'acquisition de forces plus étendues*, ou, en dernière analyse, une augmentation de leur puissance. Par là ils se révèlent très expressément ce qu'ils sont : à savoir des Occidentaux, lutteurs pour la vie par essence ; ils se montrent mus par le besoin d'expansion personnelle ou même par le désir du succès extérieur et de la richesse. Or, leur observateur critique regarde une pareille attitude mentale comme un obstacle insurmontable au genre de connaissance qu'ils ambitionnent. Les rêveurs hindous ne poursuivent, nous le savons, par des procédés analogues à ceux des spirites, que leur *spiritualisation* personnelle, et c'est là, du moins, un résultat qu'ils peuvent atteindre. — Je lui concéderai que la volonté de puissance hindoue se meut sur des voies qui nous sont peu familières, mais non pas du tout qu'elle soit absente des convictions qui dictent leur effort mystique ou métaphysique aux contemplateurs orientaux.

Ernest Seillière,
Membre de l'Institut.

(A suivre.)

Les Vertus bourgeoises

PREMIÈRE PARTIE

I

La rencontre.

> Il y a bien des espèces d'âmes que nous n'avons point remarquées, ou que nous n'avons point comprises.
>
> TAINE.

> Moi, j'honore du nom de vertu l'habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres.
>
> STENDHAL.

— Lesprat, monsieur. Barthélemy-Chérubin Lesprat, monsieur... pour vous servir.

Celui qui s'exprimait de la sorte, avec autant d'emphase qu'il en eût mis à prononcer le nom de M. de Talleyrand, fit un pas en arrière, tendit la jambe d'un air gracieux, et, ayant salué l'inconnu qu'il apostrophait, demeura le bras élevé dans sa longueur, en tenant son chapeau par le bord. Cette attitude, à la fois noble et avantageuse, lui paraissait propre à donner la meilleure opinion de lui-même ; il la conserva un instant. Puis, ayant salué de nouveau, il ajouta :

— Négociant en toiles et cordes, à Bordeaux, monsieur. A qui ai-je l'honneur?

Le jeune homme auquel se présentait ainsi, sur la route de Bouliac à Bordeaux, certain soir du mois de septembre 1817, M. Barthélemy-Chérubin Lesprat, négociant en toiles et cordes, parut confus de

n'avoir rien de mieux à désigner en sa personne que M. Julien Brun, aspirant Compagnon du Tour de France, de Damblain (Vosges). Et le fait est que M. Julien Brun, avec sa mince veste de basin, sa culotte de serge et ses gros souliers poussiéreux, une petite caisse de bois noir à clous de cuivre suspendue au bout de son bâton d'épine appuyé sur l'épaule, à la façon des colporteurs, n'était rien de moins que modeste à voir auprès de l'important cordier.

Celui-ci, cependant, paraissait plus jovial que fat. Et, à l'entendre, on pouvait penser qu'il ne se donnait tant de mal dans le monde, n'était un si gros monsieur, ne portait de si belles breloques soutenues sur son large ventre par une riche chaîne de vermeil, que pour se donner à lui-même un sujet agréable à présenter, lorsque l'occasion lui en était fournie. Elle l'était, en l'occurrence, par un accident ridicule, dont il fit le récit avec bonne humeur.

Revenant de Floirac, où il était allé rendre visite à son frère, curé de ce petit village, il avait, par suite d'un écart de son vieux cheval, sottement versé son cabriolet dans un fossé, à moins d'un quart de lieue de là — il indiqua du doigt l'endroit approximatif — et, s'étant rendu compte qu'il ne parviendrait pas, tout seul, à tirer son équipage de ce mauvais pas, il avait pris, avec l'esprit de décision qui lui était habituel, le parti le plus raisonnable : à savoir de laisser là cheval et voiture et de s'en aller quérir au village voisin quelqu'un qui lui prêtât main-forte et voulût bien le secourir. C'est pourquoi, ayant eu l'avantage de rencontrer en son chemin M. Julien Brun, qui s'en venait tout en chantant pour égayer sa solitude et rendre sa marche légère, il n'avait pas craint de l'interrompre dans sa chanson et sa promenade. Et, après s'être nommé comme on l'a vu, encouragé par le caractère d'obligeance empreint sur le visage de l'inconnu, il lui demandait un coup de main.

— A votre service, et bien volontiers, monsieur, fit le compagnon.

Tous deux, ils arrivèrent au lieu de l'accident ; M. Lesprat s'épongeant le front, qu'il avait chauve et reluisant, maugréant contre le mauvais état des routes, la pétulence inattendue de son vieux cheval et les incommodités de l'âge qui l'obligeait maintenant de recourir à autrui, alors qu'autrefois c'était lui qui prenait plaisir à obliger chacun.

Le jeune M. Brun posa sa petite caisse à terre et son bâton, ôta sa veste, qu'il plia proprement, puis se mit en devoir de dételer le cheval, tandis que M. Lesprat soutenait le brancard du cabriolet. Débarrassé du poids qui l'entravait, l'animal se remit de lui-même sur ses jambes, il n'avait pas de mal. Les deux hommes dégagèrent ensuite la voiture : sauf un brancard brisé, un marchepied rompu

et une lanterne défoncée, elle pouvait rouler. Le compagnon reprit sa veste, jeta sa caisse à clous de cuivre sur son dos, et il s'apprêtait à poursuivre sa route.

— Ma foi, camarade, dit M. Lesprat, je vous remercie. Mais s'il n'est pas indiscret de le demander, quelle est votre route? Je vais dans la cité des vins, où j'ai mes affaires. N'est-ce pas la direction que vous suiviez, quand la Providence vous a si favorablement envoyé à mon secours? Dans ce cas, montez près de moi. Vous avez encore deux bonnes lieues à faire, et voici la nuit. C'est bien le moins que je vous véhicule... Et, ma foi... comme vous avez l'air de vous entendre fort bien à tirer les gens des fossés, vous m'y aiderez encore un coup, si ce damné Belzébuth m'y précipite de nouveau!

M. Brun reconnut qu'il allait en effet à Bordeaux : il accepta l'invitation du facétieux marchand, et il prit place à son côté. Il venait de Créon, ayant couvert depuis le matin quatre lieues, à pied. Peu fortuné, soucieux de s'instruire en voyageant, gagnant le peu qu'il lui fallait pour vivre en revendant dans les villages la bimbeloterie qu'il avait achetée dans les villes, où il visitait les affiliés du compagnonnage, il allait devant lui, satisfait de sa vie errante et de ses vingt ans. Originaire d'un lointain bourg vosgien, de Damblain, qu'il avait quitté depuis près d'un an, — il y aurait exactement un an le lendemain, — il y avait laissé ses vieux parents, son père menuisier, auquel son frère aîné succéderait ; sa mère était morte. Il n'avait point d'autres projets que d'apprendre ; et n'étant encore jamais sorti de son village natal, il avançait de nouveauté en nouveauté, ayant vu tour à tour Auxerre, Dijon, Lyon, Valence, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Carcassonne, Toulouse et Cahors, selon l'itinéraire obligé des Compagnons du Devoir. De Bordeaux, il irait à Nantes, puis à Saumur, à Tours, à Orléans. Il visiterait peut-être aussi la capitale, mais il en avait peur. Ensuite, il se ferait recevoir compagnon, n'étant encore qu'aspirant, et, son chef-d'œuvre fait, il s'établirait, ayant quelques économies. Il contait ces détails avec la naïveté d'une âme simple, et, quoiqu'il fût naturellement sérieux, non sans gaieté. M. Lesprat l'écoutait sans rien dire. De temps à autre, seulement, il regardait le jeune homme et l'examinait avec une curiosité bienveillante.

La journée était fort avancée. L'accident avait mis le marchand en retard ; il était préoccupé par l'idée que sa femme s'inquiétait sans doute, au logis. Cependant, comme la voiture traversait un village, il ralentit l'allure de son cheval et le mit au pas, devant un joli château qu'on aperçut tout à coup, sur la gauche, entre de hauts bouquets d'arbres. Le désignant du fouet à son compagnon :

— Voilà le château de la Tresne, dit M. Lesprat en enlevant son chapeau.

Julien Brun, surpris, crut devoir en faire de même.

— Ce pauvre monsieur le marquis !... soupira Lesprat.

Mais il ne s'expliqua pas davantage ; et le château ayant disparu derrière les arbres, il remit son cheval au trot. La nuit emplissait doucement le ciel décoloré. La voiture roulait au bas des coteaux charmants qui dévalent, couverts de vignes abondantes, sur la rive droite de la Garonne. A un tournant, soudain, on l'aperçut, puissante et calme ; et par delà, au loin, dans les fraîches vapeurs du crépuscule, où mille petites lumières s'allumaient, une ville apparut, immense.

— Voilà Bordeaux, fit tranquillement M. Lesprat.

Puis il se tut. Et Julien, sans qu'il sût pourquoi, éprouva alors un bizarre serrement de cœur qu'il avait déjà ressenti, chaque fois qu'il abordait une grande ville : une impression pénible d'isolement, d'inquiétude, devant cette masse énorme d'inconnu, où l'homme se sent si peu de chose quand il sort des vastes campagnes. A Dijon, à Lyon, à Marseille, le jeune voyageur avait subi la même angoisse. Il se voyait à nouveau étranger dans ces rues hostiles, au milieu d'êtres pressés, indifférents, aux mœurs si nouvelles pour lui. Et il en avait peur, sans se le dire.

Il pensait à ses lointaines Vosges ; il revoyait en imagination la modeste échoppe paternelle, l'établi où, enfant, au temps de son apprentissage, il faisait jaillir des belles planches de sapin odorant les copeaux dorés sous la varlope et le rabot, son père habile dans l'art de tourner le bois, sa mère vaquant aux soins tranquilles du ménage, qui lui faisait des contes à la veillée... Maintenant, il errait par le monde ; et à cause du soir venu, de l'odeur humide du fleuve proche, du bourdonnement voisin de la grande ville inconnue ou bientôt il allait se perdre, il s'émouvait, le cœur serré, saisi d'une mélancolie vague.

La voix sonore et joviale de M. Lesprat le tira de sa rêverie. C'était pour désigner au bord de la rivière, que la voiture longeait maintenant, des prés inondés, plantés de peupliers et de bouleaux, qui descendaient le long de la berge.

— Ces prés sont à moi, disait Lesprat avec orgueil.

Puis il se désolait de n'en rien faire. La terre saturée d'eau n'était pas bonne à la culture. Il les laissait à l'abandon, ne pouvant même pas les vendre.

A quelque cent mètres de là, laissant le bourg de la Bastide sur sa droite, la voiture tourna pour s'engager sur le pont de bois, qu'il

fallut traverser au pas. Sous ses arches de pilotis, on entendait le flot gémir et se briser, avec un clapotement doux. On commençait à construire un nouveau pont de pierre et de brique, qui devait compter dix-sept arches. Il y avait un chantier déjà ouvert, sur la rive gauche. Lesprat assura qu'on n'en verrait jamais la fin, et envoyait l'administration au diable. Il s'interrompit brusquement.

— Nous voilà rendus, camarade. Où voulez-vous que je vous pose?

Mais sans attendre la réponse :

— Au fait, il est bien tard, et vous ne connaissez pas la ville... Vous mangerez bien un morceau à la maison?... Mais oui!... Il ne sera pas dit que le vieux Lesprat aura laissé sur le pavé un brave Compagnon du Tour de France qui l'a si obligeamment tiré d'un mauvais pas... Et puis... on vous couchera. Mon commis m'a quitté ce matin, vous passerez la nuit dans son lit. Et demain, vous ferez connaissance avec notre ville... Non! non! Point de remerciements. Je vous dois bien ça!

Mme Lesprat était inquiète, comme l'avait prévu son époux. Elle le savait régulier dans ses faits et gestes, et homme d'habitude. Elle était sur le pas de la porte de son magasin, rue Sainte-Catherine, au coin de la rue du Cancéra, guettant son retour, depuis deux heures Mais en dépit de ses craintes, elle paraissait calme. Elle avait une nature pondérée. Comme la voiture s'arrêtait, elle dit seulement :

— Eh bien, Lesprat, tu t'es donc confessé à ton frère le curé, que tu rentres si tardivement?

— C'est ce butor de Belzébuth qui m'a jeté dans un fossé, et sans ce digne jeune homme que voilà, qui m'en a charitablement tiré, j'y serais encore! Mets vite son couvert, il soupe avec nous. Et va chercher une bouteille, et du meilleur, hé! Mélanie!

Julien était entré dans la boutique ; et Lesprat l'ayant quitté pour aller dételer le cabriolet, il restait debout, fort intimidé, sa petite caisse posée à terre, roulant son chapeau dans ses doigts et regardant autour de lui le comptoir où les pièces de toile s'empilaient dans de grands casiers, mêlant l'odeur sèche du chanvre au parfum goudronné des rouleaux de corde. Au fond de la salle, une porte entr'ouverte laissait apercevoir une seconde pièce où la table était mise, autour d'une grosse lampe de faïence blanche. Une enfant y était assise ; et une jeune fille, sa sœur aînée, ajoutait un couvert de plus.

— Mes filles, dit M. Lesprat en les montrant à Julien.

Le dîner fut gai. Lesprat fit le récit copieux de sa journée, donna des nouvelles de Floirac et du presbytère, et raconta son accident

d'une façon bouffonne. La timidité de Julien ne commença de disparaître qu'au dessert : le vin généreux de Bordeaux lui délia la langue. Il avoua sans honte qu'il en buvait pour la première fois, n'ayant encore goûté qu'à certains petits vins de Moselle, aux jours de fête, dans ses Vosges. Il parla de sa vie nomade, et dit l'ennui qui le prenait parfois de son pays. Il avait échappé à la conscription, pendant les dernières années de l'Empire, ayant eu un frère voltigeur tué à Borodino. Il avait vu l'invasion deux fois, en 1814 et en 1815. Des cosaques avaient cantonné dans son village, saccageant, maraudant, pillant tout, faisant trembler les pauvres gens. Depuis un an, il courait le monde. Son hôte lui fit raconter ses voyages, et s'amusa fort au récit que traça Julien des curieuses cérémonies en usage chez les Compagnons, des surnoms qu'ils se donnaient entre eux. Le jeune homme nomma les Mères, les Loups, les Dévorants. Ils se reconnaissaient, en se rencontrant, à de certains signes. Chacun portait toujours sur lui des médailles, des rubans aux couleurs de sa corporation. Il y avait toutes sortes de pratiques singulières.

Tandis qu'il parlait, l'aînée des demoiselles Lesprat, Caroline, regardait l'étranger à la dérobée. La petite s'était endormie. Mme Lesprat rédigeait les comptes du ménage. Et Julien, devant ce foyer familial, encouragé par la bonhomie joyeuse de Lesprat, pour lequel il éprouvait déjà, dans le tiède bien-être de l'après-dîner, une espèce d'admiration étonnée et affectueuse, se laissait aller à un mouvement de bonheur inattendu. C'était la première fois qu'il ne se trouvait pas étranger dans le vaste monde, depuis qu'il avait quitté le pays natal. Il s'en sentait réchauffé, encouragé. La vie lui sembla dès ce moment facile, ouverte, généreuse. Et comme il était croyant, à part lui, il remerciait Dieu.

Au moment de se séparer, comme Lesprat allait montrer sa chambre à son hôte, Julien Brun ouvrit sa petite caisse cloutée, où l'on vit toute la fortune qui le rendait ingénument fier. C'étaient, en de menues boîtes de carton doré, des boutons, des bagues, des épingles, toute cette pacotille rustique et naïve, dont rêvent les filles, aux veilles des foires villageoises. Comme les demoiselles Lesprat s'en émerveillaient, Julien Brun tira de la caisse un petit collier de pierres roses, qui ressemblaient à du corail. Avec timidité, il le tendit à Caroline, et la pria si simplement de l'accepter pour s'excuser du dérangement qu'il apportait dans la maison par sa présence, qu'il y aurait eu mauvaise grâce à ne pas le prendre.

II

Le père Lesprat.

En 1817, Barthélemy Lesprat avait quarante ans. Fils du principal métayer des anciens marquis de la Tresne, riches propriétaires de vastes domaines aux environs de Bordeaux, dont il n'avait pas quitté le service jusqu'à la Révolution, sa connaissance et son amour pour les chevaux l'avaient fait prendre en amitié par le fils aîné du dernier marquis. Un jour de leur enfance lointaine, qu'ils jouaient ensemble au bord d'un étang, Barthélemy étant tombé à l'eau, le jeune la Tresne s'y jeta pour l'en retirer et lui sauva proprement la vie. De ce jour, Lesprat lui appartint corps et âme. Quand éclata la Révolution, le marquis, d'esprit libéral, la salua avec enthousiasme. Il était partisan des réformes. Applaudissant au nouvel ordre de choses, lorsque la commune de la Tresne eut à élire sa municipalité, le noble engagea son métayer à accepter la charge de syndic que lui offraient les patriotes. C'est ainsi que, dès les premiers jours de la Terreur, le marquis de la Tresne ayant été décrété suspect, le syndic Lesprat le vint voir à la veillée, et lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur le marquis, j'ai le devoir de vous annoncer que j'aurai l'honneur de vous arrêter demain matin. Je dois trop à monsieur le marquis pour le lui laisser ignorer plus longtemps.

Deux heures plus tard, le ci-devant faisait porter chez le syndic un pesant coffre. Puis, ayant réussi à gagner la frontière espagnole, il émigra. Le coffre ouvert fut trouvé rempli d'argenterie. Il contenait en outre un billet du marquis, antidaté, par quoi le fugitif reconnaissait à son métayer une ancienne dette de quinze mille livres. C'est à peu près la somme que produisit deux ans plus tard la vente de ladite argenterie, effectuée à Bordeaux entre les mains de juifs portugais, par les soins de Barthélemy Lesprat — son père le syndic était mort entre temps — qui en employa aussitôt le produit au rachat du château de la Tresne et de la majeure partie des terres dépendantes, lorsqu'il fut procédé à la vente des biens d'émigrés déclarés biens nationaux. Devenu propriétaire de ce beau domaine, Lesprat continua d'habiter la métairie des Verreux, où il était né. Et lorsque en 1804, le marquis de la Tresne, qui avait paisiblement attendu à Hambourg, en compagnie de MM. de Talleyrand, Klopstock, Rivarol et Chênedollé, le retour de jours moins troublés, revint à Bordeaux, la première visite qu'il y reçut fut celle du nouveau propriétaire de

la Tresne qui venait restituer à son ancien et légitime possesseur les clefs et les titres de propriété.

En reconnaissance d'un aussi honorable procédé, le marquis fit donation à Barthélemy Lesprat d'une vingtaine d'hectares qu'il possédait à la Bastide, au bord de l'eau. Lesprat, marié une première fois en 1798, devenu veuf après trois ans de mariage, avait convolé une seconde fois en 1802, avec la fille d'un marchand de morue du quartier de la Rousselle, à Bordeaux, et dont le consentement n'avait été obtenu qu'à la condition, pour le futur gendre, de reprendre le commerce paternel, et par suite d'habiter la ville. C'est la raison pour laquelle, ayant quitté son premier état, Lesprat, devenu citadin, vendit les trois quarts des terres à lui si généreusement octroyées par le marquis. Moitié par amour naturel de la terre et pour le plaisir de la posséder, moitié parce que, inondées pendant les deux tiers de l'année, il n'en avait pu obtenir un prix avantageux, il n'en conserva que les quelques prairies du bord de l'eau. Le reste, vendu dix-huit mille francs, lui permit d'acquérir en 1807, à Bordeaux, rue Sainte-Catherine, le fonds de commerce de cordier d'un ami qui se retirait. Lesprat n'avait jamais eu beaucoup de goût pour la morue. La ficellerie ayant donné de bons résultats, Barthélemy adjoignit à ce commerce un nouveau rayon de toiles fabriquées aux environs de Bordeaux. En dix ans, le petit magasin de la rue Sainte-Catherine avait considérablement fructifié. Lesprat avait pu acquérir la jolie maison à colombages au rez-de-chaussée de laquelle était établi son magasin. C'était une vieille construction du seizième siècle, à deux étages ; le rez-de-chaussée occupé par le comptoir de vente, et une grande pièce en arrière-boutique, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger, le premier étage utilisé comme resserre. Le ménage Lesprat habitait le second, avec les enfants. C'étaient deux filles : l'aînée, Caroline, née en 1803, n'avait pas loin de quatorze ans à l'époque où ce récit commence ; la cadette, Estelle, était née en 1810. Lesprat les regardait grandir avec la satisfaction d'un homme qui, ayant vu beaucoup de choses, voit cependant l'avenir de ses enfants assuré par la bonne marche de ses affaires. C'était un homme régulier dans ses mœurs, de bonne race paysanne, encore tout près de la terre dont les siens avaient, de tous temps, jusqu'à lui, vécu. Sans la Révolution, il y fût sans doute demeuré attaché comme eux. Mais les mœurs avaient bien changé depuis la tourmente, et cet homme simple, mais intelligent, ne considérait pas sans un certain orgueil, bien naturel à un homme qui ne doit rien qu'à son labeur et à ses vertus, que dans le grand bouleversement survenu par le monde à partir de 1789, il s'était élevé d'un échelon.

Tout lui avait jusque-là réussi. Devenu propriétaire à son tour, possédant pignon sur rue, honoré de ses voisins, connu pour sa probité en affaires, estimé de lui-même, il était gai : en cela, bien de cette race girondine dont les fils ne sauraient que participer de la nature souriante qui produit le vin. N'était qu'il souffrait par moments de rhumatismes, il jouissait d'une santé robuste, parfaitement équilibrée. Il était aidé dans son commerce par sa femme, excellente chrétienne selon l'Évangile, qui ne voyait rien au delà de son mari et de ses filles, et dont la boutique et le ménage suffisaient à accaparer l'activité. Elle n'était point sotte, ne manquait ni de malice ni de repartie ; ç'avait été, dans sa jeunesse, une jolie ponette bordelaise, de sang vif, à l'œil noir, à la taille fine. Et il le fallait. Barthélemy Lesprat, qui avait été bon coq dans son temps, ne l'eût point épousée sans cela.

Or, Lesprat avait un ennui : de mince importance, il est vrai, mais chez ces Méridionaux à l'humeur si vive, le moindre souci vous change un homme. Appelé par la conscription, son commis venait de le quitter ; et c'était pour le remplacer que l'honorable commerçant était allé voir, à Floirac, son frère le curé, lequel peut-être aurait connu parmi ses ouailles quelque jeune garçon recommandable et débrouillard, capable d'en tenir l'emploi. L'abbé Omer Lesprat devait s'occuper de la chose.

Le lendemain du voyage à Floirac, à six heures, selon sa coutume, Barthélemy descendit au magasin. Julien Brun était déjà levé, prêt à partir. Comme il ouvrait la bouche pour remercier son hôte et prendre congé, Lesprat lui posa la main sur l'épaule.

— Écoutez, dit-il. Il m'est venu une idée. Je ne sais si elle vous plaira. Si oui, nous nous accordons. Si non, il n'en est plus question, vous êtes libre et bonsoir à la compagnie. Voilà. Vous m'avez dit hier que vous ne saviez pas trop ce que vous alliez faire. Les Loups, les Dévorants, Messieurs les Mères et la batterie de cuisine, c'est très joli, mais on ne vit pas sur les grandes routes et de l'air du temps. Je n'y vais pas par quatre chemins : vous me revenez, je vous crois honnête et vous me paraissez sérieux. J'ai besoin d'un commis, le mien m'a quitté hier. Voulez-vous rester avec nous? Vous vivrez ici, nourri et logé, trente francs par mois. Vous apprendrez le commerce ; si cela vous convient, nous travaillerons ensemble. Quand vous en aurez assez, eh bien, vous me le dites, nous ne sommes pas mariés, ni vu ni connu, bonsoir et bonne chance, voici la porte, amis comme devant, je ne vous retiens pas. Qu'en dites-vous?

Julien rougit extrêmement en entendant ce petit discours. Il posa à terre la petite caisse de bimbeloterie qu'il tenait déjà à la main,

prêt à dire adieu pour toujours à M. Lesprat. Cette proposition l'étonnait. Il était très modeste, peu persuadé de son mérite, ou, tout simplement, n'y pensant pas. Et toutes les fois qu'il lui arrivait quelque chose d'agréable, il en était d'abord surpris ; le plaisir ne venait qu'ensuite. Sa première pensée fut de reconnaissance. Mais il oubliait de répondre.

— Eh bien ! fit Lesprat. Vous ne voulez pas?

Julien Brun rougit à nouveau.

— J'accepte avec plaisir, monsieur, et j'essaierai de vous satisfaire.

— Bien parlé, Compagnon ! Mais voilà un temps d'arrêt à votre Tour de France !

Il tendit la main au jeune homme qui la serra avec transport. Caroline entra dans la pièce, sur ces entrefaites. Elle portait au cou le petit collier que Julien lui avait donné la veille.

— Voilà notre nouveau commis, dit M. Lesprat à sa fille. Va chercher ta mère.

Ce fut au tour de la jeune fille de rougir, Dieu sait pourquoi !

III

Suite de hasards heureux.

Voici ce qu'il advint, au cours des années qui suivirent. Dans ses fonctions d'abord modestes de premier commis — il n'y en avait d'ailleurs qu'un, mais du travail pour deux, disait en riant M. Lesprat — Julien Brun fit preuve de sérieuses qualités. Scrupuleusement honnête, économe, laborieux, exact, il s'était vite adapté aux nécessités du commerce nouveau pour lui, avait appris le maniement des livres et la pratique des écritures, et même témoigné en plus d'une circonstance d'un esprit intelligent, capable d'initiative. Après l'avoir d'abord employé à la vente et à la tenue du magasin, jusque-là laissé aux soins de Mélanie, M. Lesprat se déchargea bientôt sur lui des relations avec les courtiers, se réservant pour lui-même les visites aux fabricants de toile et aux cordiers de la région. Barthélemy aimait le déplacement. Il n'avait jamais montré beaucoup de goût pour la vie sédentaire du marchand obligé d'auner de la toile et de peser du fil derrière un comptoir, et se sentait fait pour mieux que cela. Une constante réussite ayant développé en lui l'amour de l'argent bien gagné, il était fort content des services que lui rendait Julien. Le premier avait été de lui procurer des loisirs, qu'il employait

à aller en cabriolet visiter ses clients et ses fournisseurs dans les environs de la ville. Ainsi tout en donnant de l'extension à son commerce, Barthélemy Lesprat trouvait le moyen de satisfaire à son besoin de mouvement, naturel à son tempérament actif d'homme né aux champs, que le manque d'air étouffe dans les villes. Aussi, depuis qu'il avait eu l'idée d'engager Brun, le voyait-on souvent cligner de l'œil et faire le dos rond, en se frottant les mains avec vivacité, après s'être envoyé d'une chiquenaude une pincée de tabac dans le nez (à l'imitation du feu marquis de la Tresne, auquel il ne cessait de penser plus tendrement, à mesure qu'il vieillissait). C'étaient de sa part les signes d'une parfaite satisfaction.

— Sacré Julien ! faisait-il ensuite, en donnant un bon coup affectueux sur l'épaule du premier commis... J'ai eu une fameuse idée de verser dans ce fossé, en revenant de voir mon frère le curé ! Il m'en a coûté une lanterne et un marchepied : mais, foutre ! je n'ai pas été malavisé de ramener souper chez moi ce Compagnon-là !

De la sorte, par une habituelle propension à trouver bien ce qu'il faisait, Barthélemy Lesprat se rendait à lui-même hommage des qualités de son commis. Sans doute, ces qualités étaient bien celles de Julien. Mais qui se serait jamais avisé qu'il en eût, si lui, Lesprat, ne l'avait le premier découvert? Cet innocent mouvement de vanité n'empêchait d'ailleurs nullement Lesprat de nourrir à l'endroit de Julien, qu'il se flattait d'avoir inventé, un sentiment bizarre, mêlé d'estime, d'affection et même d'un certain étonnement. Il ne trouvait rien d'humble en Julien ; mais au contraire, sous ses manières reconnaissantes, respectueuses, à travers son dévouement total, une sorte de silencieuse fierté, une réserve qui, quoi qu'il en eût, ne laissait pas de lui en imposer, ce Méridional expansif ne pouvant parvenir à comprendre ce que pouvait cacher de sérieuse réflexion, de rêverie tendre le taciturne petit paysan vosgien transplanté de ses froides montagnes dans cette agréable Aquitaine. Sans le savoir non plus, Julien avait pris de la sorte un vif ascendant sur Lesprat. Esprit volontiers méditatif, observant pour apprendre, passant ses soirées en lectures instructives, peu bavard de son naturel, Julien ne prenait jamais la parole que ce ne fût pour émettre posément une opinion sensée, un jugement net et réfléchi. Autre sujet de surprise pour Barthélemy, lequel, tant par habileté que par naturel, en disait toujours un peu plus qu'il n'avait pensé, comme si, à passer par sa bouche, qu'il avait largement fendue, les mots eux-mêmes élargis, devenaient trop vagues et trop lâches autour de la vérité qu'ils étaient chargés d'exprimer.

Malgré sa timidité rougissante, Julien Brun était fort aimé dans la

maison de la rue Sainte-Catherine. La femme du marchand l'estimait, pour ce qu'il craignait Dieu et témoignait à l'égard de la religion de l'esprit le plus régulier. En outre, Julien avait conquis le cœur de la bonne femme par un mouvement de confiance spontanée, en lui donnant à lire les nouvelles de son vieux père, toutes les fois qu'il en recevait. Dans chacune de ses lettres, dictées à son fils aîné, car il ne savait pas écrire, le menuisier ne manquait pas de recommander à Julien de servir avec conscience ses bons maîtres, auxquels il envoyait ses compliments et ses remerciements pour les soins qu'ils prodiguaient à son garçon. Mme Lesprat était sensible à ces témoignages d'amitié. Elle avait fini par connaître en pensée le père de Julien, qui trouvait dans son éloignement une douceur réconfortante à lui en parler. Et elle estimait davantage le jeune homme de ce qu'il était un bon fils. Il ne sortait pas, ou rarement ; ses mœurs étaient décentes, ses façons tranquilles et sages. Souvent, le soir, la journée bien remplie, à la veillée, il faisait la lecture à haute voix, tantôt de Plutarque, tantôt de l'*Histoire romaine* de M. l'abbé Rollin, tantôt de vieilles brochures de l'Encyclopédie, tantôt de quelques pages de Jean-Jacques ; à moins que pour divertir les demoiselles Lesprat, il ne leur chantât quelque chanson des Compagnons du Tour de France, tout en leur découpant de son couteau, dans du bois tendre, de menus objets de menuiserie, tels que bagues, ronds de serviette, coquetiers, manches d'ombrelle et autres agréables babioles. Le dimanche, à la belle saison, le magasin étant fermé, les quatre Lesprat et Julien entassés dans le cabriolet attelé du vieux Belzébuth, sortaient de la ville, traversaient la Garonne en bac, allaient à Floirac rendre visite à l'abbé Lesprat. La première fois qu'ils y furent ensemble, Barthélemy avait montré à sa famille l'endroit où il avait si tristement pensé périr, et, un peu plus loin, celui où il avait si heureusement fait connaissance avec M. Brun. Et depuis, chaque fois qu'il passait par la même route, M. Lesprat ne manquait jamais de commémorer cette rencontre et cet accident, sur un ton de bouffonnerie grandiloquente.

A Floirac, ils passaient la journée dans le jardin du presbytère, unique et frivole ornement de la dévote vie du bon abbé, gros saint homme réjoui, pénétré de malice gasconne autant que de vertu chrétienne, et qui, dans l'exercice de son culte et de sa naturelle charité, partageait les soins de sa vie et les préoccupations de son bon cœur entre la restauration de son église, l'embellissement de son jardin et le dressage d'un lièvre privé qu'il s'était mis en tête de rendre savant. C'était un prêtre philosophe ; il ne pensait pas que l'affaire du salut de l'homme fût incompatible avec l'usage d'une

honnête gaieté, ni que la misanthropie dût être la première vertu du chrétien. Les prières qu'il adressait au ciel étaient des hymnes de reconnaissance et de joie, plutôt que les tristes exhalaisons d'une âme affligée et contrite, et c'est dans la création qu'il adorait le Créateur. Il lui était, en outre, reconnaissant d'avoir, à côté de tant de bonnes choses défendues, mis au monde quelques autres qui procurent à des âmes simples l'infini contentement des voluptés permises. Parmi celles-là, au premier chef, après le vin quand il est bu modérément — il n'usait jamais, pour dire sa messe, que d'un excellent Sauternes — il rangeait la contemplation des fleurs et la manducation des fruits. Son jardin était agréablement fourni des uns et des autres : on y rencontrait à foison le pavot, le tournesol, la marguerite double, l'œillet, la rose, le jasmin, la pensée et le chèvrefeuille ; de succulents légumes : l'aubergine, la tomate, la courge, le petit pois, l'asperge ; les fruits les plus délicieux : la prune, le brugnon, la pêche, l'abricot, la poire, le raisin ; et, en particulier, sous de larges cloches dont le verre irisé brillait, d'incomparables melons dont le curé était aussi fier que friand, et dont il surveillait avec un soin jaloux la minutieuse venue au jour et la lente maturation. Il leur devait d'ailleurs une grande gloire, en étant connu dans tout le diocèse de Bordeaux pour le plus remarquable producteur, ce pourquoi l'archevêque, qui les aimait de passion, le tenait en parfaite estime et considération. A tel point que si le pauvre abbé Lesprat mettait tout son bonheur dans ses melons, il y trouvait aussi son châtiment, étant sans cesse tenté à leur occasion de succomber à ces deux périls, auprès desquels Charybde et Scylla étaient peu à craindre pour le navigateur antique : l'orgueil d'avoir produit de tels melons, et la gourmandise d'en trop manger.

Pour l'arrosage de son petit domaine, l'ingénieux ecclésiastique avait lui-même dessiné et aménagé de ses mains un fort beau système d'irrigation naturelle, alimentée par un moulin à vent de sa confection, qui, selon les besoins, tantôt distribuait l'eau nécessaire à un multiple réseau de rigoles, qui la répandaient sur les terres desséchées ; tantôt l'envoyait dans une autre série de petits canaux où elle faisait alors entrer en mouvement divers appareils de physique, un chemin de croix animé, une cavalcade de santons découpés en bois colorié, une minuscule scierie, une machine de Marly en réduction, un manège, un jeu de cloches, une flottille, une cascade et un jet d'eau, qui amusaient beaucoup les nièces du bon curé, quand elles venaient le voir en son industrieux presbytère. Après quels divertissements, il leur montrait le lièvre Nestor, qui portait armes, jouait du tambour, faisait la culbute et comptait même, paraît-il.

La réputation de ce fabuleux animal s'étendit bientôt aussi loin que celle des melons du curé. L'archevêque le voulut connaître. L'abbé Lesprat fut donc convié, certain soir, à dîner à l'archevêché avec Nestor. Il se rendit à l'invitation de Monseigneur, content, certes, mais point enivré. Au reste, portant sous le bras gauche le meilleur melon de l'année, et sous le droit, son léporide, en un panier.

— Voilà, dit-il au valet de chambre de Monseigneur, en lui remettant le melon. C'est pour dîner. Mettez-le au froid.

On dîne. Après dîner :

— Eh bien, curé, et ce fameux lièvre? dit l'archevêque.

Le curé sort pour le prendre. Il l'avait laissé à l'office, dans son panier. Plus de lièvre. Plus de panier. Enquête. La cuisinière comparaît :

— Votre lièvre?... Ah! monsieur l'abbé! Mais vous l'avez mangé... N'avez-vous point dit que c'était pour dîner?

M. l'abbé Lesprat ne pouvait pas se consoler d'avoir ainsi perdu Nestor. Mais surtout, ce qui ajoutait à ses remords, c'est qu'il l'avait trouvé fort bon.

Il conta cette lamentable histoire à Julien Brun, la première fois qu'il le vit.

— Ce jeune homme a du cœur, se dit-il après que Julien l'eut plaint.

Mais il le prit tout à fait en amitié lorsque le jeune homme répara la roue de sa machine de Marly, qui était rompue.

Pour en finir avec le lièvre Nestor, il est peut-être bon d'ajouter ici que l'archevêque, cause involontaire de sa mort qui fit tant de peine à l'abbé Lesprat, afin de consoler le bon pasteur dans son affliction, se résolut à lui donner en dédommagement une belle cloche qu'il demandait depuis dix ans, pour son église de Floirac. Ce fut la nièce de l'abbé, Caroline Lesprat, qu'il choisit pour en être marraine. L'abbé avait un faible pour cette Caroline, fille aînée de son frère Barthélemy ; et il se reprochait, dans son cœur, de la préférer à la cadette, Estelle. Mais ainsi va le sentiment qu'on n'en est point maître. Toutes les fois que la cloche sonnait la venue d'une heure nouvelle, l'honnête curé s'arrêtait pour écouter le beau son pur, aérien. Et, chaque fois, la tête un peu penchée, la bouche entr'ouverte, l'œil à demi clos, les deux mains à plat sur son bon ventre rebondi :

— « Caroline » a un joli son, disait-il.

Julien Brun était depuis cinq ans employé dans la maison de M. Lesprat ; un certain dimanche, il se promenait dans le jardin du

presbytère de Floirac, aidant Caroline à cueillir des fleurs. C'était alors devenu une belle fille, grande et de clair visage, laborieuse, réservée.

— Barthoumiou, dit l'abbé à son frère en lui montrant les jeunes gens ; Barthoumiou, pourquoi ne donnerais-tu pas Caroline à ton commis?

— Ah çà ! curé, aurais-tu donc la double vue? J'y pensais, justement, repartit Barthélemy.

Il ne voulait jamais être pris sans vert. Et, à la vérité, depuis quelque temps, il songeait à cette idée à laquelle l'abbé, en la formulant, venait de donner une réalité sensible, ayant bien vu que sa fille plaisait au jeune homme, qui, d'ailleurs, faisait de louables efforts afin de n'en rien laisser paraître. Lesprat, qui aimait à montrer de la décision, toutes les fois qu'il se sentait certain d'être approuvé, appela Julien, et, devant son frère interdit de voir prendre au mot sa parole peut-être imprudente, il lui fit brusquement cette proposition :

— Voilà. J'ai bien réfléchi. J'ai confiance en vous. Caroline vous plaît. J'ai vu ça, moi. Eh bien, je crois que vous ne lui déplaisez pas. J'ai certain projet dont je vous ferai part. Vous connaissez bien les affaires et j'ai besoin de quelqu'un de sûr pour s'occuper des toiles. Qui le serait plus que mon gendre? Voulez-vous devenir le mien?

La foudre fût tombée dans cet instant à côté du pauvre Julien, il n'eût certes pas montré plus d'étonnement qu'en entendant parler M. Lesprat. Il rougit, pâlit, se mit à trembler, dut s'asseoir, et ne trouva rien à répondre, si ce n'est : « Ah ! monsieur... ah ! monsieur... » et fondit en larmes. Barthélemy fut très flatté de ce beau résultat, et l'abbé récita aussitôt mentalement une action de grâces ; mais comme les émotions sentimentales ne lui valaient rien, il alla inspecter ses melons.

La journée était avancée, les Bordelais prirent congé du prêtre. Le retour fut chargé de trouble. Caroline, qui ne savait rien, rêvait, une moisson de fleurs sur ses genoux. Julien tremblait en la regardant. Il ne concevait pas encore son bonheur, et, craignant de rêver, il se mordit cruellement la main, pour s'assurer qu'il veillait bien. Barthélemy Lesprat ne cessa de chantonner tout le long du chemin, qu'il fit couvrir tout entier au trot par Belzébuth, et en oublia de saluer, selon sa coutume, le château de la Tresne, lorsqu'il passa devant. C'est à ce détail extraordinaire que la bonne Mme Lesprat, sa petite Estelle endormie contre son épaule, s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'insolite.

Un mois plus tard, le mariage de Julien Brun avec Caroline Les-

prat fut célébré, dans la jolie église de Floirac, par l'abbé Lesprat. Ceci se passait en 1822. Une fille naquit aux jeunes époux, en 1824, qui reçut le prénom d'Aricie ; et deux ans plus tard, un fils, Paul. Le vieux Lesprat avait associé son gendre à son négoce. Au fronton du magasin de la rue Sainte-Catherine, on lisait maintenant leurs deux noms accolés : *Lesprat et Brun*, suivis de ces mots : *Toiles et cordes*, peints en vert sur un beau fond rouge. Les affaires étaient prospères ; mais l'activité de Julien Brun, aidé par sa femme, y suffisant, celle de M. Lesprat, devenue vacante, le porta à entreprendre la réalisation d'un certain projet, auquel il songeait depuis quelque temps, et dont il avait déjà fait part à Julien, le lendemain de ce fameux dimanche où il l'avait choisi pour gendre.

Un jour qu'il se promenait sur le quai Louis-XVIII, s'amusant à regarder le mouvement du port, le déchargement des morutiers et les évolutions du premier bateau à vapeur qu'on eût encore vu naviguer sur la Garonne, au milieu d'une fumée d'enfer, Barthélemy Lesprat s'était fait aborder par un homme qu'il ne reconnut pas, tout d'abord, mais qu'il remit parfaitement après que l'autre se fût nommé : Édouard Coutre, un des anciens camarades de son enfance, fils d'un pêcheur d'aloses des environs de Blaye. Ils causèrent. Après mainte aventure, Coutre, embarqué par hasard, avait pris du goût pour la mer, les longs voyages, la vie errante des marins. Il avait longtemps navigué sur des petits navires marchands qui font le cabotage de Bordeaux à Nantes, à Brest, à Dunkerque, poussé jusqu'au Danemark et en Norvège ; puis, las de naviguer pour autrui, il s'était mis à son propre compte, ayant noué d'utiles relations dans ses voyages. De part à demi avec un ami, il était devenu propriétaire d'une grosse barque à deux mâts qu'il venait quatre ou cinq fois l'an charger à Bordeaux de vin, d'épicerie, de céréales qu'il transportait ensuite aux pays du Nord, où il les revendait avec d'honnêtes bénéfices. Mais l'appétit vient en mangeant, et le vieux loup de mer n'en manquait pas. Il ne manquait que de capitaux pour développer son entreprise. L'acquisition de son bateau ayant absorbé tous les siens, il se trouvait pour le moment gêné et cherchait un commanditaire. Tandis qu'il confiait à Lesprat son embarras momentané, aussitôt fécondé, celui-ci avait une idée. Il songeait qu'il avait mis de côté un peu d'argent. Peut-être en pourrait-il tirer encore de ses prairies de la Bastide, demeurées trop longtemps improductives. Tout en déambulant avec le marin, il contemplait les quais animés d'une vie nouvelle, les docks encombrés, les navires pressés dans le port. Depuis la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons, Bordeaux, en effet, participant à la prospérité générale qui, après

vingt-cinq ans de troubles et de guerres, semblait vouloir renaître avec l'ordre et la paix enfin retrouvés, Bordeaux avait vu son antique commerce se réveiller de sa léthargie, grandir et se développer, son port redevenir le centre d'une vie d'échanges active, frémissante. Guidé par un obscur instinct, mais puissant, ce n'était pas en vain, ni par hasard, que l'adroit Lesprat venait maintenant se promener sur les quais. Pareil à ces chasseurs qu'une vague intuition mène toujours aux endroits où se trouve le gibier, ce parfait commerçant sentait vivement que s'il y avait encore pour lui « quelque chose à faire », c'était « du côté de l'eau ». Il ne savait quoi, d'ailleurs. Aussi, dès que le capitaine Coutre se fut ouvert à lui de ses ennuis et de ses espérances, dressa-t-il l'oreille et l'écouta-t-il avec intérêt. Quand il rentra pour dîner rue Sainte-Catherine, sa femme le trouva distrait. Il dormit fort peu de la nuit. Mais ni Mélanie ni son gendre ne l'interrogèrent. Tout bavard qu'il fût, Lesprat ne parlait pas de ses projets avant d'être certain de leur réussite. Il sortit tôt le lendemain et gagna la Bastide où il visita ses prairies, en supputant une fois de plus la contenance et la valeur. Comme il s'apprêtait à retourner, il aperçut des bûcherons qui abattaient des arbres, dans un clos voisin. Il s'arrêta pour les regarder faire : ils taillaient un coin en biseau dans le pied de l'arbre, du côté où la chute devait avoir lieu, puis, s'aidant de cordes, tirant dessus, ils l'ébranlaient. On entendait un craquement ; l'énorme tronc, débarrassé des plus fortes branches, cédait au poids de ses hautes ramures, inclinait doucement d'abord, s'écroulait ensuite avec un long gémissement de feuilles froissées, un multiple pétillement de rameaux écrasés. Lesprat interrogea les bûcherons. Il apprit d'eux le prix d'un arbre, et fut surpris de se voir désigner les peupliers de ses prairies comme fort beaux, bons à couper, et valant une cinquantaine de francs pièce. Il revint sur ses pas, et se mit à compter ses arbres. Il y en avait une centaine.

— Vous en avez là une jolie somme, fit le bûcheron.

Lesprat rentra déjeuner chez lui fort guilleret.

— J'ai vendu pour cinq mille francs d'arbres ce matin, dit-il en se frottant les mains avec la vivacité du contentement. Et il fit monter de la cave une bonne bouteille.

Trois semaines plus tard, le capitaine Coutre quittait Bordeaux, à bord de la *Velleda*, avec une excellente cargaison de céréales et de vins, acquises de compte à demi avec Barthélemy Lesprat, à destination de Christiania. L'opération, ayant réussi, fut renouvelée. En un an, Lesprat était remboursé et gagnait dix mille francs. S'avisant que ce gain n'était assuré que par le voyage d'aller de la *Velleda*, qui revenait vide :

— Que diable pourrait-on bien rapporter de ce Nord? demanda-t-il à Édouard Coutre.

— Du brouillard et des sapins, fit le capitaine. Je ne vois rien d'autre.

Ce mot de sapins intrigua Lesprat, qui avait pris beaucoup de considération pour les arbres depuis la vente de ses peupliers. Il apprit qu'un sapin ne coûtait, en Norvège, que la peine de l'abattre et de l'emporter. Au retour de son troisième voyage, la *Velleda* rapportait à Bordeaux une cargaison de bois. Il fallait les laisser sécher avant de les vendre. Lesprat les fit entreposer dans la partie non inondée de ses prairies de la Bastide, débiter en planches par les bûcherons qui lui avaient jeté à bas ses peupliers. Quand le bois fut sec, il le vendit fort bien. Il ne lui avait presque rien coûté. Barthélemy Lesprat se frottait les mains, de plus en plus.

Il ne quittait plus la Bastide, où un chantier s'était établi, au bord de l'eau. Presque sans y songer, Lesprat était devenu, de marchand de toile, marchand de bois. Il avait laissé à Julien le commerce de la rue Sainte-Catherine, où il ne rentrait plus que pour coucher. A la fin, fatigué de ces allées et venues incessantes, il prit une petite maison à la Bastide, non loin de ses chantiers, et s'y installa au printemps de 1830. La maison de la rue Sainte-Catherine, trop étroite pour loger tout le monde, suffisait juste désormais au ménage Brun, accru en 1827 et 1829 de deux autres garçons, ce qui portait à quatre le nombre des petits-enfants de Barthélemy Lesprat, du côté Brun : une fille, Aricie, l'aînée, et trois garçons, Paul, Émile et Melchior. Dans la nécessité de déménager, Lesprat, sa femme et leur cadette, Estelle, passèrent la Garonne, et vinrent s'installer sur le quai, entre la Souys et la Bastide. Lesprat fut fort content d'avoir pris ce parti. Il n'aimait pas la ville. La Bastide était la campagne, pour lui, il y respirait presque l'air natal, et s'y trouvait sur place pour surveiller ses nouvelles affaires. En outre, quand il se rendait à Floirac, il avait une bonne demi-heure de trajet en moins.

Cet établissement à la Bastide, qui d'abord avait chagriné Mélanie, désolée de se séparer de Caroline et de ses petits-enfants, permit à Barthélemy de donner une impulsion plus active à ses bois. Il vit qu'il y avait intérêt pour lui à débiter les immenses troncs qu'il recevait régulièrement de Norvège. Il installa donc une scierie dans son chantier et construisit trois hangars pour l'emmagasinement des planches, après qu'on les avait fait sécher en camartaux. On les vendait ensuite aux charpentiers, aux entrepreneurs. Une partie des toits de la Bastide, à demi reconstruite à cette époque, et à qui l'achèvement du pont de pierre avait donné de l'extension, fut

refaite avec les bois de M. Lesprat. En trois ans, il avait acquis une petite fortune, qu'il employa exclusivement à développer son chantier. Il en était content. « Ce sera la dot d'Estelle », disait-il. Il avait donné sa première fille à un sans-le-sou, et ne le regrettait d'ailleurs pas, étant bien tombé avec Julien ; mais la seconde était devenue une héritière, et il entendait la marier bien. Aussi ne cachait-il pas sa satisfaction lorsque, au début de 1832, le vieux Coutre qui s'était retiré après une fructueuse opération sur une vente de navires, où il avait quelque peu spéculé, vint lui demander la main de la jolie Estelle pour son fils Prosper. Ce garçon avait navigué ; c'est lui qui, dans les derniers temps, rapportait à la Bastide les cargaisons de bois norvégien. Il s'y connaissait. La mer ne lui valait rien, il y renoncerait, voulant s'établir dans une occupation plus sédentaire. Il apporterait cent mille francs dans la corbeille, en se mariant. Le père Lesprat, fort séduit, s'avisa que ce jeune homme, qu'il appréciait d'ailleurs depuis longtemps, était charmant.

— Un garçon tout en or, ma fille, dit-il à Estelle, quand il lui parla du projet des Coutre.

Les noces eurent lieu à la Bastide, au début du mois de mai qui suivit.

Elles furent opulentes. Le ménage Brun y assistait, tout réjoui du bonheur d'Estelle. A l'occasion de ce mariage, et pour faire plaisir à Édouard Coutre, Lesprat prit un arrangement avec ses gendres : Julien Brun continuerait à s'occuper du magasin de toiles de la rue Sainte-Catherine, Prosper Coutre, plus particulièrement intéressé par les bois, devait, dans la suite, s'associer à son beau-père pour l'exploitation du chantier. L'acte d'association fut d'ailleurs signé en même temps que le contrat : car il y avait contrat, par-devant notaire, pour le mariage d'Estelle et de Prosper, dont le moins fier ne fut pas Barthélemy Lesprat.

En outre, le soir des épousailles, Estelle partit en voyage avec son mari.

L'ancien homme de confiance des marquis de la Tresne conçut un vif orgueil de cet événement : sa fille faisait un voyage de noces.

Il voyait là le symbole même de son élévation et de la fortune, ne s'étant, pour sa part, jamais donné huit jours de vacances, et n'ayant jamais voyagé pour le seul plaisir, autrement que pour ses affaires.

M. Prosper Coutre emmena donc sa jeune femme, et la fit monter dans une calèche de poste, spécialement louée pour conduire les nouveaux époux à Saintes, où les Coutre avaient des parents. Les Lesprat, les Brun et toute la noce assistèrent à l'embarquement. Mélanie était fort émue. Elle osait à peine reconnaître sa fille dans

cette belle dame élégante, habillée, selon le désir de Prosper, de la manière la plus seyante, à la dernière mode de Paris : car ce jeune homme ne jurait que par la capitale où il avait fait un séjour, et Lesprat en était flatté. Estelle était charmante à voir : grande, imposante, le visage assez long, le front arrondi sous une opulente chevelure blonde, dont les boucles, le long de ses joues, tombaient sous un large chapeau de paille noire orné d'un voile blanc. Elle avait une robe d'indienne rose à fleurettes ; et, par-dessus, un vaste manteau bleu rayé de noir.

— Tu es jolie comme une duchesse, lui dit Caroline Brun en l'embrassant, au moment du départ.

Elle était sincèrement heureuse du bonheur de sa jeune sœur, et ne songea nullement à faire la différence de son sort et du sien. Caroline était contente de sa destinée. Elle aimait Julien, elle était fière des enfants qu'elle lui avait donnés. Sans doute, ils n'étaient point riches, et le petit commerce de la rue Sainte-Catherine exigeait de Julien beaucoup d'énergie pour faire vivre la maisonnée. Mais les Brun ne manquaient pas de courage, et comme, en somme, Julien était parti de rien, il considérait volontiers qu'il n'avait pas à se plaindre. D'ailleurs, il n'avait pas d'ambition.

Il ne se mêlait donc aucune acrimonie dans ses sentiments à l'égard de sa jeune belle-sœur et de son beau-frère Coutre. Ils seraient plus riches que lui, voilà tout. Caroline pensait comme son mari là-dessus. Et puis, tout ce qui arrivait de bon à ceux qu'elle aimait lui faisait plaisir, et elle en bénissait Dieu comme d'un bienfait personnel.

* * *

Il arriva une assez glorieuse aventure aux jeunes mariés. Le troisième jour de leur voyage, comme ils approchaient de Saintes, s'arrêtant à Mirambeau, pour changer de chevaux, le maître de poste crut devoir demander aux voyageurs s'ils étaient allés faire viser leurs passeports à la mairie.

— Ma foi, non ! dit en riant M. Prosper Coutre. Depuis quand faut-il un passeport pour aller de Bordeaux à Saintes?

— Monsieur ignore peut-être que le département est depuis huit jours en état de siège? fit l'aubergiste.

— Je m'en soucie bien, repartit gaiement le jeune homme en jetant un regard de tendre complicité à sa compagne.

Le maître de poste hocha la tête avec méfiance.

— Enfin, dit-il, on ne parle que de cela, ici. Mais que vous vous en souciiez ou non, je ne veux point avoir d'ennuis, et c'est trois

cents francs d'amende qu'il en coûte pour contrevenir au règlement. Allez vous arranger à la mairie. Je ne vous donnerai pas de chevaux sans avoir vu vos passeports.

Comme ils tergiversaient, Prosper commençant à élever la voix, un homme de figure assez louche, sanglé dans une redingote sombre, boutonnée jusqu'au col, le gibus planté en arrière, et qui marchait appuyé sur un fort gourdin, s'approcha de la voiture. Il paraissait depuis quelque temps fort intéressé par cette scène, et déplut extrêmement à M. Coutre par la désobligeante insistance avec laquelle il dévisageait la jeune femme, qui, mal à l'aise, détourna la tête pour éviter son vilain regard.

— En voilà assez, cria Prosper impatienté. En route ! nous changerons de chevaux ailleurs...

Mais la voiture était déjà dételée. L'homme au gourdin prit brutalement la parole.

— C'est ce qu'on verra, dit-il. Montrez-moi vos passeports.

— Allez au diable, je n'en ai pas. Je viens de Bordeaux, avec ma femme que voici, et...

— Vous expliquerez votre affaire à la gendarmerie. Veuillez descendre. Madame aussi.

L'homme appuya sur le mot Madame, avec intention.

— La prise est bonne, j'imagine, dit-il à l'aubergiste en clignant de l'œil, tout en conduisant le jeune ménage à la maison de poste, où il les fit entrer dans le bureau, dont il ferma la porte rudement.

— En voilà d'une autre ! s'exclama Prosper en voyant apparaître deux gendarmes.

L'argousin les avait envoyés quérir. Ayant derechef demandé leurs passeports aux prisonniers, mais en vain, le brigadier tira de sa poche un papier qu'il se mit en devoir de lire, tout en examinant Estelle, après chaque ligne. Celle-ci était aux cents coups ; Prosper, qui n'y comprenait rien, montrait une fureur exaspérée. Mais cela ne servait de rien.

— Quatre pieds cinq pouces..., yeux bleu clair un peu éraillés... cheveux et sourcils blonds, front bas, nez ordinaire... figure ronde... le teint pâle... chapeau de paille noire avec un voile blanc... manteau noir rayé de bleu, lisait à mi-voix le gendarme, en contrôlant chaque détail d'un coup d'œil inquisitorial sur la jeune femme.

Au dehors, les badauds s'étaient amassés. Le bruit s'était vite répandu que l'on venait d'arrêter Madame la duchesse de Berry, qui, débarquée le 28 avril précédent à Marseille, venant d'Italie avec une poignée de partisans à bord du *Carlo Alberto*, pour renverser Louis-Philippe et rendre le trône usurpé à son légitime propriétaire, Henri V,

cherchait à gagner la Vendée pour y allumer la guerre civile, et avait jusqu'alors échappé aux policiers de M. de Montalivet.

Bien que l'émule de Vidocq eût déclaré qu'il reconnaissait parfaitement la duchesse pour l'avoir vue aux Tuileries quatre ans auparavant, la méprise fut par bonheur dissipée, lorsque la garde qui devait prendre livraison des fugitifs étant venue se ranger devant la maison de poste, l'officier qui la commandait eut pénétré dans le bureau. On lui avait annoncé la duchesse de Berry et le duc de Lorge qui l'accompagnait en se faisant passer pour son époux. Il fut stupéfait de ne voir, au lieu de *Madame*, qu'une jeune mariée rougissante à travers ses larmes, et de reconnaître dans son fidèle compagnon... qui? son honorable et digne ami, M. Prosper Coutre.

— Ah bah ! fit-il en éclatant de rire, dès qu'il eut aperçu Prosper... C'est toi, le duc de Lorge? Voilà une bonne farce !...

Les jeunes époux ayant été remis en liberté, au grand scandale du policier qui voyait déjà miroiter à ses yeux la fabuleuse prime promise par le ministre à qui capturerait la royale rebelle, ils dînèrent fort gaiement avec l'officier. Prosper l'avait autrefois connu au collège, et tous deux avaient mené quelque temps ensemble assez joyeuse vie. Puis leurs destinées les avaient séparés. Ils échangèrent des considérations philosophiques sur le hasard qui les remettait en présence. Prosper Coutre jouissait agréablement du plaisir que procure, aux yeux d'un ami de jeunesse, l'avantage de se montrer au bras d'une jolie femme, surtout quand cette femme est la vôtre. Sa vanité en était chatouillée.

Le reste du voyage de noces s'accomplit fort bien. M. Coutre était des plus satisfait de sa femme. Il lui devait, en somme, une aventure assez flatteuse. Mais c'est le vieux Lesprat qui en fut le plus rengorgé quand il apprit qu'on avait pu prendre sa fille pour une duchesse en rupture d'exil. Comme il aimait assez revenir sur les événements agréables à son orgueil, il ne laissait pas d'en rapporter souvent l'anecdote. Et chaque fois, avec un gros rire et une bonne reniflée de tabac fin, il allongeait, en matière de conclusion, une forte tape sur l'épaule de son second gendre, avec cette plaisanterie dont il était charmé :

— Ce farceur de Prosper ! Il n'est pourtant que Prosper Coutre, et on l'a tout de même pris pour Henri V !

ÉMILE HENRIOT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

UN AVATAR NOUVEAU DE L'IMPÉRIALISME OUVRIER

L'ACCESSION au pouvoir du parti ouvrier en Angleterre n'est pas un événement dont nous ayons à nous réjouir. C'est même un événement « déplorable ». Renan a dit quelque part de la classe ouvrière (il disait « classe ouvrière », il n'avait pas lu Valois) que c'était la moins désintéressée de toutes les classes. C'est bien possible. Cela n'empêche nullement ses porte-parole de crier leur idéalisme. Nous ne répéterons pas à cette occasion le mot trop connu de l'humoriste. Chacun sait quel geste prudent il faisait en entendant parler d'idéalisme. M. Ramsay Macdonald, qui n'a rien d'un lettré, ignore sans doute que ce dicton est entré dans le trésor commun de la phraséologie française, sans quoi il remiserait probablement ses tirades sur la paix, sur la justice, sur le droit. Tout cela ne nous émeut guère.

Nous connaissons le pèlerin et, si j'osais risquer un regrettable jeu de mots, le *pilgrim's progress*. Nous savons d'où vient M. Ramsay Macdonald, nous savons ce qu'il veut, et où il veut aller. Rien dans son passé ne nous rassure pour l'avenir. Un journal patriote de l'autre côté de la Manche a publié des extraits de ses œuvres complètes, si l'on peut dire, qui devraient être affichées, à la mode puritaine, dans toutes les chancelleries jadis alliées. Il y a de quoi tuer net un homme de bon sens.

Germanophile et démagogue, M. Ramsay Macdonald est un Caillaux plus prudent et moins cultivé, qui a eu la chance de réussir.

Il n'a trouvé devant lui, ni Daudet, ni Clemenceau, simplement MM. Asquith et Lloyd George, ses deux compères d'aujourd'hui, dont l'un avait été son compère d'avant-hier. L'Angleterre a le cœur solide. Jamais la France, même aux pires moments du combisme, n'est tombée aussi bas que l'Angleterre de Ramsay Macdonald. Voilà un homme qui de 1914 à 1918 n'a cessé de faire des vœux en faveur de l'ennemi, mieux, d'aller prendre son mot d'ordre à Berlin. En 1918 il a tenté d'introduire le soviétisme dans les arsenaux. C'est le *Bovril* et le *Lemco* du défaitisme d'extrême gauche. Un homme d'État? Oui, pour les fantaisies de Paul Morand.

On croit rêver en lisant la biographie de ce mélange de Wat Tyler et de Titus Oates. Quant à la liste de ses collaborateurs... Ce ramassis d'aventuriers, de prédicants, de transfuges, de demi-fous, car il y a des demi-fous dans le ministère Macdonald, il y en a au moins deux, répond au caractère du chef. Tous aiment l'Allemagne, presque tous ont des sympathies pour un soviétisme mitigé. A quoi bon les passer en revue, ces Tom Shaw, qui présentement et officiellement réunissent des fonds pour nous combattre, ces Sidney Webb, ces Pousonby, ces Trevelyan, ces Snowden, ces lord Haldane, l'homme aux deux patries, la sienne et puis l'Allemagne !

Tous ces gens-là qui parlent à tue-tête d'indépendance des peuples arrivent au pouvoir chargés de chaînes, à commencer par Ramsay Macdonald en personne, pour continuer par Tom Shaw et pour finir par Sidney Webb. Ne font-ils pas partie de l'Internationale de Hambourg, fondée en mai 1923, et n'est-il pas spécifié, dans les statuts, qu'en cas de conflit entre les nations, c'est l'Internationale qui doit trancher, sans appel, tous les différends? Quand M. Ramsay Macdonald, qui fait cependant partie du comité administratif, entonne le los de la Société des Nations, dont il voudrait accroître la portée et les attributions, il oublie un peu ses engagements. Bien entendu l'affaire le regarde. Il ne s'agit pas ici de soulever un cas de conscience, mais de signaler une attache. Elle est lourde. Elle n'est pas reluisante. Secrétaire adjoint de cette même Internationale, M. Tom Shaw a pour collègue l'assassin du comte Sturgheh, Frédéric Adler.

Encore un coup c'est l'affaire de ces messieurs et de ceux qui les soutiennent. On entend bien d'ailleurs que ce soutien est archi-conditionnel. Pour venir au jour, le ministère ouvrier a dû renoncer à quelques-unes de ses raisons d'exister, à l'impôt sur le capital notamment. C'est tant mieux pour l'Angleterre et pour le bon sens. Le *Labour* n'est pas fier et, très semblable à Mécénas, pourvu qu'en somme il vive, il est plus que content. Ne nous y trompons pas :

délesté de ce mortier de gros calibre, le ministère travailliste, même contrôlé par les libéraux, qui désirent sa chute, peut durer longtemps, plus longtemps sans nul doute qu'il ne plaira aux libéraux. Très docilement M. Ramsay Macdonald, pour complaire à M. Asquith, renonce à inquiéter la richesse acquise ; pour complaire au ministère des Indes, il part en guerre contre les séparatistes indous, qui dans leur Parlement disposent d'un nombre de voix supérieur à celui de M. Ramsay Macdonald dans le sien.

Une politique aussi couleuvrine peut conduire son inventeur extrêmement loin. En somme, à peine installé, il a fait sa paix avec les bureaux du Trésor et de l'*India Office*, deux puissances plus fortes qu'Asquith et Lloyd George réunis. Ce n'est pas si maladroit. Et pour nous c'est très dangereux, car d'ores et déjà il est visible que l'effort de cette coalition bâtarde va porter du côté de la seule issue praticable qui lui reste ouverte, l'issue de la politique extérieure, ouverte contre la France.

Oh ! les paroles doucereuses ou pompeuses ne manqueront pas pour masquer cette agression. Il sera, il est déjà question d'un règlement nouveau des réparations « dans un sens généreux », généreux à nos frais sans doute. On s'entretient à mots couverts d'une annulation réciproque des dettes interalliées, qui remettrait dans les mains de la Grande-Bretagne le sort de la France et le contrôle supérieur de l'Europe. Bref, c'est un déchaînement d'impérialisme ouvrier, mais ouvrier bien britannique. L'entrée de M. Ramsay Macdonald dans les régions du pouvoir l'a immédiatement doté d'une couche d'hypocrisie inédite à joindre à toutes celles dont son passage au Parlement, dans les syndicats et dans les diverses Internationales, l'avaient gratifié déjà.

Le nouveau chancelier de l'Échiquier, M. Philippe Snowden, qui, en juillet 1917, en compagnie de Ramsay Macdonald et d'israélites inavouables de l'East-End, se démenait à Leeds en faveur des conseils d'ouvriers et soldats, a déclaré à un rédacteur de la *Neue Freie Presse*, l'organe européen le plus enjuivé après l'*Izvestia* : « L'idée du Labour Party serait de réduire le montant des réparations aux frais de reconstruction des régions dévastées de la France et de repousser les exigences des petits États. » Tel est l'échantillon de la politique qui va être suivie à Londres. Si l'on écoutait à Paris les pieux conseils de M. Snowden, nous perdrions *ipso facto* la clientèle traditionnelle qui fait notre force en Europe.

Il est fâcheux que ces tentatives, pourtant claires, n'éveillent pas chez nous plus de méfiance. Une partie notable de l'opinion, d'ordinaire mieux inspirée, a l'air de croire qu'il peut sortir quelque chose

de bon des propos et des intentions de M. Ramsay Macdonald et de ses complices. On feint d'attendre des résultats, soit des diverses conférences et consultations d'experts encore pendantes, soit de la correspondance directe de « premier » à « premier », renouvelée du président Wilson. En réalité rien ne nous prouve que le successeur de Gladstone et de Chamberlain, de Disraëli et de Balfour ne nous fera pas regretter avant peu le rhéteur défunt de la Maison Blanche.

Derrière l'écran sentencieux disposé à Londres autour des bâtiments officiels pour leurrer l'Europe occidentale, on devine, à côté d'illusions monstrueuses, un orgueil fou, presque criminel. A cet égard, l'avènement du Travail à Londres (...Travail, c'est une façon de parler, car il figure bien peu de « travailleurs » dans ce ministère de bourgeois) continue la série de catastrophes inaugurées en novembre 1917 par le coup de Lénine. Il y aura bientôt six ans de cela. Six ans, c'est une expérience, c'est un bail, comme on dit.

Lénine vient de mourir. L'heure est propice au recueillement. Il est mort, en bon père de famille, paisiblement, au milieu des siens, avec sur sa table de nuit ces trois volumes du *Capital* de Marx, l'engin le plus fastidieux que le dix-neuvième siècle ait produit, et qui, soyez-en sûrs, viendrait à bout d'une organisation plus forte que ne le fut celle du camarade Oulianof. Il est mort au Kremlin, entouré d'une demi-douzaine de spécialistes et de quelques dizaines de milliers de gardes rouges. S'il n'avait été dans le coma depuis plusieurs mois, il aurait pu se réjouir de la formation du ministère Ramsay Macdonald. Si sa victoire, à lui, Lénine, déconcertait les prévisions marxistes, celle des Ramsay Macdonald les raffermit. Mais qu'importent les prévisions et les calculs? Que de fois n'a-t-on pas enterré le bolchevisme ! Aujourd'hui encore de bonnes âmes nous promettent sa peau pour demain. Comme si les Russes étaient capables de se ressaisir et de se révolter ! Il n'y a rien de plus décevant que les assimilations d'une histoire à une autre histoire. Raisonner sur la Russie d'après la France ou l'Angleterre, c'est évaluer la résistance de la brique d'après la résistance du granit ou du ciment. Ce qui distingue au surplus radicalement la France révolutionnaire de la Russie bolcheviste, c'est que la première se trouvait entourée de peuples puissants qui, une fois d'accord, étaient à même de l'envahir. Tandis que la Russie ! Ce géant n'a que des pygmées pour voisins, ou des malades, ou des convalescents. Quand même il existerait une conjuration effective des confins russes depuis la Finlande jusqu'à la Roumanie, en passant par les États baltes, pour venir à bout des Soviets, on peut douter de sa réussite éventuelle.

En six ans, bourgeois et communistes ont beaucoup appris. Bien

des fois et à la veille même de sa mort, Lénine a déclaré que la vie lui avait infligé de graves démentis. L' « économie nouvelle », ce retour un peu honteux aux principes bourgeois, procède de ces démentis-là. Il ne suffira pas à tirer la Russie du chaos. Il suffit pour exporter le chaos hors de Russie. De tous les arguments mis en avant par Ramsay Macdonald et sa clique, pour rassurer leur clientèle d'ouvriers conservateurs et de libéraux apeurés, cette soi-disant conversion du soviétisme à des mœurs socialistes moins farouches, a été le plus exploitée. Hambourg a beau jalouser Moscou, une complicité souterraine les réunit. Le 14 octobre 1922, Macdonald écrivait dans le *Forward* : « Je n'ai cessé d'avoir espoir dans le gouvernement de Moscou. » Moscou le lui rend bien. Évidemment ce n'est pas la reconnaissance du soviétisme par l'Angleterre qui va faire pleuvoir des roubles sur Leningrad ; ce n'en est pas moins un succès qui va donner des forces à l'impérialisme ouvrier, ce sentimentalisme à outrance, s'il en fut jamais.

L'idée révolutionnaire poursuit donc son tour d'Europe. Très en baisse à Berlin, déjà avariée à Moscou, elle s'installe puissamment à Londres sous les actes conjoints d'Asquith et de Lloyd George. C'est par là, suivant Karl Marx, qu'elle aurait dû commencer. C'est par là qu'elle finit, au moins provisoirement et dans la mesure où elle s'y installe. Peu importe, l'événement est d'importance.

S'il ne devait qu'aboutir à peupler l'Angleterre de quartiers aussi banals que celui de Camden Station à Londres, cette houle sans grâce de maisons ouvrières confortables et commodes, nous n'aurions rien à redire. S'il ne s'agissait que de défoncer l'industrie britannique à coups d'interventions stupides destinées à venir à bout du chômage, là non plus nous ne protesterions pas, mais partir en guerre contre notre occupation de la Ruhr, prendre position ouvertement dans nos débats intérieurs, voilà qui est insoutenable. L'un des clients les plus en vue du nouveau premier est un déserteur français, le fameux Morel. L'un de ses collaborateurs les plus proches dut être expulsé de Paris, en 1920. Il y venait intriguer contre notre politique d'alliances, au profit de la Russie et de l'Allemagne.

S'il fallait en croire certains augures, ces indications laisseraient à désirer. Entre elles il y aurait place, d'une manière subtile, pour une foule de procédés gracieux à notre égard. M. Poincaré, sans se laisser prendre à ces truquage, y cède-t-il? Peut-être plus que de raison. Que de dangers pourtant derrière ces invites ! Le plus grave est renouvelé de Lloyd George et consiste dans la révision non tant des traités que des positions d'après-guerre. Sous couleur de réajustements, il s'agit de nous déloger des postes de commandement

que la défaite allemande nous a permis d'occuper en Europe centrale, de nous asservir aussi aux échéances de la Treasury de façon à jalonner la route de notre relèvement d'une série de guillotines sèches dont le déclic resterait à la disposition de M. Ramsay Macdonald ou de ses successeurs.

Pour la Ruhr, pour le Rhin, pour le contrôle *effectif* des finances allemandes, il faut s'attendre de la part de Londres à des réactions extrêmement violentes. Il faut donc s'y préparer. C'est ce qu'on ne fait pas, du moins de la bonne façon. Depuis un mois environ, un principe d'erreur et de flottement s'est introduit dans notre politique. Il a tout décalé.

Serait-il donc nécessaire de rappeler qu'avec Léninė ou sans Lénine, avec Wilson ou sans Wilson, avec Macdonald ou sans Macdonald, nous tenons le bon bout? A certains moments, on serait tenté de croire que nous l'avons oublié.

Quant à ceux que les difficultés financières affolent, que n'adoptent-ils les remèdes efficaces? Tout se tient dans la nature et dans la vie. On ne bouchera pas les fondrières du budget français avec d'autres matériaux que ceux dont on vient de se servir pour arrêter les fuites du budget allemand. On ne viendra pas à bout de l'étatisme du budget français par des procédés autres que ceux qui servent à museler l'étatisme du budget allemand, ou italien. Diminuer le nombre des fonctionnaires, supprimer les monopoles, les flottes d'État, les allocations cyniques ou larvées, ce programme qui a fait ses preuves à Rome, à Vienne, qui vient de les faire à Berlin, appliquez-le donc un peu à Paris.

A propos, je voudrais bien voir le budget britannique au bout de deux ou trois ans de travaillisme. Il serait prudent de faire état de cette anticipation pour évaluer le cours de la livre à son juste prix.

René Johannet.

LES LETTRES

ORTHODOXIE

La librairie de l'Art catholique a publié en 1923, deux traductions : deux livres bien différents, mais tous deux d'un intérêt apologétique assez nouveau et assez analogue. Le premier est un récit de conversion signé du père Dom Willibrord Verkade, « moine-peintre » ; le second est un recueil d'essais sur le christianisme intitulé *Orthodoxie* par le grand romancier anglais Chesterton. D'un côté, nous avons un visuel, ne sachant que raconter et décrire, avec la précision d'un Hollandais capable de discerner le trait caractéristique, mais peu soucieux de composer, et entassant les notes concrètes avec la plus naïve et la plus sympathique objectivité. De l'autre côté, c'est un grand écrivain, d'une force et d'une habileté singulières, raisonneur inlassable, mais que le goût de l'humour et du paradoxe rend d'abord étrange aux Latins. En somme deux esprits bien modernes, bien significatifs de leurs races respectives, possédés tous deux par le goût du réel concret, et aboutissant tous deux, l'un par l'expérience religieuse, l'autre par une logique serrée bien qu'originale, aux conclusions « orthodoxes » les plus fortes et les plus intéressantes.

Le récit du P. Verkade n'est qu'un livre d'images à regarder, et qui se passe de commentaires : par les souvenirs évoqués et par le ton d'une sincérité si fraîche, il séduira les artistes et bien d'autres personnes. Notons seulement comme la genèse et la nature de l'acte

de foi sont analysées finement, malgré l'apparente bonhomie. C'est la préparation rationnelle ; au cours des études à Paris, les préjugés tombent et la force du « petit catéchisme » apparaît ; c'est la préparation psychologique et morale : la solitude laborieuse du peintre permet à sa simplicité de fleurir ; c'est la préparation par la prière collective et liturgique ; la grand'messe en Bretagne l'édifie et l'émeut ; puis c'est la brusque constatation, au contact de l'apôtre rencontré, qu'il n'y a pas d'obstacles positifs à la foi ; mais la grâce n'est pas venue. Elle viendra par la voie normale du sacrement de baptême. Jan Verkade s'aperçoit qu'en conscience il doit le recevoir, même s'il *ne peut pas* croire ; il le reçoit et il croit aussitôt d'une foi qui ne défaillira plus.

Chesterton, lui, ne raconte pas sa conversion, et sa voie si originale est plus rationnelle que mystique. Il est charmant de reconnaître les faveurs de l'intimité divine à travers l'humble simplicité et les plaisantes anecdotes du cher « moine-peintre » : n'est-il pas curieux de retrouver des éléments de saine et haute métaphysique dans l'humour de Chesterton, si fantaisiste qu'elle fait souvent penser aux improvisations d'un clown génial? Ce n'est pas le moindre mérite de cette « orthodoxie » si anglaise et si catholique que de présenter, à côté d'approximations plus contestables, un certain nombre de thèses subtiles, supposant les plus formelles vérités métaphysiques et théologiques, mais soutenues par le seul sens commun.

A vrai dire, ce livre est le triomphe du sens commun. Il y apparaît étonnamment robuste, étonnamment pur de préjugés. Une pointe de lyrisme sentimental, une ombre légère de pragmatisme, venant du goût ardent de la vie et des réalités pratiques, sont les seules nuances ethniques venant colorer cette lumière universelle. Elle se projette parfois sous la forme de paradoxes formidables. L'écrivain les aime, mais surtout le penseur les brandit comme une arme, fort de son dogmatisme et de son indépendance, désireux (cela est très sensible aussi) de convaincre les esprits pour équilibrer et ennoblir les âmes. Et avec cela, toujours la bonne humeur alimentée par le jaillissement des images imprévues et des multiples argumentations.

L'imagination du dialecticien est, en effet, chez Chesterton plus abondante et plus extraordinaire encore que celle du romancier et du poète. On sent que pour un argument qu'il donne, il frémit d'en inventer cent et de les tenir au bout de sa plume. S'il avait vécu au moyen âge, il aurait joué un rôle brillant dans les grandes joutes

syllogistiques. Dirai-je qu'il fait penser aux sophistes grecs? Non, car il déborde de sincérité, mais, dans sa joie de convaincre, il rappelle souvent Socrate : un Socrate anglais, aussi perspicace parfois que l'ancien, mais plus bavard et plus démesuré.

La philosophie de Chesterton est plus riche, d'ailleurs, que celle de Socrate ; elle suppose toute la tradition chrétienne. Non pas qu'elle y soit appuyée consciemment : l'auteur l'a retrouvée par hasard, et il se compare à un yachtman de roman qui aborderait en Angleterre, croyant découvrir un nouveau monde. C'est son bon sens tout seul qui l'a si magnifiquement orienté vers l'orthodoxie ; n'en faut-il pas conclure que ce bon sens avait été au cours des siècles façonné et affiné par l'orthodoxie elle-même? Quoi qu'il en soit, dans l'allégorie du hardi pionnier qui plante le drapeau britannique sur le casino de Brighton, il y a quelque chose de plus que le charmant aveu d'un travers souvent reproché aux convertis : elle exprime encore le besoin profond de trouver aux choses un sens à la fois extraordinaire, nouveau et pourtant familier. Analyse-t-on de près ce besoin, il apparaît identique à cet « étonnement » ou « admiration » dont Aristote faisait le départ de la science et de la philosophie.

Admiration, puis approfondissement des données du bon sens : voilà les deux pôles de la connaissance métaphysique, et voilà les deux axes de la pensée de Chesterton. Le premier élément consiste à jeter sur le monde un regard curieux, bienveillant et purifié de routine. Ne pourrait-on pas dire que ce regard philosophique, véritable conversion de l'intelligence, comporte quelque chose de religieux par ce qu'il indique de respect et d'amour du réel? Il est vrai que la méthode expérimentale aussi consiste à savoir poser des questions comme l'enfant ; elle exige de l'esprit, quelque chose de virginal et toute la vitalité de l'explorateur en quête d'aventure. Pourtant, c'est en parlant de cette précieuse « admiration » que Chesterton a cette formule splendide : « L'étonnement est un élément de louange », car, dit-il plus loin, « l'existence est une surprise, et une surprise agréable ». Mais, pour que cet état d'esprit ne dévie pas vers la seule émotion poétique, ou ne conduise à errer dans d'extravagants systèmes, Chesterton remarque la liaison qui existe chez les petits enfants, prototypes de la curiosité intellectuelle, entre le besoin de merveilleux et d'étonnement, et les choses naturelles et communes. Ce besoin est satisfait par les réalités les plus courantes. C'est de la même manière

en quelque sorte, que « l'admiration » du philosophe devra se terminer à des conclusions conformes au sens commun.

Ce second élément aussi est essentiel à la tradition grecque : Chesterton, qui ne paraît pas le savoir, le met en œuvre d'une façon originale. Son culte du sens commun apparaît aussi bien dans l'élaboration de ses idées personnelles que dans sa critique des théories modernes.

Contre ces théories, sa réaction est fougueuse. Au rationalisme, il oppose un fait tiré de l'observation des fous. La folie apparaît, non pas comme un effet de l'imagination créatrice déployée, mais comme un abus de la raison livrée à elle-même. Le matérialisme ressemble à la folie en ce qu'il est une idée simple et claire, mais étroite, un cercle parfait, mais petit. La vérité doit être saine et vivante, et la vie est une réalité complexe, tandis que le fou a *une* idée fixe et y ramène le monde. Chesterton opposerait-il ici, comme Pascal, l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie, qui est la raison toute seule? Certes, car il soutient que « la raison, sans une foi quelconque, naturelle ou surnaturelle, est folle ». Mais cette foi ressemble aux axiomes de Pascal, sensibles au cœur, car la démence, c'est la raison dans le vide, « sans les premiers principes convenables ». Notre auteur fait donc appel aux premiers principes objectifs dont le sens commun a l'intuition. Une certaine foi est ainsi à la base de la raison. Ne demandons pas au sens commun, ni à Chesterton, de distinguer en quoi cette foi naturelle est elle-même d'ordre intellectuel. Il suffit qu'il ait posé le fait si fortement. D'autre part, l'esprit de finesse, qui s'applique à l'étude de la vie complexe, doit admettre le mystère et l'apparence de contradiction plutôt que de renoncer aux faits. C'est ainsi que le sens commun admet à la fois le destin et le libre arbitre. « L'homme ordinaire a toujours été bien portant, parce que l'homme ordinaire a toujours été un mystique. » Mais ne croyons pas qu'il s'agisse là d'un anti-intellectualisme pragmatiste. Au chapitre suivant, Chesterton montre que l'autorité religieuse, c'est la défense de la raison, car la pensée a besoin d'être défendue contre la libre pensée, qui se nie elle-même et se suicide. Chesterton préconise la méthode pragmatiste, en ceci qu'il reconnaît, comme l'Évangile, l'arbre à ses fruits, et qu'il s'attache surtout à la morale. Mais il s'oppose nettement à la théorie pragmatiste de la vérité, car « une des nécessités de l'esprit humain est de croire à la vérité objective », et si le pragmatisme veut satisfaire utilement nos besoins, « un de

nos premiers besoins est d'être quelque chose de plus qu'un pragmatiste ». Par cette parole, Chesterton ne montre-t-il pas que son goût de la santé et du normal, « plus extraordinaire que le bizarre », entraîne nécessairement le goût d'une certaine métaphysique, et du problème de Dieu, qui est sain entre tous? C'est ce que ses romans nous montraient déjà. Bien mieux, nous trouvons encore chez lui les marques d'un anti-nominalisme qui dépasse le génie anglais livré à ses seules forces, et qui prouve que Chesterton, comme tout véritable admirateur du sens commun, est intellectualiste en réalité. Aucun livre moderne ne commenterait aussi fortement qu'*Orthodoxie* la philosophie traditionnelle défendue par le père Garrigon-Lagrange dans son ouvrage intitulé *Le sens commun, la philosophie de l'Être et les formules dogmatiques* (1). C'est ainsi que notre auteur combat le « volontarisme » en montrant que la volonté qui choisit exige une raison de choix, et l'action une fin. S'il écrivait une éthique en forme, il commencerait, comme les anciens, par poser la question du Souverain bien. Il l'affirme en propres termes à propos de l'idée obscure d'évolution. « Tout acte de volonté » dit-il ailleurs, « est une limitation, tout choix un sacrifice... le monde des faits est un monde de limites ». Il admet par suite qu'il existe une *nature des choses*, et il critique l'évolutionnisme, pour qui le monde est un flux sans essences déterminées. Il en attaque surtout (et avec combien de finesse !) la conséquence vulgaire, la théorie du progrès. La conception moderne du progrès est absurde, dit-il, parce que, d'après elle, il s'agit de présenter un but toujours nouveau à l'activité humaine. Or, si le but se modifie, le progrès est impossible. Tout au plus peut-on modifier les moyens en vue d'une fin déterminée. En réalité, le progrès en bien ou en mal suppose la fixité de l'objectif. « Si le but est le changement, le changement lui-même devient quelque chose de stable. » Les doctrines modernes, les « hérésies » se détruisent successivement. Seule l'orthodoxie, assurant la continuité, peut permettre à l'homme d'avancer. D'ailleurs, contrairement aux idées admises à présent, toute révolution suppose un but précis et un système. « Toute dénonciation suppose une doctrine », toute négation une affirmation. Le mal des temps modernes, c'est que l'homme doute de son but, au lieu de douter de son effort. Il est victime d'une « déformation de l'humilité » qui, au lieu d'être l'abaissement

(1) Réédité par la *Nouvelle Librairie nationale.*

de l'individu, est devenue « l'abaissement de la conviction ». C'est la folie du subjectivisme.

Il nous a suffi de dépouiller la critique de Chesterton de l'étincelant manteau d'images où elle s'enveloppe pour faire apparaître la contexture irréprochable qui la constitue. Sans doute, nous en avons ôté aussi tout le charme et toute la force, mais il était utile de montrer combien ce bon sens, apparemment si paradoxal, s'identifiait à la *philosophia perennis.*

Au goût du sens commun, et de ces « faits généraux » qui sont le départ naturel de la philosophie, se rattache aussi ce que l'auteur appelle sa « démocratie ». Elle consiste à affirmer que « les choses communes à tous les hommes sont plus importantes que les choses particulières... », que « les choses ordinaires ont plus de valeur que les choses extraordinaires... », que « les choses essentielles aux hommes sont les choses communes ». Que voilà du beau classicisme ! Encore ne faudrait-il pas l'entendre sans aucune espèce de nuances, car ce n'est qu'en un sens très *formel* que « l'instinct politique est commun » et que « les choses les plus importantes doivent être laissées aux hommes ordinaires ». Ces vérités, sur lesquelles Chesterton appuie sa légitime horreur de l'abus des « spécialistes » à notre époque, peuvent sans doute être appliquées à la politique pratique plus facilement par un Anglais que par un Français. Car l'esprit de tradition, qui n'est que la confiance dans le bon sens du passé, s'accorde avec la démocratie ainsi entendue. Pour Chesterton, la tradition, c'est la démocratie des morts.

Aussi donne-t-il sa préférence à la « philosophie de la nursery » et du « pays des fées », auquel il consacre un chapitre de son livre. A première vue, ce chapitre pourrait paraître un peu faible et sentimental. C'est là que se montre le brin de pragmatisme pourtant précédemment rejeté. La distinction, d'après les contes de fées, de la nécessité mathématique ou logique et de la nécessité physique est fort bonne ; la possibilité du miracle et de l'exceptionnel n'est pas niable non plus, mais il est excessif de déclarer que « dans l'ordre physique il n'y a que des consécutions de faits », et que « les lois naturelles ne sont nécessaires que parce que nous parions pratiquement pour elles... » Chesterton n'a-t-il pas prouvé précédemment le contraire, et montré la stabilité objective de la nature des choses? Mais, pour être équitable envers ce chapitre du pays des fées, il ne faut pas le considérer au point de vue du sens commun, méthode

de recherche, mais au point de vue de cette « admiration » dont nous parlions et qui est la raison de la recherche. Alors tout s'éclairera, et nous nous laisserons sainement émouvoir par la ressemblance de l'univers avec le pays des fées, et par la « doctrine de la joie conditionnelle », qui attache un grand bonheur mystérieux à une petite condition incompréhensible, comme par un souvenir de la Genèse. « L'existence est un legs si excentrique que je ne puis me plaindre de ne pas comprendre ce qui limite la vision, puisque je ne comprends pas la vision elle-même ». La gratuité du don n'est sincèrement comprise que par l'homme qui admet le sacrifice mérité par la joie et par la beauté. Chesterton est un véritable amoureux du réel. Il en goûte l'harmonie et la fantaisie, la grandeur et les bornes. Il trouve qu'un monde petit, mais complexe, comme celui des Anciens, est plus émouvant que le monde vaste, mais mécanique des Modernes. A ses yeux, les choses sont « complètes » (parfaites, disait Aristote), et « toute chose complète peut être considérée comme petite », mais c'est un charme de plus. Après les philosophes grecs, il perçoit dans l'univers une « parcimonie sacrée », car « l'économie est beaucoup plus romantique que l'extravagance ». Il exalte « la poésie des limites, le romanesque extravagant de la prudence » ; et il touche le fond de préciosité et de gratuité à la fois des créatures en les comparant toutes aux objets, sacrés par leur petit nombre, que Robinson Crusoé avait sauvés du naufrage. Chesterton sent si ardemment que toute créature « pourrait n'avoir pas été » et n'être pas donnée qu'il atteint en quelque sorte la poésie inimitable et si difficilement analysable du Pauvre d'Assise. A la lumière de cette juste sympathie pour le monde, il discerne que tous les faits sont miraculeux et volontaires, et il remonte au Magicien, à la Personne créatrice.

Son intuition va plus loin encore. Il se demande ce qui excuse l'absolu déterminisme, aux yeux de qui rien n'est arrivé jamais, et il constate que les choses ont paru mécaniques aux savants parce qu'elles se répètent. C'est que le changement est le signe exclusif de la vie pour les modernes. Or, pour Chesterton, une vie parfaite au contraire serait immobile, et sans cesse se répéterait. Si la nature se renouvelle toujours semblable sans se lasser, c'est justement parce qu'elle est vivante et personnelle, parce qu'elle reflète une « vie et une joie gigantesques ». Les enfants, qui débordent de vie, disent constamment : « encore ». De même, « peut-être Dieu est-il assez fort pour exulter dans la monotonie ». Ici le penseur anglais

discerne dans la stabilité du monde l'image de celle de Dieu, et analyse, à partir d'exemples délicieusement concrets, le caractère immuable de la vie divine.

Ces intuitions rapides n'empêcheront pas le sens commun de rester fidèle à une méthode presque empirique pour conclure. Cette méthode est celle de la serrure et de la clef. Plus la serrure est compliquée, moins on pourra attribuer au hasard le fait qu'elle est ouverte par une certaine clef. Or, Chesterton a été frappé surtout par la complexité du réel, et par le fait que les thèses contradictoires des modernes étaient toutes trop simples et trop unilatérales pour s'y adapter. C'est dans cet esprit qu'il observe le débat fondamental et comique de l'optimiste et du pessimiste. Non seulement il serait absurde de soutenir que tout est bien ou que tout est mal, mais encore il est contraire au sens commun d'aller juger si le bien ou le mal l'emportent en ce monde, comme les avantages ou les inconvénients dans un appartement à louer. « Vous êtes embarqué », disait Pascal en introduisant l'argument du pari, et, pour Chesterton, « un homme appartient à ce monde bien avant qu'il ne commence à se demander s'il est beau de lui appartenir, *il est fidèle avant d'avoir admiré* ». L'acceptation de l'existence n'est pas affaire de raisonnement, mais d'un instinct fondamental. Aussi Chesterton a-t-il l'idée géniale de la nommer : « le patriotisme cosmique ». Pour qu'une patrie devienne grande, il faut qu'elle soit aimée arbitrairement, comme une mère aime son enfant : pour que le monde soit ou devienne beau, il faut l'aimer comme une patrie. Le pessimiste est une sorte de *défaitiste* cosmique, il n'a pas « la loyauté originelle et surnaturelle envers les choses », son tort n'est pas de châtier le monde, mais de ne pas aimer ce qu'il châtie. Quant à l'optimiste, s'il veut donner des *raisons* de son attitude, ses raisons et son attitude seront ridicules. C'est l'optimiste « surnaturel », c'est-à-dire *arbitraire*, qui pourra seul réformer et embellir l'univers, car « c'est à la transcendance du patriotisme que se mesure le réalisme de la politique ». Et si vous êtes fanatique, vous pouvez être sceptique tant qu'il vous plaira...

Or, le christianisme est à la fois « follement optimiste et follement pessimiste ». La preuve en est dans son horreur du suicidé, qui refuse fidélité à la vie, et dans son estime du martyr, qui compte sa vie pour rien. L'optimisme pur est une démence, il aboutit au panthéisme et démontre ainsi que « la poursuite exclusive de la santé conduit

à quelque chose de morbide ». Mais le christianisme répond au problème en séparant Dieu du cosmos, en montrant qu'il est créateur comme un artiste, et qu'on peut « haïr le monde en aimant l'Univers ». « L'essence de tout panthéisme, évolutionnisme et religion cosmique moderne, est réellement dans cette proposition : que la nature est notre mère. Malheureusement, si vous regardez la nature comme une mère, vous découvrez qu'elle n'est qu'une marâtre. Le point principal du christianisme est celui-ci : la nature n'est pas notre mère, la nature est notre sœur. Nous pouvons être fiers de sa beauté puisque nous avons le même père, mais elle n'a pas d'autorité sur nous... Ceci donne au plaisir particulier que le chrétien goûte sur cette terre une étrange touche de légèreté, qui est presque de la frivolité... La nature est... une petite sœur... dont on peut rire autant qu'on peut l'aimer ». Bien mieux : l'optimisme chrétien, contrairement à tout autre, a l'audace de s'appuyer sur le fait que nous ne sommes pas adaptés au monde.

La clef paradoxale du christianisme ouvre ainsi toutes les portes. Seule, elle tient compte de tous les éléments. Seul, le christianisme attend l'inattendu. Chose curieuse : les griefs élevés contre lui parla libre pensée sont tous contradictoires. C'est qu'en réalité il est le centre, sans être pour cela un pâle compromis, car il contient un « élément d'exaltation ». La vertu chrétienne n'est pas un juste milieu, elle est le conflit de deux passions apparemment opposées. Le courage n'est-il pas un puissant désir de vivre prenant la forme d'un empressement à mourir? La modestie chrétienne ne conserve-t-elle pas toute la poésie de la fierté et toute celle de l'humilité? La charité, dans un suprême paradoxe, ne concilie-t-elle pas la haine violente de l'injustice et l'extrême tendresse pour l'injuste? « Le christianisme établit un ordre dont le but est de laisser le champ libre à la course fougueuse de ce qui est bon ». Avec lui, l'optimisme et le pessimisme peuvent être « lâchés en cataractes comme de la poésie pure ». « Les deux passions sont libres parce que tenues à leur place ». La clef chrétienne convient à la contradictoire serrure humaine. Chesterton l'a si bien senti que, pour lui, non seulement chaque vertu chrétienne est une collision vivante, mais encore le christianisme est un équilibre de vertus contraires : pitié et vérité, paix et justice, etc. Dans l'Église seule, le lion peut reposer près de l'agneau, sans perdre sa généreuse nature de lion. C'est un équilibre « exact et périlleux comme celui d'un roman désespéré ». Équilibre instable et dyna-

mique, semblable à celui de la construction gothique, sur lequel Adrien Mithouard écrivit quelques pages si fortes. « Rien d'aussi périlleux ni d'aussi excitant que l'orthodoxie. » Sur un cheval emporté, il est simple de tomber, difficile de rester debout. Toute subtilité théologique ou morale importe donc, car « le monde moderne est plein de vertus chrétiennes devenues folles » parce qu'isolées les unes des autres. Pour maintenir sa synthèse, le christianisme sera donc vigilant, préoccupé d'un renouvellement constant, d'une réforme perpétuelle, car toute chose humaine tend à se corrompre rapidement, d'autant plus rapidement qu'elle est plus belle et plus réussie. Un homme est d'autant plus en danger moral qu'il est plus riche et plus heureux : Chesterton développe cette idée en ce qui concerne les biens de ce monde, mais s'il l'appliquait aux biens spirituels, il couronnerait sa méditation par une pensée fondamentale des mystiques. La civilisation chrétienne, en tout cas, est la seule qui renaisse toujours de ses cendres : elle devrait être morte, selon tous les parallèles, mais une vie étrange l'anime toujours à nouveau.

Réforme, liberté, action : tel apparaît le christianisme à côté du panthéisme endormeur. La vérité métaphysique sur la création du monde, la vérité théologique sur la chute et le danger de perdition entraînent la vérité morale et sociale. La croix, symbole du mystère, est aussi le symbole de la santé. Le signe de contradiction, qui exprime le paradoxe du christianisme, exprime aussi l'équilibre de l'humanité. « Le cercle est parfait et infini de sa nature, mais il est à jamais fixé dans ses dimensions ; il ne peut jamais être plus grand ou plus petit. Mais la croix, bien qu'elle ait à son centre une collision et une contradiction, peut à jamais étendre ses bras sans modifier sa forme. Parce qu'elle a un paradoxe à son centre, elle peut croître sans changer. Le cercle revient sur lui-même et est lié. La croix ouvre ses bras aux quatre vents ; c'est un poteau indicateur pour les voyageurs libres. »

La croix est donc voie, vérité et vie : elle est joie aussi bien. Pour le païen, la tristesse est au fond, la joie à la surface. Mais pour le chrétien, c'est la joie qui est « la chose fondamentale, et la tristesse la chose superficielle ». Aux yeux de Chesterton, la profonde philosophie de la sainteté apporte la vérité, puisqu'elle apporte la joie la plus grave. Cette joie si cachée que le Christ n'a pas pu la manifester aux hommes, l'auteur d'*Orthodoxie* la pressent au fond des

dogmes tragiques : il essaie de la dire, afin que les âmes modernes se tournent à nouveau vers elle, sous le signe de contradiction.

NOELE M. DENIS-BOULET.

« *Lewis et Irène.* »

Voici, après ces deux recueils de nouvelles dont le succès fut éclatant, *Ouvert la nuit, Fermé la nuit*, le premier roman de M. Paul Morand, *Lewis et Irène;* un roman court, un petit roman.

Et c'est un roman de métamorphose. M. Paul Morand renonce à quelques-uns des procédés qui séduisaient ou agaçaient ses lecteurs, à l'étrangeté des images, au goût de ce qui brille, de ce qui étonne, aux comparaisons extraordinaires, aux cabrioles de mots, au papillotement cinématographique de son style et à son ton de rêveur mal éveillé... Bref, avec beaucoup de courage, il dépouille *presque* complètement l'ancien Paul Morand. On compterait les dadaïsmes de *Lewis et Irène;* on n'en trouverait pas beaucoup plus de cent. Comparer la hallebarde d'un suisse à une cuiller à absinthe, parler d'un nez crochu tenu en laisse par la chaîne du lorgnon, ce sont des fantaisies permises aux humoristes ; Willy et Curnonsky en ont donné mille exemples. M. Paul Morand, cette fois, ne s'est pas beaucoup appliqué à ces petits jeux. Il décevra les snobinettes, lui qui faisait du gongorisme à chaque ligne...

Ajoutez que s'il y a encore du frelaté et des personnages détraqués dans *Lewis et Irène*, l'auteur ne s'attarde pas à détailler, par le menu, leurs sensations et leurs raisons cornues. Bref, voilà un essai de roman psychologique, ni plus ni moins.

M. Paul Morand a essayé de mettre en contact deux âmes, et d'en étudier les réactions. Deux âmes assez singulières, ou qui semblent telles parce qu'elles nous sont mal connues.

Lewis, c'est un Rabevel. A trente ans, — mais nous ne savons trop comment, — il a pris la première place dans une grosse société financière, la *Franco-Africaine*. Il a anéanti l'ancien président du conseil d'administration, qui en est mort. Nous rencontrons Lewis pour la première fois à l'enterrement de ce vieillard, et Lewis est jovial. Lewis est un homme d'affaires fantaisiste, à qui tout réussit, par miracle, comme Rabevel. Comme Rabevel, il aime la vie, en grand joueur.

Il va subir son premier échec de financier et de conquérant. En Sicile, où il vient d'acheter un gisement de soufre et de sel gemme, il rencontre la belle Irène. Irène est Grecque. Il paraît que cela suffit à expliquer son génie des affaires, comme, peut-être, quelques gouttes de sang juif expliquent les succès étonnants de Lewis. Elle est le vrai chef de la banque Apostolatos, de Trieste. Il y a des Apostolatos à

Londres, à New-York, à Marseille, à Alexandrie... Lewis aime, tout soudain, Irène. Et Irène manœuvre si bien que Lewis est obligé de lui vendre, après quelques mois d'infructueux essais, ses terrains de soufre et de sel, ce qui ne signifie pas que Lewis lui déplaise.

Il lui déplaît si peu qu'une fois vaincu, et bien qu'il se soit conduit avec elle comme un houzard maladroit, elle consent à l'épouser. Adieu les affaires. Liquidation. Voyage. Bonheur...

Hé, non ! Peut-on se renoncer si vite ? L'ennui envahit sûrement les deux amoureux d'occasion. Ils finissent, à l'insu l'un de l'autre, par se remettre aux affaires, ce qui est leur passion propre. Le génie d'Irène, supérieur décidément à celui de Lewis, fait prospérer la nouvelle Banque Apostolatos de Paris, tandis que Lewis a toutes les peines du monde à retrouver son autorité sur la Franco-Africaine. Jaloux, mortifié, il retourne à une vieille amie fantasque ; sur quoi, Irène l'abandonne. Mais ils se réconcilieront. Cette réconciliation, du reste, me choque. C'est un dénouement postiche. Il faut que le différend italo-grec oblige la banque Apostolatos à repasser les sels gemmes de Sicile à une compagnie française. *Apostolatos* et *Franco-Africaine* fusionneront ; et peut-être, enfin, le cœur de Lewis et le cœur d'Irène.

Voilà une drôle d'histoire ! Elle est pleine de détails amusants. Mais son postulat est fort arbitraire. Toute l'intelligente subtilité du conteur ne saurait suppléer aux lumières que nous voudrions avoir sur les caractères, un peu énigmatiques, de Lewis et d'Irène, et qu'il ne nous fournit pas. Pour rare qu'il soit, l'amour cosmopolite et financier de Lewis et d'Irène n'est pas invraisemblable. Mais M. Paul Morand a joué autour de son sujet. Il n'y est pas entré, — jusqu'au cœur.

ROBERT KEMP.

LES BEAUX-ARTS

LES PEINTRES GRAVEURS (1)

On ne saurait marquer trop de considération aux amateurs d'estampes modernes. Les moqueries que La Bruyère adresse aux collectionneurs sont impertinentes, à l'égard de ceux dont nous parlons ; et quiconque, fût-ce par simple manie, s'emploie à sauver de la destruction quelques gravures, mérite encouragement et sympathie.

On s'imagine parfois que la notoriété des hauts prix atteints par telle ou telle épreuve d'une planche estimée, qui n'a quelquefois pas vingt ans d'âge, tend à diminuer les chances de perte ou d'anéantissement, puisque des gens animés par la passion ou l'intérêt, sinon par le goût, resserrent pêle-mêle le bon et le mauvais, en attendant que la cote des valeurs soit fixée.

C'est, en effet, un calcul de ce genre que font des artistes et des éditeurs, mais l'encombrement est si grand des estampes qui s'impriment chaque jour, qu'il est difficile de n'oublier rien et qu'il l'est plus encore de ne pas perdre patience avant l'heure.

Le plus sûr est encore de choisir. C'est un grand embarras où la plupart des collectionneurs sont victimes de leur vanité bien plus que de leur ignorance. Ils n'osent avouer leurs incertitudes et ne se

(1) A propos de la deuxième Exposition des peintres-graveurs indépendants.

décident pour une valeur qu'au moment de la hausse. J'en connais qui achètent aujourd'hui des Segonzac, des Marie Laurencin, au prix fort, et qui, il y a moins de dix ans, haussaient les épaules ou faisaient une moue dédaigneuse si quelqu'un s'avisait de prononcer devant eux ces noms-là. Il est juste d'ajouter que leur enthousiasme est d'autant plus vif qu'il fut plus tardif et moins ressenti.

Les marchands de tableaux connaissent bien, au surplus, cette espèce de collectionneurs. Ils la flattent parce qu'elle fait leur fortune et la méprisent secrètement.

L'amateur d'estampes a souvent moins de préventions. D'autre part il aime assez à limiter sa passion, dans le temps et dans l'espace, soit qu'il adopte un siècle, une école, un certain ordre de sujets, soit qu'il vise à réunir au complet l'œuvre d'un ou de plusieurs graveurs. Cette manière d'être le rend moins susceptible d'erreur ou d'ignorance volontaire, mais aussi fort incapable, enfermé qu'il est dans sa spécialité, de prêter attention aux choses nouvelles.

C'est ainsi que les collectionneurs les plus passionnés ont, d'une manière générale, négligé l'estampe impressionniste et post-impressionniste, préférant encombrer leurs cartons de vues de Versailles à l'automne, peupliers jaunissants et chemins de halage de M. H. Jourdain, bohêmes mélomanes de M. Balestrieri ; j'allais ajouter : blondes suavités de M. Helleu, ce Boldini de la gravure. Soyons plus justes : les premières pointes sèches de M. Helleu avaient du charme et de la finesse, et le grand tort de cet artiste fut de rivaliser avec ses imitateurs en fait de maniérisme et de fausse élégance.

Les plus belles lithographies d'Odilon Redon ont été dédaignées des amateurs d'estampes ; et si Toulouse-Lautrec a vite joui de quelque vogue, ce fut sans doute à la faveur des sujets singuliers qu'il a traités. D'une manière générale, les collectionneurs ont marqué longtemps quelque méfiance, voire quelque dédain, à l'égard de la gravure dite de peintre, par opposition à la gravure de graveur.

Comme la plupart des autres arts, l'art de la gravure a souffert de cette incompatibilité, inventée par les ignorants et les sots, entre le métier et le génie. Dans le fait, les graveurs de métier se tenaient à l'écart de tous les mouvements des arts plastiques, pendant que les peintres, s'ils se mêlaient à l'occasion de faire œuvre gravée, entendaient se distinguer des professionnels par un superbe mépris de la technique commune. Sous prétexte que les spécialistes du burin montraient peu d'empressement à suivre les modes esthétiques,

des graveurs improvisés crurent pouvoir se passer d'une habileté de main dont ceux qui la possédaient faisaient un si vain usage.

Cependant, des peintres et des sculpteurs destinés par les vertus propres à leur dessin, ou par une entente particulièrement subtile de la lumière, à se distinguer comme graveurs, négligèrent un métier qui leur parut être l'apanage de ceux qui n'ont rien à exprimer.

Il arriva donc que la gravure tomba aux mains de fabricants sans esprit et sans imagination, pour devenir un stérile exercice ; car il en est de cet art comme des autres : la décadence y suit de près une perfection matérielle vulgarisée.

La décadence de la gravure, ou son caractère inactuel, vers la fin du dernier siècle, rencontre une explication facile dans une discordance prétendue : la peinture impressionniste et ses dérivés s'accommoderait mal, au dire de plusieurs, d'une certaine précision graphique. Ce n'est là qu'une apparence ; et les ressources du bois, du cuivre, de la pierre lithographique sont infinies. Il suffit de savoir les mettre en œuvre. Et seuls jusqu'à ces derniers temps les graveurs professionnels, spécialisés dans la reproduction, s'en montraient capables. Mais ils ne se souciaient pas de mettre leur savoir au service de la peinture nouvelle.

Il y eut des exceptions remarquables. Parmi les peintres, M. Pierre Bonnard, M. Charles Guérin ont assimilé toutes les délicatesses du dessin sur pierre ; parmi les graveurs, M. J. Beltrand, qui grava les gouaches de M. Maurice Denis pour les *Fioretti;* M. Jules Germain, à qui la maladie ne permit pas de porter à leur perfection ses planches faites d'après les aquarelles de Marie Laurencin pour la *Tentative amoureuse*, mais qui reste le seul graveur possesseur d'un métier parfait et capable d'interpréter les peintres de son époque. Malheureusement, dans le même temps que les procédés mécaniques tendaient à supplanter la gravure en fac-similé, les amateurs d'estampes, au lieu de favoriser la naissance d'un genre nouveau qu'on aurait pu appeler gravure d'interprétation, s'abandonnèrent au goût exclusif de la gravure dite *originale*, cédant ainsi, peut-être inconsciemment, à l'entraînement général des esprits vers les témoignages les plus directs d'une sensibilité particulière, et vers les formes les plus subjectives de l'art plastique.

La gravure sur bois connut d'abord une faveur presque exclusive. Plus elle était grossièrement faite, plus l'archaïsme ou l'aspect populaire y déguisaient la faiblesse de la technique, plus elle eut chance

de plaire. Les éditeurs de livres illustrés, par leur hâte à profiter d'un engouement aussi peu justifié, eurent bientôt fait de réduire tout le monde au dernier point de la satiété. Maintenant nous voyons dans les livres populaires, vendus 2 fr. 50, les mêmes gravures sur bois présentées naguère comme objets rares et du plus grand prix. Cela est fort bien ainsi, car la gravure sur bois, traitée avec une libre simplicité ou avec des effets d'oppositions d'allure typographique, est essentiellement un art populaire, et non un art précieux.

La taille-douce, au contraire, offre un agrément plus rare et plus riche qui paraît, à présent, retrouver dans l'illustration du livre une faveur légitime que des préjugés archéologiques lui avaient retirée. Mais il faut craindre d'encourager l'abus que des griffonneurs sur cuivre, aussi dénués de métier que de génie, ne manqueront point d'en faire.

Quoi qu'on puisse penser, au reste, de l'avenir du livre illustré, il est évident que les bibliophiles ont indirectement, mais efficacement contribué à la renaissance de l'estampe libre, de la gravure « de cartons » dont nous voyons quelques signes à présent.

Le plus remarquable est, sans nul doute, le succès remporté par la deuxième exposition annuelle de la Société des Peintres-Graveurs Indépendants (à la galerie Barbazanges). Ce fut pour beaucoup de visiteurs, pour les exposants eux-mêmes, une agréable surprise ; on ne croyait pas que la gravure eût, parmi les peintres contemporains, des praticiens aussi exercés, aussi capables d'exprimer, en un langage technique particulier, les éléments les plus vivaces de l'art pictural, tel qu'on l'entend actuellement. Alors que les diverses sociétés de graveurs ont coutume de montrer des ouvrages parfois estimables, mais presque toujours étrangers d'esprit et de facture aux préoccupations des écoles nouvelles, nous retrouvons ici quelques-uns des courants principaux qu'on s'accorde à distinguer au Salon d'Automne ou aux Indépendants, sans que les mérites techniques soient moindres qu'ailleurs. C'est même tout le contraire.

L'originalité de cette exposition est de placer, auprès des gravures de chaque peintre, un morceau de peinture de la même main. Or, il n'est pas une seule des toiles exposées qui passerait inaperçue dans un salon. Il en est plusieurs qui témoignent de l'influence heureuse de M. André Derain, dont la participation personnelle se fait regretter. C'est, pour ainsi dire, à travers les œuvres récentes de ce peintre que beaucoup de jeunes artistes cherchent le style simple et si noble

qui distingue les paysages de Corot, de l'époque romaine. Cela est surtout sensible dans les paysages de MM. Kayser et Léopold-Lévy, dans ceux de M. Kiyoshi Hasegawa, dont la personnalité hésite encore entre des tendances diverses. M. Coubine et M. Galanis, dont le talent est formé, suivent des directions voisines.

M. J. Frelaut pratique un métier précis et vigoureux et s'inspire volontiers, pour la composition, de la manière hollandaise. Ses deux pointes sèches, *Entrée de village* et *Marché aux chevaux*, montrent une bonne distribution des lumières et une vigoureuse netteté d'écriture. La manière de M. Vergé-Sarrat, aquafortiste, rappelle un peu celle de M. Dufresne, mais avec moins de fantaisie. Ses études tunisiennes ont beaucoup de relief. M. Ch. Dufresne n'expose que deux eaux-fortes où l'on retrouvera le tour d'imagination particulier à cet artiste et sa conception parodique de l'exotisme sentimental et de la mythologie. M. O. Coubine montre des gravures au trait d'un sentiment appliqué et profond. S'il existait une « école romane » du paysage, M. Coubine n'y tiendrait pas un rang médiocre. Voici M. Picasso, avec une *Tête d'homme* traitée dans la manière ésotérique et des lithographies au trait, enfants et femmes à la toilette dont le modelé est suggéré par un contour précieux, agréablement attendri de romantisme. Non loin de là, le pensionnat, grande et petite classe, de Mme Marie Laurencin, poursuit sagement, parmi les chiens, les éventails, les violoncelles, une récréation mélancolique. Il y a beaucoup de poésie, et d'un accent très personnel, dans les gravures sur bois de Mme Hermine David, qui a tiré le parti le plus heureux et le plus imprévu de l'horrible architecture des maisons de plaisance que les cinquante dernières années du dix-neuvième siècle ont vues s'élever dans la banlieue de Paris. « Il n'est point de serpent ni de monstre odieux... » ; il n'est point de villa si ridicule et si laide qu'un burin spirituel et tendre ne puisse rendre plaisante aux yeux.

L'imagination de M. J. Pascin n'a point ce tour naïf. Les anges du bizarre et de la *morbidezza* s'y promènent, ayant troqué leurs ailes contre des chemises vertes et violettes aux tons délavés et surets. Avec sa vivacité pénétrante, M. Pascin apparaît comme le Constantin Guys du Nouveau Monde septentrional. Il en sait exprimer les caractères les plus secrets et les plus délicats, comme ces élégances et politesses nègres qui, dans les États du sud, dans cette Louisiane dont le nom est doux aux cœurs français, résistent tant bien que mal au cant et au prêche des quakers et des abstinents.

Avec les eaux-fortes de M. Marc Chagall, nous sommes aux portes de l'hallucination. Une espèce d'extravagance mystique affranchit les figures de cet Odilon-Redon russe des lois de la pesanteur ; on les voit flotter dans un air saturé de poésie barbare et d'alcool.

M. Gromaire ne nous entraîne pas si loin de toute latinité. Il s'apparente à Breughel, à Cranach, voire à Durer ; il équarrit avec une vigueur rustique des visages de sabbat, buveurs, sorcières, filles et marins en bordée. Ce qu'il y a de volontaire dans cette frénésie fait qu'on n'y prend pas un plaisir sans mélange. On ne croit pas facilement que M. Gromaire ressente d'une manière aussi tragique les aspects ordinaires de la vie. Quand il s'efforce trop visiblement à la brutalité — effort que trahit l'exagération des formes — le spectateur, pour sa part, s'efforce à l'émotion. En s'épargnant, en nous épargnant cette peine, M. Gromaire ménagerait sa force, qui est réelle, et notre curiosité, qui lui est complaisante.

M. Galanis expose ici deux gravures sur bois, de très grand format. C'est, à notre avis, outrer inutilement les vertus expressives de ce genre de gravure. Agrandis à cette échelle les agréments des diverses tailles, coupes et surcoupes perdent, pour ainsi dire, le contact de la matière et ne se distinguent plus des effets qu'obtient le pinceau trempé dans l'encre de Chine. Celle des *Trois Grâces*, où M. Galanis use, à sa manière, de divers outils mécaniques, échappe en partie à ce reproche, mais elle est d'une égalité un peu monotone, en dépit de la maîtrise qui s'y fait remarquer. Ses nus « à la manière noire » montrent ce qu'on pourrait tirer d'un procédé trop délaissé.

Les quatre lithographies sur *la Mer*, de M. Raoul Dufy, procèdent des belles cartes du quinzième siècle, où la faune, la flore et les mœurs étaient figurées d'une manière aussi juste que poétique. Le dessin de M. Raoul Dufy accomplit ce miracle constant de révéler dans les objets des beautés invisibles aux yeux vulgaires, de faire affleurer à la surface des choses les contours de leur caractère secret, avec un luxe merveilleux d'allégories. Quand on regarde une peinture de M. Dufy, il arrive de penser à des vertus dont cet artiste serait privé ; quand on envisage l'ensemble de son œuvre, et les domaines infinis où se joue son talent, on s'étonne que les visages et les choses puissent avoir tant d'esprit. Mais les amateurs, qui ne supportent d'être mystifiés qu'en langue étrangère et avec une gravité doctrinale, ont feint que l'art de M. Dufy leur ait paru frivole. C'était

pour punir le peintre de n'avoir point cessé d'être intelligent, même quand cela n'était plus de mode.

M. A. Dunoyer de Segonzac a fait naguère des eaux-fortes pour illustrer *les Croix de bois* de Dorgelès et le *Tableau de la boxe* de M. Tristan Bernard. Celles que l'on a vues aux Peintres-Graveurs représentaient des paysages et plaisaient d'une manière inattendue. Non qu'on n'y retrouvât point la vigueur et les grâces libres de son dessin, mais le caractère un peu romantique qui distingue la peinture de cet artiste, ici s'apaisait dans une lumière fine obtenue avec le minimum d'effets contrastés. Dès le second jour de l'exposition, il ne restait pas une seule épreuve. Cela ne prouve assurément rien, car on a vu pareille vogue échoir aux pires pauvretés, mais outre qu'il s'agit d'admirables ouvrages, il est certain que, grâce au succès des estampes de M. de Segonzac, des peintres-graveurs de talent vont toucher un public de collectionneurs qui ne soupçonnaient pas leur existence.

La lithographie, déjà brillamment traitée par Mme Marie Laurencin et M. Dufy, convient à merveille à la manœuvre hardie et rapide de M. de Vlamynck. *L'Oise à Chapouval* et *l'Arbre vert* (cette dernière planche en couleurs) sont d'une intensité qui passe l'ordinaire. Une eau-forte, *l'Oise à Sergy*, n'est pas moins remarquable pour l'exécution et pour le sentiment.

M. J.-L. Boussingault, parfois inégal à lui-même dans ses tableaux, possède un dessin nuancé, ondoyant, qui se prête à toutes les possibilités qu'offre le travail sur la pierre. Le crayon, le pinceau, le grattoir, sont employés par cet artiste avec un raffinement qui n'exclut pas la franchise. Dans *les Chasseurs*, la *Porteuse de bois dans la forêt*, toute la gamme des gris est parcourue par des formes justes, expressives et d'un rythme excellent. Une autre, *le Hall*, rend l'atmosphère mystérieuse de ces contes d'Edgar Poe, où les objets d'ameublement concourent à l'effet poétique.

Dans l'ensemble, cette exposition est, à coup sûr, la plus intéressante qu'il ait été donné de voir depuis longtemps. Le succès matériel ne fait pas la preuve du mérite, comme j'en faisais plus haut la remarque, mais en l'espèce, il assure l'avenir d'une entreprise, qui pouvait sembler hasardeux et qui est maintenant assuré. Une grande part de cette réussite revient, sans nul doute, à M. J.-E. Laboureur, qui ne néglige aucun moyen de servir les intérêts d'un art qu'il pratique lui-même avec tant d'éclat. Toutes les manières de graver sur

cuivre et sur bois lui sont familières, mais sa prédilection va plutôt au burin dont, au surplus, la netteté et le trait incisif conviennent à son talent complexe, où l'ironie, l'interprétation spirituelle des objets, le goût du paysage sentimental ont part à peu près égale. *Les Aquarellistes*, dans le genre où le dessin suit plus librement l'impression, la *Sortie de l'église*, dans le style sobre qui emprunte surtout ses agréments à la diversité des tailles, sont parmi les plus belles de ces gravures, d'un pittoresque si vrai et si précieux. Mais le *Balcon sur la mer*, avec un mérite technique égal, fait paraître une invention et un goût qui sont dans le pur style des maîtres-graveurs du dix-huitième siècle.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ARTHUR MEYER

Au lieu d'aller chercher tant de sujets pénibles, de situations tirées par les cheveux ou de cas qui ne tiennent pas debout, pourquoi nos jeunes romanciers ne se donnent-ils pas la peine d'observer la société française de nos jours? Elle est aussi variée, aussi pleine d'aventures et d'imprévu qu'elle a pu l'être au temps de Le Sage. Celui qui serait capable de renouveler Gil Blas *et d'adapter* le Diable boiteux *n'aurait qu'à regarder autour de lui pour en prendre la matière. Mais il faut savoir regarder.*

On a dit, après la mort d'Arthur Meyer, que sa vie était digne d'un roman de Balzac. Il nous semble plutôt qu'elle appartient au genre du roman « picaresque ». Les personnages de la Comédie humaine *font parfois une fortune merveilleuse, mais il y a toujours autour d'eux de l'effort et même du tragique. La vie d'Arthur Meyer a été aussi facile que si elle s'était déroulée dans* Guzman d'Alfarache. *Ses accidents mêmes n'ont jamais eu de gravité. On sentait, comme dans les histoires bien faites, — et Arthur Meyer était l'auteur prévoyant de la sienne, — que tout se passerait toujours bien, qu'il sortirait heureusement des plus mauvaises passes, qu'il aurait une belle mort et de belles obsèques. Le genre « picaresque » est un genre souriant.*

Arthur Meyer décourageait le drame et décourageait le ridicule. Comment expliquer cela? Les situations les plus cruelles glissaient sur lui comme les mots les plus durs, et il en avait essuyé parfois de terribles, tel celui de Jules Lemaître, qui n'était pas un pamphlétaire mais un

homme très doux. Il y a des personnages, pareils aux bouchons de liège, qui reviennent toujours à la surface. Il y en a d'autres qui semblent enduits d'une huile magique parce que rien n'a prise sur eux. Arthur Meyer était de ceux-là. Et son huile était tout simplement mondaine et parfumée.

Il a fourni la preuve que « le monde » était toujours une force, un milieu qui attire et qui repousse, une sorte de sphère élastique au milieu de laquelle il s'était logé et à la densité de laquelle il s'était identifié exactement. On peut dire que, dans toute sa carrière de directeur du Gaulois, *Arthur Meyer n'a pas fait ce qui s'appelle une gaffe. Il a évité les fautes où une maison voisine tombait. Il a adopté les opinions qu'il fallait quand il le fallait et il les abandonnait dès qu'elles allaient cesser de plaire. Son : « Bonsoir, messieurs » aux boulangistes partait d'une méthode. Cette conformité avec sa clientèle explique ce qu'il y a de plus curieux dans sa carrière : la persistance du succès.*

Le monde a été quelquefois moins accessible et plus sévère. Cela a été vrai pendant une partie du dix-neuvième siècle, dans sa période de repliement sur lui-même, on pourrait presque dire de persécution, la période qui a duré de la Révolution jusqu'au second Empire. Le monde était extrêmement large au dix-huitième siècle et beaucoup d'étranges personnages, dont les bourgeois n'auraient pas voulu chez eux, y entraient comme dans un moulin. Au dix-septième siècle, on n'était guère plus difficile. Molière est là pour l'attester :

> Je sais que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
> Par de sales emplois s'est poussé dans le monde...

De nos jours, la société est à l'image du régime, qui est, selon Anatole France, la facilité. Encore la société mondaine a-t-elle besoin d'être défendue et elle défend ceux qui la défendent, qui la recherchent et qui s'incorporent à elle. D'instinct, Arthur Meyer l'avait compris. Il n'abandonna jamais le monde et le monde ne l'a pas lâché. D'autres aussi, mus par des raisons bien différentes, ont senti qu'il y avait là un moyen de soutenir les réputations. Et c'est pourquoi tant d'hommes politiques, même de gauche et d'une gauche avancée, tiennent au suffrage des « salonnards » et désirent l'accès des salons.

On a tout dit sur ce qu'avait de prodigieux la fortune d'Arthur Meyer, juif d'humble origine devenu le guide et le conseiller d'une partie de la société conservatrice. Sa conversion, dont la date échappe, fut son chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre d'opportunité et de demi-discrétion. Beaucoup de mots ont été cités de lui. Le plus beau est sans doute celui que Léon de Montesquiou aimait à répéter, en riant comme il savait rire, homériquement. Un collaborateur du Gaulois *avait suivi l'exemple*

de son directeur et reçu les eaux du baptême. Seulement il les avait reçues avec publicité et en grande pompe. Le parrain et la marraine portaient de beaux noms et il y avait eu des invités. En sortant de la cérémonie, Arthur Meyer disait avec une moue inimitable : « Un homme de goût se fait baptiser en province. »

C'était ce qu'il appelait avoir « du tact ». Il y comprenait le pardon des injures, l'art d'éviter les polémiques personnelles, d'être courtois et d'évoluer à propos.

On n'a jamais su s'il était, ou plutôt si son journal était royaliste, impérialiste, plébiscitaire, rallié. Les définitions, c'était encore une chose et un « manque de tact » qu'il évitait. La vérité, c'est, qu'indifférent aux idées, il était ce qu'il voulait être : conservateur mondain, avec des opinions bien séantes, recevables partout. Formule qu'il n'avait même pas eu, d'ailleurs, la peine d'inventer. Il l'avait trouvée toute faite, dans les temps où il était devenu directeur du Gaulois. *C'était la formule de l'Union conservatrice, qui datait du Seize-Mai, et l'Union conservatrice ne brillait pas par la fermeté de sa doctrine. Elle aussi fuyait les définitions. Ce n'était ni un parti ni une école. C'était plutôt un état d'esprit, l'état d'esprit d'un certain monde, celui qui, après le Seize-Mai, avait été vaincu. Pour expliquer Arthur Meyer, c'est toujours au « monde » qu'on en revient.*

M. d'Haussonville lui est resté fidèle jusqu'au bout et c'est mieux qu'une indication. Arthur Meyer nous avait été légué par le Septennat et la présidence du maréchal. Cela a duré cinquante ans et, quelques jours avant sa mort, le directeur du Gaulois *dînait encore en ville... Le « monde » est éternel puisqu'il n'est pas mort avec lui.*

***

Le Théâtre : « Les Amis de la dernière heure. L'Épreuve du bonheur ».

Nous avons vu que les auteurs de *la Souriante Madame Beudet* avaient repris leur liberté et donné, chacun de son côté, une nouvelle pièce. M. Amiel, dans *le Couple*, avait choisi le sujet le plus rebattu qui soit, l'adultère. M. Obey, au contraire, est allé chercher un sujet singulier et dangereux : *les Amis de la dernière heure* sont ceux qui entourent un condamné à mort le matin de son exécution. Voilà qui est funèbre. Aussi M. Obey a-t-il intitulé sa pièce tragi-comédie ; il est à remarquer que *la Souriante Madame Beudet* s'appelait également tragi-comédie et était conduite avec la même intention de jouer avec le feu.

Un peu avant l'aube du jour fixé pour l'exécution, arrivent dans la prison d'une sous-préfecture le procureur général, l'avocat du condamné, le médecin légiste, l'aumônier, qu'escortent le directeur et les gardiens de la prison. Tout est prêt, la guillotine est dressée. Il n'y a plus qu'à suivre un horaire implacable. On réveille le condamné, c'est affaire de quelques minutes. Au dernier moment (c'est le cas de le dire) paraît un aide du bourreau, poli, jovial et insouciant. Il vient annoncer simplement qu'un des bois de la machine, gonflé par l'humidité, ne joue plus, et qu'il faut quarante-cinq minutes pour la remettre au point.

C'est ce mince événement qui va déchaîner la tragi-comédie : il va falloir occuper le condamné pendant quarante-cinq minutes. Nous ne le voyons pas, car M. Obey est trop fin pour commettre la faute de le montrer. Mais nous voyons comment chacun des personnages fait face à l'événement imprévu. L'aide du bourreau, indifférent à toute considération qui n'est pas d'ordre technique, paraît comme une figure de la fatalité. Son intervention est le réactif qui révèle les caractères. Chacun, par sa façon d'agir à l'égard du condamné, va se peindre au naturel, dans une lumière crue et directe.

Cette invention a le tort, nous l'avons dit, de broder sur un fond lugubre. Nous ne voyons pas l'homme qui va mourir, mais il est là, tout parle de lui et ce n'est pas matière à rire. M. Obey n'a pas levé toute la difficulté en appelant sa pièce une tragi-comédie. Mais, cette réserve faite, il a tiré de ce difficile sujet une suite de scènes de la plus rare valeur.

Nous avons reconnu ce ton amer, cet accent âpre et désabusé, cette observation cruelle qui faisaient presque tout le mérite de *Madame Beudet*. Mais, comme nous avons vu l'autre jour que M. Amiel avait, lui aussi, un talent remarquable, on peut conjecturer que c'était à lui que revenait, peut-être, l'habileté d'affabulation dans *Madame Beudet*. Peut-être, en effet, dans *les Amis de la dernière heure*, les scènes sont-elles juxtaposées plutôt que construites, certaines font longueur, la composition eût gagné à être resserrée. M. Obey a écrit trois actes ; deux, au plus, eussent suffi, peut-être un seul, qui eût pu être un chef-d'œuvre d'ironie et d'amertume. Car M. Obey possède le relief, la vigueur, le don de l'invention et de la vérité comiques. Le dialogue de ces saynètes est net et fort ; chacune d'elles apporte une trouvaille, les personnages sont animés, vivants et caractérisés. Le procureur, si sûr de lui lorsqu'il se sentait soutenu par le jeu normal des institutions, n'est plus qu'un brouillon incapable de pitié, l'avocat un bavard sensible, le médecin légiste se défile et le directeur de la prison n'aime pas les responsabilités. Seul l'aumônier tiendra compagnie au malheureux condamné pendant les fatales quarante-cinq minutes, mais c'est un vieil homme fatigué ; il n'a pas ou n'a plus l'ardeur de foi qu'il eût fallu, si bien qu'au lieu de consoler, il se laisse attendrir. Tragi-comédie, certes, où la même

vérité montre à la fois un côté atroce et un côté ridicule. Nous avons fait des réserves sur le choix du sujet, sur la composition et sur les longueurs. Mais il n'est pas douteux que M. Obey soit né homme de théâtre. Auteur comique, je ne sais, en dépit d'inventions si abondantes et si heureuses. Peut-être est-il voué à ce genre un peu hybride où l'on aperçoit tour à tour les deux faces des événements. De ce perpétuel mélange du tragique et du comique dans le réel, les romantiques avaient tiré un système ; il semble au contraire que M. Obey ne fasse que suivre la pente de son tempérament en exploitant le ridicule qui, presque toujours, accompagne les événements tristes dans notre monde imparfait. On a dit que son talent faisait penser à celui de M. Courteline. Cette comparaison demande à être nuancée. La verve de M. Courteline est plus directement comique, plus pleine et plus grasse, plus forte aussi. M. Courteline fait rire d'abord et l'on réfléchit après. M. Obey fait sourire et l'on saisit tout de suite l'ironie à fleur de peau. Pour conclure, je crois qu'il est bon de formuler un vœu : M. Amiel et M. Obey devraient se remettre à travailler ensemble. Ils semblent nés pour se compléter. M. Amiel apporterait son habileté, son art d'agencer les péripéties et de construire une scène, M. Obey sa riche invention, son observation profonde, son accent amer et viril. Réunis, je crois qu'ils nous donneraient, l'expérience aidant, des œuvres encore supérieures à *la Souriante Madame Beudet*. Même séparés, ils sont bien, l'un et l'autre, au premier rang des jeunes écrivains de théâtre.

*
* *

M. Henri Clerc est l'auteur de la meilleure pièce que M. Gémier nous ait montrée jusqu'à ce jour à l'Odéon. *L'Autoritaire* présente cette originalité, rare en notre temps, d'étudier un caractère. M. Clerc vient de donner un nouvel ouvrage, *l'Epreuve du bonheur*.

Ce n'est pas, Dieu merci, une pièce à thèse. C'est une honnête, jolie et fine comédie. On voit un couple de bourgeois enrichis qui se préparent à marier leur fille à un gentilhomme. On aménage l'appartement, les ouvriers posent le papier, les meubles et les tentures. Arrive l'électricien, aristocrate de la classe ouvrière. Celui-ci est un meneur révolutionnaire. Il ne vient pas au hasard chez ces bourgeois, il les connaît déjà : quand il était sergent de chasseurs à pied, pendant la guerre, il a été blessé et c'est la jeune fille de la maison, Germaine, qui l'a soigné. Elle est restée sa marraine de guerre ; ils se sont écrit et, la noblesse des armes rapprochant les conditions sociales, ils ont ébauché une idylle. Leurs caractères ne les portaient point à prendre ces sentiments à la légère, ils étaient sérieux.

Paul, redevenu simple ouvrier, n'a pas oublié un instant. Naturellement, il n'a pas reparu chez ces bourgeois enrichis ; comment eût-il espéré épouser leur fille? Et s'il est devenu un chef révolution-

naire, c'est par un sentiment qui n'est pas exactement le dépit, qui est plus noble et plus complexe. Aujourd'hui, il a vu le nom des parents de Germaine affiché au tableau du secteur ; il a demandé à être désigné, il est venu, mi-amer, mi-ironique. Et le voilà en tête à tête avec Germaine...

Cette situation était excellente et M. Clerc en a tiré un acte remarquable, original, pittoresque et animé. Paul et Germaine échangent des souvenirs sur un ton d'abord réservé, puis qui s'échauffe et s'envenime. Il ne fallait pas, dit Paul, me sourire quand j'étais combattant pour me dédaigner ensuite. Germaine se défend d'avoir été ingrate et de l'avoir oublié, elle laisse paraître une tendresse qui incline Paul aux confidences. C'est par rancune contre la société qui élève une barrière entre Germaine et lui qu'il a passé à la révolution. Pendant la guerre, on avait besoin de son bras pour défendre le pays, on l'a flatté, on lui a fait des promesses. Le péril passé, adieu le saint. Il se venge, à sa manière. Germaine est touchée que ce soit à cause d'elle qu'on mène les masses à la révolution. Elle le laisse voir, elle se met à prêcher à son tour et elle a vite fait de convaincre l'apôtre, qui ne demandait qu'à la croire. Paul, par amour pour Germaine, décide qu'il ira dans une réunion de grévistes prêcher l'accord avec la bourgeoisie et la fraternité des classes.

Il y va. Les grévistes, surpris de ce revirement, l'attaquent et le blessent. On le ramène chez lui, légèrement touché. Germaine vient l'y rejoindre, le soigne, tombe dans ses bras et décide d'y rester.

Au troisième acte, elle a métamorphosé la demeure du prolétaire. Le moyen de rester révolutionnaire quand on trouve chez soi, la journée remplie, une jolie fille distinguée et le confort moderne. Les camarades qui viennent voir l'ancien apôtre n'y résistent même pas ; la vue du fauteuil bleu acheté par Germaine au prix d'une ingénieuse économie de bourgeoise française, suffit à les attendrir et à les désarmer. Quand ils voudront parler des affaires du prolétariat, ils iront au café : il n'y a qu'au café qu'on ait le triste courage de préparer la révolution. Les sentiments de Paul n'ont pas résisté à *l'Epreuve du bonheur*.

Cette philosophie, on le voit, est pleine de sagesse et d'esprit. Je loue particulièrement M. Clerc d'avoir montré que, chez la plupart des êtres, les idées naissent du sentiment comme les poussins des œufs. M. Clerc s'est montré aussi bon auteur que psychologue avisé. Son premier acte, nous l'avons dit, est ingénieux, mouvementé, bien construit. On peut objecter que Paul change un peu vite d'avis et passe sans grand combat du parti du chambardement à celui de la conservation. Mais nous sommes au théâtre, et dans la vie même, quand une femme aimée veut amener l'amoureux à changer d'avis, elle réussit généralement. Le second acte, empli presque tout entier par une scène d'amour entre Paul et Germaine, est le moins original,

celui qui a eu le plus de succès et celui qui me plaît le moins. Il faut pourtant reconnaître que ladite scène d'amour est conduite avec une parfaite adresse. Enfin, j'ai vivement goûté le troisième acte, d'un comique imprévu, discret, à peine appuyé. On pourrait reprocher à M. Clerc un manque d'unité de ton : aucun acte ne ressemble aux précédents et chacun d'eux déroute parce qu'il est nouveau. Mais on fera mieux de louer M. Clerc de cette abondance d'inspiration, d'une adresse déjà bien près de la maîtrise et de la sagesse qui a nourri cette pièce charmante. Elle achève de placer l'auteur de *l'Autoritaire*, lui aussi, dans le groupe de tête des jeunes auteurs dramatiques.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA LUTTE POUR LE FRANC. — *Devant la baisse constante de notre devise, le gouvernement se décide à prendre des mesures :*

Le taux de l'escompte de la Banque de France est fixé à 6 *pour* 100, *puis à* 7 *pour* 100. *Le gouvernement dépose sur le bureau de la Chambre deux projets de loi devant, par le moyen d'économies ou de ressources nouvelles, équilibrer le budget des dépenses recouvrables* (17 *janvier*).

La Commission des finances de la Chambre accepte les projets du gouvernement, sauf le carnet de coupons prévu pour combattre l'évasion fiscale en matière de valeurs mobilières (19 *janvier*).

Les projets du gouvernement viennent en discussion devant la Chambre le 25 *janvier. Ils donnent lieu à des débats mouvementés. M. Léon Daudet réclame qu'on fasse rendre gorge aux voleurs et profiteurs des régions libérées avant de voter des impôts nouveaux. A gauche, on s'insurge contre les décrets-lois, réclamés par le ministère.*

La Chambre vote la révision de tous les dossiers de dommages de guerre montant à 500 000 *francs au moins* (30 *janvier*).

LA MORT DE LÉNINE. — LE MINISTÈRE RAMSAY MACDONALD. — *La Chambre des Communes renverse le cabinet Stanley Baldwin* (21 *janvier*).

Le lendemain, le jour même où Lénine meurt à Moscou, le roi d'Angleterre fait appeler M. Ramsay Macdonald et le charge de constituer le nouveau cabinet. Lord Haldane, l'ancien ministre de la Guerre germanophile d'avant 1914, *MM. Philippe Snowden, Trevelyan, Clynes, etc., tous pacifistes notoires, en font partie.*

M. Ramsay Macdonald, à peine au pouvoir, prend l'initiative d'écrire directement à M. Poincaré pour lui proposer d'examiner les difficultés qui divisent la France et l'Angleterre. L'avenir dira la valeur de cette inauguration de la diplomatie sur la place publique (28 *janvier*).

Allemagne. — *Le consul anglais Clive termine son rapport sur les origines du mouvement séparatiste en Palatinat. Les conclusions en sont tendancieuses et nettement hostiles à la France* (21 *janvier*).

— *Le premier comité d'experts nommé par la C. D. R pour étudier les moyens d'assainir les finances du Reich, arrive à Berlin. Une note officieuse allemande s'empresse de spécifier l'impossibilité pour le Reich d'effectuer pour l'instant des paiements en espèces* (29 *janvier*).

Le second comité arrive à son tour à Berlin le 30 *janvier. Il examinera la question de l'évasion des capitaux allemands.*

— *Cependant les assassinats de chefs séparatistes se poursuivent en territoire occupés : le* 25, *c'est M. Schlicht, ancien préfet de Mayence, tué à Adenau. Le* 29, *c'est M. Gumbinger, maire de Roxheim, grièvement atteint sur la route de Bobenheim à Roxheim. A Frankenthal, le même jour, le commissaire du gouvernement autonomiste palatin échappe à un attentat.*

— *Les gouvernements français et belge renoncent à faire homologuer les décrets du gouvernement autonomiste palatin, mais refusent de laisser rentrer dans le Palatinat les fonctionnaires du Reich expulsés. La thèse britannique reçoit donc satisfaction.*

France. — *Lettre du pape aux évêques de France autorisant l'essai des diocésaines* (21 *janvier*).

— *M. Charles Maurras, condamné à quatre mois de prison par le tribunal correctionnel dans l'affaire dite des « purges », voit sa peine élevée à huit mois par la Chambre des appels correctionnels* (28 *janvier*).

— *Mort de S. A. R. le duc de Montpensier, frère du duc d'Orléans* (30 *janvier*).

Espagne. — *Alphonse XIII gracie Nicolau et Mateu, condamnés à mort pour l'assassinat de M. Dato* (18 *janvier*).

Italie et Yougo-Slavie. — *L'accord italo-yougo-slave est signé le* 27 *janvier. Il règle enfin la question de l'Adriatique, qui divisait les deux pays depuis la fin de la guerre. L'Italie annexe la ville de Fiume, mais accorde à la Yougo-Slavie le port de Baros et le faubourg de Susak.*

— *Le roi d'Italie dissout la Chambre* (24 *janvier*). *Les élections législatives sont fixées au* 6 *avril.*

France et Tchéco-Slovaquie. — *Signature du traité d'alliance franco-tchéco-slovaque* (25 *janvier*). *La menace allemande et la politique anglaise produisent ce résultat de rapprocher de la France les petites nations de l'Europe centrale.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30433.